Fr. 3.80 oct./nov./déc. 1988 No. 6 J.A. 1820 Montreux

Journal Franz Weber

La mort est pleine de vie

Fours à micro-ondes: Risque de cancer?

La fourrure porte malheur!

Chevaux sauvages australiens: La grande aventure commence

Les 2 et 3 septembre 1988, Franz Weber a été fêté en Bourgogne par les autorités de Dijon et Montbard et par une foule très nombreuse (voir également page 11). Ci-contre un extrait du grand quotidien bourguignon «Les Dépêches – Le Journal de la Côte d'Or» du 4 septembre 1988.

DANS CE NUMERO

Australie: La grande aventure commence 8

Fours à micro-ondes ou: La cuisine aux ondes tueuses 14

Super-Grimsel ou l'apologie du gigantisme 17

Il y a plus de vie dans la mort que de mort dans la vie! 24

Mort des forêts: Et pourtant, l'énergie nucléaire tue! 28

Chemin forestier de Giessbach: Le détruire serait voler le peuple suisse 31

Bâle: Une ville doit être un lieu d'habitation 40

Impressum

Editeur: Franz Weber pour la Fondation Franz Weber et Helvetia Nostra
Rédactrice en chef: Ursula Spielmann
Mise en page: Peter Sturzenegger
Collaborateurs de ce numéro: Ralph Graeub, Günter Helmdach, Dr. H.U. Hertel, Jonas Laas, Mathias Kienholz, Me. Rudolf Schaller, Hans-Peter Studer, Judith Weber
Photo de couverture: Image Bank, Zürich
Composition et impression: Zollikofer AG, Fürstenlandstrasse 122, 9014 St-Gall
Service de traduction: Intrasco, Genève
Rédaction, Administration: Journal Franz Weber, case postale, 1820 Montreux, tél. 021/964 24 24 ou 964 37 37
Abonnements: Journal Franz Weber, Abonnements, case postale, 1820 Montreux, tél. 021/964 24 24 ou 964 37 37

Tous droits réservés. Reproduction de textes, de photographies ou d'illustrations avec la permission de la rédaction seulement.
Toute responsabilité pour des manuscrits, des livres et autres documents comme des photos non réclamés est déclinée.
C.c.p.: Si vous désirez soutenir le journal ou l'œuvre de Franz Weber par un don, veuillez l'adresser au C.c.p. 18-6117-3, Fondation Franz Weber, 1820 Montreux.

Le démenti de Migros

Madame L. Speidel, de St-Gall, a découvert que l'aliment pour chats «Exel-Cat», de la Migros, contenait de la viande en provenance d'Australie. Elle s'est donc renseignée auprès de la Migros pour savoir si cette nourriture pour chats contenait également de la viande de cheval ou de kangourou. Voici la réponse que lui a adressée la Migros:

«Rassurez-vous, il a été convenu par contrat avec le fournisseur que cet aliment ne pouvait en aucun cas contenir de la viande de cheval ou de kangourou. Ce produit est d'ailleurs contrôlé de manière permanente. Vous serez sans doute heureux d'apprendre que la Migros est actuellement en pourparlers avec un fournisseur européen et que par conséquent le produit australien sera sous peu retiré de la vente.»

Fédération des coopératives Migros
Questions des consommateurs
Ch. Doering, F. Stoli

Les dépêches 4.9.88/PAGE 7

DIMANCHE

Montbard : la foire à l'écologiste F. Weber — PAGE 7

FRANZ WEBER A MONTBARD :

« Créons l'arche de Buffon »

Le plus célèbre écologiste mondial a lancé un vibrant appel, hier, depuis la cité de Buffon, pour la préservation de tout ce que, deux siècles avant lui, l'illustre enfant de Montbard a décrit dans son « Histoire naturelle » : la nature.

Quelle aura, M. Weber ! Quelle puissance de conviction portée par la plus précieuse des qualités humaines : la chaleur. Oui ! On attendait la venue de l'apôtre de l'écologie. Une attente impatiente, fébrile même de la part de tous les amoureux de cette mère nature sans qui l'homme appartiendrait encore au néant. Le personnage a témoigné, sur des accents pathétiques, de l'urgence d'agir pour sauvegarder le milieu naturel, menacé aux quatre coins de la planète. Porté par la survivance de l'œuvre magistrale et la philosophie de Buffon, le président de la Cour internationale de justice des droits de l'Animal, qui était l'hôte d'honneur de la municipalité, a jeté un cri d'alarme : « On ne compte plus les espèces en voie de disparition. Nous sommes peut-être à la veille d'un nouveau déluge (...). Ce n'est pas l'eau qui monte, c'est le béton, la pollution, la radio-activité, la bêtise. Il est urgent de construire une arche que nous pourrions appeler : arche de Buffon.

Franz Weber reçoit la médaille d'honneur de la ville et celle de l'année Buffon des mains du maire Jacques Garcia.

Buffon, précurseur de l'écologie

Très ému de recevoir des mains de Jacques Garcia, maire de Montbard, la médaille commémorative de Buffon, Franz Weber a fait revivre l'esprit du grand naturaliste. Un esprit avec lequel l'écologiste se trouve en parfaite symbiose. Ainsi, citant Buffon qui écrivait dans son livre « Les époques de la nature ». Les progrès de l'humanité doivent faire de l'homme le maître de la nature ».
Franz Weber se fit fort de traduire l'esprit de Buffon qui entendait exprimer par ce vœu la responsabilité de l'homme, son devoir de prendre soin de la nature pour l'épanouissement harmonieux de la vie sur notre terre. Et l'apôtre de l'écologie de lancer : « Si Buffon pouvait reprendre son corps physique, il prendrait aussitôt le flambeau de la défense de la nature et des animaux.

Buffon savait il y a 250 ans déjà que les liens écologiques entre l'homme et l'animal sont profondément complexes et inextricables. Il savait que nous devons garder intacts ces liens ».

La fin du massacre des chevaux

Le combat mené farouchement contre la barbarie des paysans australiens qui massacrent les chevaux sauvages a trouvé un début d'heureux dénouement. Franz Weber l'a annoncé en primeur dans la cité de Buffon. Après des mois et des mois d'une inlassable lutte. Après avoir alerté l'opinion mondiale, traduit les Australiens devant la Cour internationale de justice des droits de l'Animal. Bénéficiant du soutien des parlementaires européens.

Après une campagne médiatique internationale de très grande envergure. Le gouvernement australien, sous la pression, a finalement pris conscience de la gravité de l'immense préjudice que cause cette extermination. Il a décidé de collaborer avec la Fondation Weber pour arrêter le massacre. C'est Mme Weber elle-même qui a été reçue par les autorités de cet état, il y a dix jours. La campagne de mobilisation pour mettre un terme au carnage a porté ses fruits. Reste le pendant de cette action conduite aux antipodes. Franz Weber a démontré aux Australiens que ces chevaux sauvages, une race « étincelante » pouvaient être une grande source de bénéfice puisqu'ils représentent pour des millions de gens une attraction touristique.

Création d'une réserve naturelle

La fondation va donc créer, dans les territoires du Nord, une énorme réserve de chevaux, de la taille de la Bourgogne ou de la Suisse. Elle sera gérée par des spécialistes assistés d'aborigènes. Un résultat qui aurait sans aucun doute réjoui Buffon pour qui le cheval était la plus noble conquête de l'homme. Une conclusion qui ne peut faire oublier les autres batailles que Franz Weber ne manque pas d'évoquer. Pour sauver les éléphants d'Afrique, les kangourous d'Australie... La liste reste longue. Trop longue au gré de l'apôtre Franz Weber, digne héritier du grand naturaliste Buffon.

Angelo DIANO ■

La complainte des chevaux d'Australie

Une tuerie atroce, organisée, d'une innommable crusuté. Un véritable holocauste qui dure depuis un siècle. Lequel a donné lieu au tournage d'un film diffusé par les grandes chaînes de télévision du monde entier. Ce même film fut projeté samedi après-midi dans l'espace du Crédit Mutuel sur la Foire de MOntbard. Le débat qui suivit fit découvrir la grandeur de Franz Weber. Intraitable et sans pitié pour les forces destructrices. Mais homme de son temps. POur qui le progrès n'a rien d'antinomique avec le respect de l'environnement naturel. Au contraire.

Des images insoutenables

Le récit poignant de Franz Weber : « Des chevaux paniqués, galopent pour leur vie. Des chevaux touchés par les balles et qui continuaient la course avec des membres brisés. Des chevaux qui s'écroulaient, qui culbutaient. Un étalon à la crinière volante fuyait devant l'hélicoptère, sur les trois jambes qui lui restaient. UN petit poulain courait désespérément jusqu'à ce que son cœur éclate et s'effondra... »

■ Franz Weber citoyen d'honneur de Montbard

La disciple de Buffon, Franz Weber dont on doit au Crédit mutuel et à son ami Miroslav Brozek la venue à Montbard a vu sa présence saluée avec honneur. L'éminent gardien mondial de la nature qu'il est depuis 20 ans a été reçu le matin à 11 heues à l'hôtel de ville par le maire Jacques Garcia entouré de nombreuses parsonnalités et en présence du conseiller général Michel Protte. Après son allocution de bienvenue le premier magistrat remis à Franz Weber la médaille d'honneur de la ville ainsi que la médaille de l'année Buffon. A son tour, M. Travaillot, directeur général du Crédit mutuel accueilli son illustre invité. Lequel répondit ensuite aux questions de nos confrères de FR3. Franz Weber se rendit peu après chez Mme Grudé à la maison de la Presse où il dédicaça ses deux livres : « Des Montagnes à soulever » et son dernier ouvrage paru en 1986, « Le Paradis sauvé ».
Pour aider la Fondation Weber, le Crédit mutuel a ouvert un compte spécial n° 648 000 118 destiné à recueillir les dons.

Franz Weber devant le tableau de Buffon, entouré de son épouse, de M. Tuan, chef de l'agence du Crédit mutuel de Montbard, de M. Travaillot, directeur du Crédit mutuel.

FÊTE DE LA VIGNE

■ La « voix » du palais des Sports

Avez-vous remarqué que, depuis deux ans, la « voix » du palais des Sports qui présente les spectacles a changé ?
Celui qui se cache derrière son micro n'est autre que Christian Bognon, le « vieilleux » des Compagnons du Bareuzai. Dans la chorale qui se crée en ce moment, il est « basse ».
Et les textes, cette année, ont été écrits par M. Lassabe, une « sommité » en matière de folklore, particulièrement hispanisant.

■ Portugal : absent ?

Depuis jeudi matin 9 heures, Vincent et Marie attendent « leur » groupe portugais... Vendredi, à midi, comme ils n'avaient toujours pas donné signe de vie, on leur a envoyé un télex. Réponse : « Nous ne sommes au courant de rien ». Pourtant, le groupe s'était bien engagé à venir.

■ Des pieds . quelque peu anachroniques

Lors d'une représentation au théâtre, les Guatémaltèques (sans leur serpent qui préfère la chaleur du moteur de leur car à celle des applaudissement), ont présenté un folklore tout à fait traditionnel : musiques, instruments riches, costumes avec masques. Tout était parfait... sauf les pieds, contemporains, eux, chaussés de magnifiques tennis !

La Princesse Catherine Aga Khan prône l'alternative morale suivante: de la fourrure synthétique immaculée, diablement belle malgré tout.

Deux décennies, deux niveaux de conscience: La star hollywoodienne Kim Basinger pose avec un guépard. Elle appartient à ces beautés célèbres qui, par principe, ne portent pas de fourrure...

Anouk Aimée, actrice française de cinéma, s'étire, elle aussi, en toute bonne conscience dans un superbe manteau de fourrure synthétique de Sonja Rykiel.

...tandis qu'il y a une bonne vingtaine d'années, Elke Sommer ronronnait encore naïvement et sans scrupules près d'un chat sauvage dans un manteau en fourrure de cet animal.

Fotos: Sheila Metzner/Francé Match/Fond. Bellerive/Guy Bourdin

Fourrures, sacs en croco, etc.

Combien d'animaux morts font une «dame»?

Des animaux qui consolent les humains et d'autres qui finiront un jour comme manteau de fourrure. Des animaux qui aiment les hommes et qui en sont aimés et d'autres qui sont l'objet de sacrilèges ou de tortures, jusqu'au jour où fourrure et peau leur sont arrachées du corps. Et pourquoi cela porte malheur à se parer du fruit de la souffrance des animaux.

Par Ursula Spielmann

Daisy avait été empoisonnée. Le vétérinaire pensait qu'il fallait laisser mourir la petite chatte puisqu'elle n'avait aucune chance de s'en sortir. Rolf, le chien de la famille Moekel, était d'un tout autre avis. Après avoir reniflé et léché le petit corps, il tapota de la patte «soigner elle avec amour» dans la main de sa maîtresse. Quoi, Daisy va survivre? A deux reprises, Rolf tapota un «oui» bien clair. Les yeux des enfants brillaient. Seule, Madame Moekel demanda, légèrement agacée: «Comment le chien peut-il donc le savoir?» «Lol peut sentir, maman ne peut pas», donna Rolf (Lol) pour réponse.

Rolf avait raison. Daisy se remit.

Rolf était un phénomène de chien. Les scientifiques de l'époque se grattaient la tête. Bien que dehors, devant leur porte, la première guerre mondiale fît rage, ils se penchaient, en leur qualité de zoologistes, sur le cas d'un terrier Airedale qui savait compter, «parler» et même écrire des lettres.

Rolf était un chien tout à fait ordinaire, peut-être traité avec un peu plus de bon-sens que les autres chiens, jusqu'au jour où, au cours de la leçon de calcul, l'un des enfants regarda une fois de plus par la fenêtre au lieu de faire ses opérations. Rolf assistait à la leçon que donnait la mère, Madame Moekel. «Lorsque je donnai à l'enfant distrait une petite punition, raconte-t-elle, le chien posa sur moi son regard avec des yeux si grands que je dis: ‹Regarde, Friedel, Rolf me regarde comme s'il savait.› Là-dessus, Rolf vint vers moi et me regarda de nouveau avec de grands yeux éloquents. Je lui demandai: Combien font 2+2?› A ma grande surprise, il me donna alors quatre petits coups de patte sur le bras. Notre fils aîné me pria de lui demander combien font 5+5. De nouveau, il donna la réponse exacte.

La fourrure innocente peut être aussi belle que cela!

Deux manteaux de la collection de Rita Ferber à Zurich: (à gauche) Manteau Nutria pour 645 fr. et (à droite) veste Iltis pour 495 fr. Ces deux manteaux sont naturellement en fourrure synthétique.

Les essais effectués le soir même révélèrent que Rolf résolvait sans faute des opérations simples d'addition, de soustraction et de multiplication.»

Quelques jours plus tard, Rolf avait également appris l'alphabet. Chaque lettre correspondait à un nombre déterminé de coups de patte. Il l'apprit et le sut pour toujours. Il était époustouflant de voir avec quelle facilité il pouvait mémoriser quelque chose une fois pour toutes. Et c'est ainsi que Rolf, le terrier Airedale, commença à «parler» avec sa patte.

Prestement, la science d'alors entreprit d'étudier le chien de près. Un chien qui parle, ça n'existe pas. Ce qu'on voulait prouver. Le chien fut isolé, harcelé de questions qu'il n'avait encore jamais entendues, aucune importance. Rolf parvenait toujours à répondre, même si c'était seulement un «que ces Messieurs me fichent la paix» contrarié. Il semblait que Rolf n'ait pas retenu que les expressions distinguées de ses maîtres.

Lorsque le Professeur Gruber, zoologiste, demanda à Rolf s'il se rappelait encore son accident (il avait été écrasé par une voiture et avait failli mourir) et si cela lui avait fait mal, Rolf épela les mots suivants: «Très mal, fièvre.»

C'est dans l'embarras que les savants s'en vinrent et s'en retournèrent. Chacun d'entre eux a «rapporté des résultats ahurissants» écrivit le Dr Mackenzie dans les «Annales des Sciences Psychiques». Avec le temps, Rolf reçut du courrier de la part d'admirateurs et il y répondait. Une fillette de Bâle pria le chien de Mannheim de l'aider à faire des calculs de fractions. Rolf dicta: «Chère amie, Lol venir chez toi pour t'aider à faire ton calcul, baiser, Lol.»

Rolf savait qu'il était «très célèbre». Et la plupart du temps, il recevait les professeurs la tête haute. Malgré tout, il ne semblait pas présomptueux. Lorsqu'il fut, une fois de plus, couvert de louanges par les professeurs impressionnés, il leur fit comprendre que «Lol n'est pas intelligent parce qu'il sait compter. Tous les animaux le peuvent. Si vous regardez dans l'œil d'un chat, d'un cheval ou d'un chien, vous pourrez voir que les animaux peuvent penser.»

Rolf dévoila une âme très compatissante. Si sa maîtresse pleurait, il la consolait: «Mère, pas pleurer. Lol a mal.» Et lorsqu'elle tomba un jour malade, il dit: «Lol a mal quand mère a mal.» Cinq jours après la mort de sa maîtresse (le 30 janvier 1915), il dicta une lettre d'une profonde tristesse: «Ma chère! Le pauvre Lol est triste parce que ma chère mère est morte. Tu dois venir, consoler le pauvre Lol. Lol veut savoir combien de temps il doit attendre pour la rejoindre. Le sais-tu? Baisers de ton pauvre Lol.» La lettre était adressée à la fille aînée de la mère décédée.

Un jour, Rolf reçut un paquet de petits gâteaux. Expéditeur: H.E. Ziegler, professeur de zoologie à l'école supérieure technique de Stuttgart. Rolf le remercia comme un enfant: «Cher Ziegler. Merci pour les bons gâteaux. Ils ne donnent pas de gâteaux au pauvre Lol. En envoyer plus. Salutations de Lol.»

Dehors, la guerre faisait rage et chez lui, le professeur Ziegler écrivait un livre sur ce chien phénoménal. Il savait bien, reconnaissait-il, que la sortie d'un tel ouvrage dans la confusion de la guerre était une entreprise risquée. «Cependant, la nouveauté et l'importance de l'objet ... le progrès si grand dans la connaissance de l'âme animale ... l'approfondissement insoupçonné de la pensée des animaux» le justifiait. En fin de compte, écrivait Ziegler, il s'agit d'une découverte dont «on ne peut absolument pas encore réaliser l'importance et la portée scientifiques».

Dans l'intervalle, une génération humaine a passé. Des centaines de millions, voire de milliards, d'animaux, de la souris au cheval, ont été disséqués, mutilés, drogués, éventrés, dépecés, découpés et martyrisés avec des électrochocs. Et on n'a pas avancé d'un pouce dans la connaissance de l'âme animale. Il serait trop dangereux de ne plus pouvoir nier que les animaux ont des pensées et des sentiments.

Une bonne partie de ce que Rolf et d'autres chiens ont montré au cours des premières décennies de ce siècle déconcerte les amis des animaux eux-mêmes. Comment est-il possible qu'un animal se serve de nos mots? Qu'il utilise des concepts tels que la «mort»? N'est-il pas surnaturel qu'un animal exprime des pensées qui pourraient être celles d'un enfant? (La science d'alors en arriva à la conclusion que des animaux très développés pourraient être comparés à des enfants de cinq à dix ans.) Si ces animaux pensaient vraiment de façon si humaine, ils apparaîtraient alors comme de pauvres créatures muettes, non rachetées qui souhaitent ardemment être comprises, aimées et délivrées de ces «vieux» frères et sœurs, de ces bipèdes à lunettes, à crâne chauve et à dentier.

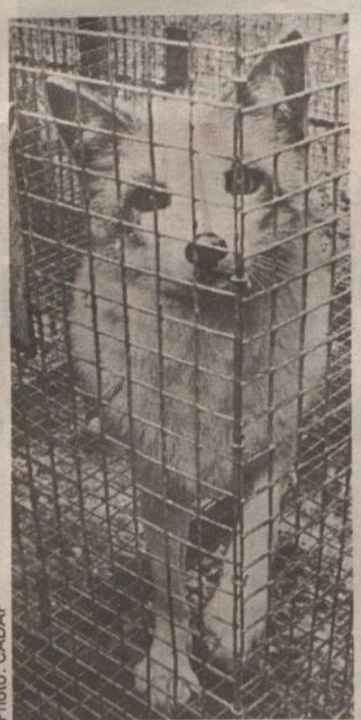


Photo: CADAP

Un regard de ces grands yeux qui équivaut à un cri muet: qu'ai-je fait pour être enfermé derrière un grillage? A l'instar de centaines de milliers d'autres chaque année, du premier au dernier jour de sa vie, ce renard ne connaîtra jamais la liberté.

Rolf avait une fille, Lola. Il ne fut pas content d'apprendre que Mme Jutzler-Kindermann (auteur du livre «Können Tiere denken?» [Les animaux peuvent-ils penser?], 1964) voulait instruire Lola. Elle pensait que l'on devait beaucoup parler aux animaux, très tendrement et très clairement. Comme à un enfant lorsqu'on lui désigne son environnement et les divers objets.

Lola apprenait volontiers et de bonne grâce. Lorsqu'elle était fatiguée, elle tapotait «mal» avec sa patte, cela signifiait «mal à la tête, maintenant, laissez-moi tranquille».

Lola apprit à lire l'heure. Et lorsque la position des heures sur une montre lui fut devenue familière, elle put donner l'heure à la minute près, sans regarder la montre. Un prophète du temps se cachait également en elle. Pour le soleil, elle tapotait un «s», pour la pluie un «p» et pour une légère pluie, un «l». Ainsi faisait-elle des prévisions météorologiques pour deux jours, trois au maximum, et elles étaient exactes.

Comme presque tous les animaux, Lola est un sphynx pour nous. Une boîte noire. Un sac à malice que nous ne savons pas ouvrir. Les chercheurs se grattaient la tête car l'animal manifestait une personnalité consciente d'elle-même, volontaire. Cependant, il n'était qu'un animal. Lorsqu'un jour, une lettre lui fut dictée, Lola insista pour écrire «je» à la place de son nom. Privée de nourriture parce qu'elle avait à nouveau chassé, elle tapota avec vivacité «manger». Sa protestation n'ayant pas porté ses fruits, au bout d'une heure, elle demanda de nouveau à «manger». Informée qu'elle devait être punie afin que cette mauvaise manière lui passe, elle tapota immédiatement: «Apprends-moi être sage.»

Etrange, non? Les animaux ont uniquement une âme collective. D'où vient donc cette individualité? On sait que certaines espèces d'animaux très évoluées peuvent développer une âme propre ou plus précisément que leur âme collective se «rétrécit» sur un très petit nombre d'animaux, donc qu'elle devient beaucoup plus individuelle. Les éléphants font partie de ces espèces, ainsi que les chevaux, les chats, les singes et les chiens. Lorsqu'on demanda un jour à Lola pourquoi les chiens préféraient la compagnie des hommes à celle de leurs semblables, elle apporta une réponse à la fois si touchante, si humiliante et si intelligente qu'on se demande si elle ne lui a pas été soufflée d'une manière quelconque. Car Lola tapota que «c'est à cause de leurs yeux et de leurs soucis sans tranquillité» que les chiens préféraient la compagnie des

hommes. Mais que veut donc le chien avec ces hommes soucieux lui demanda-t-on. «Consoler» répondit-elle.

Fantôme? Télépathie? Mme Jutzler-Zimmermann écrit que Lola, qu'elle soit fatiguée, lasse ou sans entrain, captait la teneur des pensées de son éducatrice. Mais il ne lui avait jamais été possible de capter des pensées «qu'elle ne connaissait pas».

Peut-être ces animaux, et il y en avait encore bien plus qui pouvaient «parler», ont-ils été uniquement «nourris» télépathiquement par les hommes. Peut-être sont-ils devenus les canaux d'entités astrales de l'au-delà qui se sont fait comprendre des hommes par l'intermédiaire des animaux. C.G. Jung supposait que des animaux sensibles pourraient puiser dans le réservoir intarissable de leur «inconscient collectif».

Quoi qu'il en soit, les hommes n'ont aucune excuse lorsqu'ils maltraitent les animaux comme si ces derniers étaient de simples marchandises. Les piétiner, les enfermer, leur arracher la peau en la tirant par-dessus les oreilles, manipuler leurs gènes, les massacrer dans de sanglants combats de taureaux ou leur tendre une embuscade et les abattre lâchement au fusil. L'homme ne peut pas faire comme s'il ne savait pas à quel point les animaux sont des êtres précieux de la création.

Photo: CADAP

Le piège s'est refermé. Une douleur atroce traverse la patte de la petite hermine. Elle veut se libérer. Elle se blesse la bouche en mordant, jusqu'à ce que ses dents cassent. Dans quelque temps, dans quelques jours, la mort viendra la délivrer. Lorsqu'elle aura perdu tout son sang ou qu'elle sera morte de faim.

Au Mexique, il existe une ferme où l'on élève des Dalmatiens. Cette ferme voit constamment affluer les touristes. Mais elle offre aussi quelque chose de tout particulier: des bottes en peau de chien. Le visiteur arrive, se choisit un chien. L'animal est abattu: si le touriste le souhaite, il peut même regarder comment la peau est arrachée du corps. Quelques heures plus tard, il rentre chez lui avec l'agréable impression d'avoir vécu quelque chose de tout à fait original, les bottes neuves en peau de Dalmatien aux pieds.

Animal. Non, humain.

Les animaux sont autrement. Le chien de Jaipur, par exemple, qui a aboyé, pincé, craché et happé comme un fou jusqu'à ce que la famille anglaise, déconcertée, sorte de la maison, quelques minutes avant que cette dernière ne s'écroule. Ce Saint-Bernard dans les Alpes qui, lors d'une course en montagne, commença sans motif à geindre et à aboyer et attrapa finalement son maître par un pan d'habit et lorsque ce dernier, malgré tout, continua à marcher, lui barra le chemin en le menaçant. Pour finir, son maître, un prêtre, fit demi-tour. Cinq minutes plus tard, une énorme avalanche dévalait derrière eux en grondant jusque dans la vallée.

Bobby, le chien bâtard, qui, tout au long des années qui ont suivi le suicide incompréhensible de son maître, se rendait au cimetière et s'asseyait sur la tombe de ce dernier. En silence. Dans une majestueuse tristesse. Ce n'est que lorsque quelqu'un voulait le chasser qu'il aboyait tout son soûl. Jusqu'à ce que la direction du cimetière lui accorde finalement l'autorisation de venir se recueillir.

Ou Max, le Dobermann. Lui aussi se rendait jour après jour, année après année, sur la tombe de son petit camarade de jeu Henning qui était mort à 9 ans. Lorsque quelqu'un mentionnait le nom de Henning, il n'était plus possible de retenir Max. Il mendiait et geignait jusqu'à ce qu'on lui ouvre la porte et qu'il puisse courir vite, très vite, au cimetière. Après être resté assis pendant un certain temps sur la tombe du petit garçon décédé, il revenait quelque peu calmé. Il ne se trompait jamais de tombe bien que personne ne la lui ait jamais montrée. Pendant l'enterrement, il avait dû rester enfermé à la maison.

Ita de Osborne, protectrice des animaux mexicaine, écrit que les peaux de chien sont très prisées, en particulier dans des pays comme la Suisse. Là où les affaires sont si florissantes, les Mexicains n'ont aucun remords à élever des chiens comme animaux fourrure. En particulier dans l'Etat de Guanajuato. De fait, dans quelques grands magasins suisses, il est possible d'acheter des vestes et des manteaux en peau de chien. Ces peaux sont camouflées sous le nom de «loup de Gae», pourtant, «Gae» est le nom coréen du chien. En Corée, aux Philippines et dans d'autres pays d'Asie du Sud-Est, les chiens et les chats figurent au menu quotidien et on peut les acheter sur le marché vivants, fraîchement abattus ou congelés, exactement comme les poulets chez nous.

Ensuite, la «dame» s'affuble des peaux de chiens. Avec cette peau morte sur le dos, elle pense devenir une grande dame, exactement comme l'Indien, le scalp à la ceinture, devenait le guerrier héroïque. Plus tard, on remplaça cela par des ordres. Scalp, ordres de guerre, peau de bête, tous des messagers de la mort. Qui attirent le malheur. On ne devrait plus vendre les manteaux de fourrure qu'avec les cadavres afin que ceux qui les achètent sachent d'où ils viennent. Pensez donc: la dame acquiert un manteau de vison dans une boutique élégante. Elle paie. Fait emballer le manteau. Et le chef de la boutique ajoute dans l'emballage 60 petits visons dépecés. C'est en effet le nombre d'animaux qui meurent pour un manteau (in)décent.

A la fourrure colle le sang. Dans la fourrure couve la peur. La fourrure est imprégnée de la souffrance des animaux qui furent contraints de mener, simple marchandise, une vie dans des camps de concentration pour animaux. Nés pour être «récoltés».

Cette fourrure est imbibée de sang!

Photo: CADAP

Des millions d'animaux à fourrure, pris dans un piège, meurent chaque année à l'issue d'un lent et cruel supplice, tel cet écureuil canadien. Sur trois animaux pris au piège, deux sont rejetés parce que leur fourrure ne convient pas!

Un tel manteau de fourrure ne peut que porter malheur!

Elles renoncent à porter de la fourrure.

Elles ne veulent plus avoir une part de culpabilité dans l'assassinat d'animaux innocents.

Photos RDZ/Guy Bourdin/Sheila Metzner

Meryl Streep, détentrice de plusieurs oscars, prouve dans ses rôles comme dans sa vie privée qu'elle a beaucoup de personnalité.

Il est presque superflu de dire que Brigitte Bardot ne porterait jamais un manteau de fourrure. Récemment, elle a fait vendre aux enchères la moitié de ses biens pour continuer son travail de protection des animaux.

La Princesse Diana a déjà déclaré publiquement à plusieurs reprises qu'elle ne porterait jamais un manteau de fourrure véritable. En manteau de fourrure synthétique (photo), elle a l'air tout aussi royale.

Sarah, «Fergie», imite sa belle-sœur et amie. Comme Diana, elle renonce à la fourrure.

Nastassja Kinski, elle non plus, n'a pas besoin de la fourrure pour s'octroyer un rang ou le prestige.

La Reine Sophie d'Espagne a elle aussi déclaré: «la fourrure, plus jamais!»

Il ne s'agit pas là de rhétorique pure. La fourrure est effectivement chargée, énergétiquement, de la souffrance des animaux qui ont dû souffrir et mourir pour elle! L'odeur de la fourrure n'est agréable qu'aussi longtemps que l'on ne pense pas aux animaux abattus. Car alors, la fourrure pue, véritablement!

La fourrure porte malheur. Elle porte malheur lorsque l'on construit son bonheur sur le malheur d'autres êtres vivants. Les fourreurs devraient le sentir de façon croissante. Et plus tard, les bouchers aussi. Pourquoi gagnent-ils leur vie grâce à un commerce qui repose sur la tuerie?

Les gens bien ont dit adieu au manteau de fourrure. «La cruauté n'est pas mon style.» La Princesse Catherine Aga Khan fait partie de ces grandes dames qui restent de grandes dames, même sans manteau de fourrure, des dames de cœur. De grandes dames avec un cœur pour les animaux. C'est la raison pour laquelle la cruauté n'est plus son style. Bien qu'elle ait jadis porté la fourrure comme d'autres le loden. Lorsque Brigitte Bardot lutta avec Franz Weber dans les glaces du Canada pour sauver les jeunes phoques, elle relégua ses manteaux au grenier et ne les toucha jamais plus. Avec son mari le Prince Sadruddin Aga Khan, qui est également membre du comité de la Fondation Franz Weber, la Princesse Catherine a déclenché l'hiver dernier en France une fastueuse campagne antifourrure. Au beau milieu du jardin de luxe des tristes fourrures, dans l'avenue Montaigne, où les meilleurs couturiers possèdent leurs ateliers, ils ont donné une conférence de presse à l'Hôtel Plaza Athénée. En présence d'Anouk Aimée, star du cinéma français. Et d'autres personnalités de l'aristocratie et du cinéma ont annoncé qu'elles avaient, elles aussi, relégué leurs fourrures au placard: Isabelle Adjani, Meryl Streep, Brigitte Bardot, Kim Basinger, Julie Christie, Nastassja Kinski, la Princesse Diana, la Duchesse d'York («Fergie») et également la Reine Sophie d'Espagne qui ne veut plus se rendre coupable.

«La mode ou le rang social n'ont absolument rien à voir avec la fourrure, a déclaré le Prince Sadruddin Aga Khan lors d'une interview au magazine «Stern». Il s'agit là bien plus d'une invention de l'industrie de la fourrure.»

Rappelons-nous: après la guerre, ce n'était absolument pas les femmes à la meilleure réputation qui emmenaient promener une fourrure. Un souffle de demi-monde lui était inhérent. La reconstruction a été suivie par le boom économique des années 50 avec ses nouveaux riches vivant dans l'ostentation, des magnats de la construction et autre gros gibier qui faisaient, sur leurs femmes, étalage de leur richesse. Un léopard, un jaguar étaient juste ce qu'il fallait pour attiser l'envie de ceux qui avaient eu moins de succès.

Et l'envie allait s'amplifiant. «Des fermes à fourrure» poussèrent comme des champignons vénéneux sur le sol de Scandinavie et du nord de l'Angleterre. Si, en 1940, on «produisait» encore 640000 peaux de vison par an, on en «récolte» désormais plus de 25 millions... Pour que chaque femme puisse s'offrir une fourrure, il fallait que les prix baissent. On a donc donné dans l'élevage en masse d'animaux.

Les baraquements ressemblent à des camps de concentration. Du fil de fer, beaucoup de fil de fer, même du fil barbelé, et au lieu de se trouver derrière un mur, ils sont cachés au plus profond de la forêt. Un renard «mûrit» six mois jusqu'à la «récolte». Des mots qui sont tout à fait courants. Vous avez sûrement vu à l'époque le film choquant de Mark Rissi dans «A bon entendeur». Des renards enfermés dans des entrelacs de fil de fer, au-dessus d'eux, sur les côtés, en dessous. 0,6 mètre carré pour un renard, parfois même pour plusieurs. Souvent, ces animaux très évolués attrapent des crampes et ils ont de toute façon les pattes blessées par la rouille du grillage. Au bout de sept mois à peine, la délivrance arrive: ils sont gazés. Ou reçoivent une piqûre fatale. Ou sont tués par des décharges électriques comme des assassins américains. Dix renards donnent un manteau de fourrure. Et pas de mauvaise conscience?

Les visons vivent, en attendant la mort, dans de petites cages grillagées de 40 par 40 par 45 centimètres. Un vison en liberté parcourt sans problème dix kilomètres par jour. Les visons aiment l'eau et sont d'agiles nageurs. Les mâles adultes réussissent à rester sous l'eau jusqu'à 40 secondes. Dans la cage de grillage, la seule eau vient d'un petit tuyau et dans les mois d'hiver, il est la plupart du temps gelé. Le vison lèche le grillage givré. Sa langue gèle et y adhère. Il la retire, pris de panique. Des lambeaux de langue y restent collés.

Les visons ont l'odorat extrêmement fin. En liberté, ils creusent pour trouver de la nourriture, même si celle-là est profondément enterrée dans le sable. En capti-

Kim Basinger, beauté hollywoodienne, qui vit avec son mari et ses nombreux chiens loin du tumulte. Naturellement, elle non plus ne porte pas de fourrure.

Isabelle Adjani, la grande diva du film français. Bien que capricieuse et très soucieuse de son image, elle a remisé ses fourrures au placard.

Julie Christie, devenue célèbre avec le film «Le docteur Jivago», est fermière en Angleterre pendant ses loisirs et aime les animaux.

Anouk Aimée, la dame élégante du film français, s'est engagée en première ligne aux côtés du Prince et de la Princesse Aga Khan contre le port de la fourrure.

vité, leur petit nez ne peut respirer que la puanteur pénétrante des excréments, jour après jour, jour et nuit. L'odeur d'ammoniaque rend les animaux captifs agressifs jusqu'au cannibalisme et porte également préjudice, des études l'ont montré, à leur santé. Dans les principales régions d'élevage, les rivières et les lacs sont morts: les excréments des animaux captifs ont tué les animaux vivants. Des études finlandaises montrent que la forêt elle-même commence à pâtir de la teneur en ammoniaque de l'air.

Chaque année, en novembre, le glas sonne pour les visons. On leur tord le cou ou ils sont gazés. Comme cela est si courant dans les camps de concentration . . .

30 à 100 visons donnent un manteau de fourrure et font une dame du monde. 30 à 100 assassinats d'animaux pour le sentiment d'être quelqu'un.

Les véritables dames du monde telles que Catherine Aga Khan ou Anouk Aimée ont suffisamment le sens des responsabilités pour ne plus avoir leur part de culpabilité dans un tel crime.

Car le vendeur de fourrures, le porteur de fourrure est complice de ce crime.

Quiconque porte un manteau de renard ou de loup a sa part de culpabilité dans cette mort lente et atroce des animaux qui ont été pris dans de cruels pièges à palette où pendant plusieurs jours, fous de douleur, ils saignent et souffrent de la faim et de la soif . . . A sa part de culpabilité dans le fait qu'ils végètent en attendant la mort, exposés au vent glacial arctique, dans une cruelle solitude. Il n'y a pas d'excuse. Tout au moins depuis les films de Mark Rissi, personne ne peut dire qu'il ou elle ne le savait pas.

Dans les cages, il arrive souvent que des animaux s'attaquent. Qu'ils se mordent, qu'ils se mordent à mort. Pourtant, les chercheurs sur le comportement animal ne savent pas si l'élevage en cage nuit ou non aux animaux. Je propose qu'on mette les chercheurs avec les éleveurs pendant six mois dans une cellule de deux mètres de côté avec du pain, de l'eau et rien d'autre. Et qu'on leur demande ensuite si cela convient à l'espèce humaine.

En liberté, les chinchillas ne mordent pas mais sont pleins de tendresse. Le mâle et la femelle sont fidèles l'un à l'autre pendant leur vie entière et c'est en se grattant tendrement pendant des heures et en s'adonnant avec dévouement au soin mutuel de leur fourrure qu'ils se rendent compte s'ils s'aiment. Au temps des Incas, les chinchillas étaient encore plus nombreux dans les Andes que les lapins chez nous. Ensuite est arrivé l'homme blanc et il avait une femme blanche qui voulait posséder un manteau confectionné avec la belle fourrure de ces petits animaux. Et la bataille sanguinaire commença. En 1930, on offrait 700 francs pour une peau de chinchilla. En vain. Car de ces bêtes à fourrure, il n'y en avait plus nulle part. Un Américain chercha pendant trois ans, jusqu'à ce qu'il ait trouvé onze chinchillas. Par des chemins aventureux, ils parvinrent aux Etats-Unis pour y devenir les ancêtres des 2,6 millions de chinchillas qui sont actuellement gardés captifs par environ 18000 éleveurs en vue de la production de fourrure.

On peut aussi avoir des objections tout à fait raisonnables contre la production de peaux. Avec les protéines qui constituent chaque année l'alimentation des plus de 60 millions de «fournisseurs de fourrure», on pourrait nourrir 5 millions d'enfants affamés. Pour un manteau de vison, il faut donner aux animaux 3,3 tonnes d'aliments et 1,1 tonne de protéines pour un manteau de renard. 50 millions de kilogrammes de harengs de la Baltique sont ainsi pêchés et donnés en pâture aux futurs manteaux de fourrure captifs. Il n'est pas étonnant que la Mer du Nord soit bientôt vide de poissons. Mais on préfère en rendre responsables les bébés phoques et, partant, les protecteurs des animaux, plutôt que les animaux à fourrure ou plus précisément leurs éleveurs.

Les fourreurs, eux, vont bien. Entre-temps, Mark Rissi a pu constater l'année dernière que bon nombre d'entre eux s'étaient fait construire de superbes villas.

Dans un livre, j'ai trouvé un chapitre sur le thème du «massacre des animaux d'un point de vue ésotérique». Je cite: «Le facteur métaphysique est complètement laissé de côté. La pollution du corps éthérique et du corps astral est bien plus grave que celle qui est provoquée par les cadavres animaux. L'avidité est renforcée, les oscillations mentales sont paralysées et les canaux d'inspiration conduisant aux plans d'existence divins sont fermés. Les initiés se demandent si un être humain peut arriver un jour à une maturité supérieure, voire atteindre la renaissance mystique, aussi longtemps qu'il renforce la quaternité inférieure avec des particules astrales animales. L'humanité n'a toujours pas compris à quel point elle aggrave son destin. Les flux astraux de sentiments négatifs, la peur, l'effroi, la douleur, la haine, inondent le monde astral inférieur, nourris par le rayonnement de l'aura des animaux en décomposition. Par un effet boomerang, nous, les êtres humains, sommes touchés par ce chaos que nous avons nous-mêmes provoqué (. . .) Les entités élevées ressentent les fourrures comme répugnantes. C'est ainsi par exemple que le guide spirituel d'un médium se plaignit parce qu'un des participants portait une fourrure dont il ne pouvait supporter la mauvaise odeur et en outre, cette fourrure était «complètement imprégnée des animaux disparus (de leur corps astral)».»*

Pythagore l'a dit plus simplement: «Tant que l'homme s'acharnera à détruire les autres espèces, il ne connaîtra ni paix, ni bonheur. Car aussi longtemps que durera le massacre des animaux, les hommes continueront à s'entre-tuer.»

Et, une fois de plus, Tolstoï: «Aussi longtemps qu'il y aura des abattoirs, il y aura également des champs de bataille.» Aussi longtemps que l'homme propagera la mort et l'effroi au lieu de l'amour, la mort et l'effroi le poursuivront. Avez-vous encore envie de vous acheter un manteau de fourrure?

Giorgio Armani, Sonja Rikyel et Valentino, trois couturiers de premier rang, passent à la fourrure «écologique». Anouk Aimée s'étire, sur une photographie, dans un «Twin», un manteau en chat sauvage diablement beau. En fibre textile innocente. Le Prince et la Princesse Aga Khan prônent bien haut en France le manteau en fourrure synthétique comme alternative honorable, chaude et, en outre, extrêmement légère et d'aspect superbe à la fourrure à laquelle colle le sang. En Suisse, c'est Rita Ferber qui vend des manteaux de fourrure synthétique depuis des années déjà. Le plus cher de ses magnifiques manteaux coûte 795 francs, une somme ridicule en comparaison à la fourrure animale. Rita Ferber (Baumackerstrasse 35, Zürich-Oerlikon, tél. 01/312 1947) a de nombreuses clientes qui pourraient sans peine se faire offrir un manteau de zibeline par leur mari. «Les personnes aisées passent plus

* *Tiré de Karl Spiesberger, «Phänomen Tier in Forschung, Volksglaube, Magie und Esoterik» (Le phénomène animal dans la recherche, la croyance populaire, la magie et l'ésotérisme), Editions Schikowski, Berlin.*

Suite en page 22

Australie:

La grande aventure commence

La Cour Internationale de Justice des Droits de l'Animal a atteint son objectif: depuis le procès du 29 février à Genève, le massacre des chevaux australiens constitue en Europe le thème principal de la protection des animaux. Non seulement en Europe mais désormais en Australie aussi. Car l'intense écho que le procès a déclenché en Europe ne pouvait résonner dans le vide dans ce pays. D'une certaine façon, il a rompu sur le cinquième continent le mur du silence que la presse nationale entretenait depuis des années entre les organisations indignées de protection des animaux sur place et l'opinion publique australienne. La protestation européenne a été si véhémente qu'elle devait nécessairement avoir un écho en Australie. Et cet écho a retenti le 14 août sous la forme d'un film impitoyable sur la chasse aux chevaux depuis des hélicoptères, diffusé par la télévision nationale australienne dans «60 minutes», la célèbre émission du dimanche soir. Ce film a déclenché une véritable tempête de protestation. La population australienne a été choquée. Choquée par ces massacres de chevaux. Indignée que les autorités permettent, voire encouragent, ces massacres et posent en caricature l'image de l'Australie dans le monde. «Nous ne sommes pas des assassins!» se sont récriés au téléphone des téléspectateurs horrifiés. «Nous nous opposons à ce qui a été montré à la télévision et qui indigne l'Europe à juste titre. Nous sommes des hommes, pas des sadiques!» L'indignation ne gagna pas seulement le Territoire du Nord jusqu'à Darwin, elle déferla également sur Canberra, siège du gouvernement fédéral. Et le gouvernement dut écouter, sous la pression de l'opinion publique furieuse.

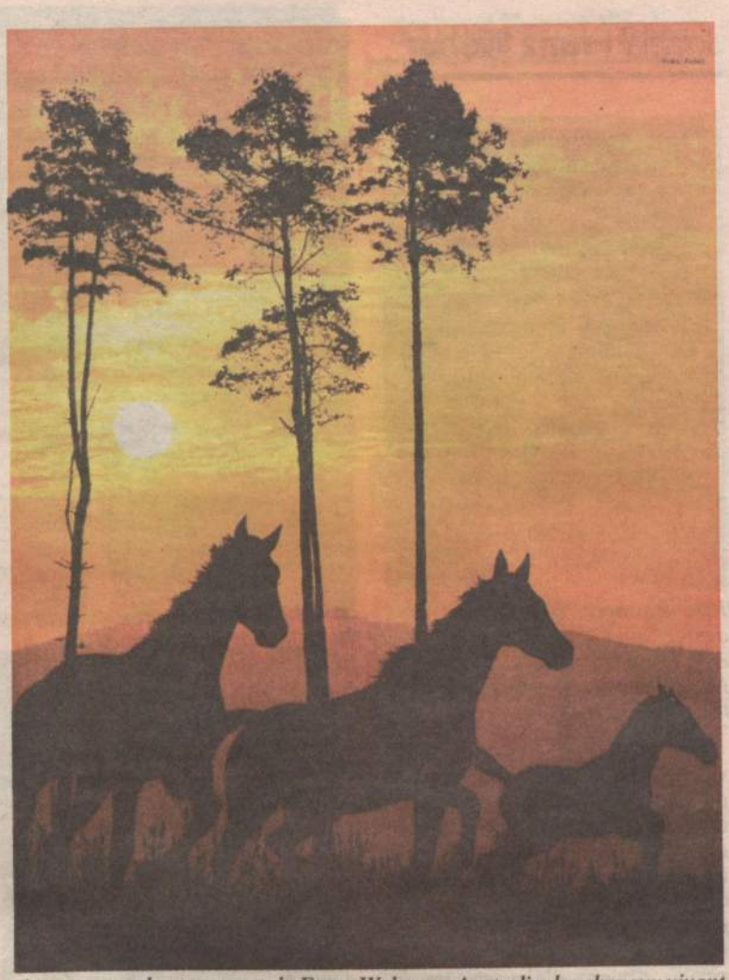
C'était l'un des buts principaux de notre action internationale que de provoquer un changement d'opinion en Australie. Ou tout au moins un pas vers la conciliation. Et c'est justement ce à quoi nous sommes parvenus grâce au procès devant la Cour Internationale de Justice des Droits de l'Animal à Genève. Le gouvernement australien a découvert la protection des animaux et a découvert tout en se rendant compte que la protection des animaux sur le terrain pouvait améliorer l'image de l'Australie dans le monde.

Nous avons mis à profit cette prise de conscience pour présenter de nouvelles propositions, un nouveau plan: au lieu d'installer la réserve prévue dans l'Etat fédéral lointain de Nouvelle-Galles du Sud, elle sera créée là où les chevaux sauvages galopent dans les vastes plaines: dans le Territoire du Nord.

Nous nous sommes rendus avec ce plan auprès du gouvernement de Darwin et nous avons trouvé un accueil favorable.

Un miracle a-t-il eu lieu?

Non, c'est le résultat d'une réflexion objective du gouvernement: ce dernier a reconnu qu'à long terme, le massacre des animaux ne paie pas et peut au contraire faire un tort sensible à l'image du pays tout entier. Et à la réflexion objective s'ajoute la perspective d'une affaire intéressante. Nous nous sommes rendus en Australie, non en tant qu'accusateurs mais en tant que partie à la négociation. En contrepartie de l'arrêt des massacres de chevaux, nous n'avons pas seulement offert à l'Australie de prendre en charge les chevaux vivant en liberté. Nous avons également pu lui faire comprendre que, pour des milliers d'Européens, la vue de chevaux en liberté sera une expérience des plus fascinantes et que, grâce à notre réserve, le Territoire du Nord acquerra la réputation de paradis des chevaux, d'un paradis qui vaut la peine d'être visité.



Aurore pour la campagne de Franz Weber en Australie: les chevaux vivant en liberté galopent vers leur sauvetage!

Et l'ensemble de ce projet aboutira à une solution durable et bénéfique pour tous: pour les protecteurs des animaux qui peuvent se réjouir que les chevaux soient sauvés, pour les autorités australiennes qui ne se trouveront plus aux prises avec les problèmes relatifs aux chevaux et ne pourront que tirer profit de la réserve, que ce soit par l'apport de devises supplémentaires, par les études des scientifiques qui seront appelés, par l'amélioration de la réputation de l'Australie dans le monde entier ou par l'abandon de la menace de boycottage des biens australiens en Europe.

Lisez le compte rendu de Judith Weber qui s'est rendue à Sydney et à Darwin pour notre Fondation.

Franz Weber

Extraits du journal de Judith Weber

C'est l'hiver.

Les frondes des palmiers frémissent dans le souffle chaud du vent tropical. L'ardeur du soleil surchauffe les toits métalliques étincelants tandis que des murs blancs la réverbèrent. Il fait 33 degrés C à l'ombre, c'est l'hiver au «Top End» en Australie, à l'autre bout du monde, c'est l'hiver à Darwin.

La foule grouille, multicolore, dans le «Mall», le quartier commercial piétonnier, ombragé de palmiers et bordé de fleurs, où il fait bon flâner. Tout ici est jeune, jeune et gai! Des haut-parleurs invisibles diffusent des flots de musique pop.

Chargée d'une mission grave

Les silhouettes sombres des Aborigènes, les premiers habitants de l'Australie, avec leur extraordinaire peau noire aux reflets bleutés et leurs visages immobiles, fermés, confèrent à cette atmosphère d'insouciance une empreinte d'étrangeté et de tristesse. Ils sont assis, muets, à l'ombre de leurs «arbres de rêve» très ombrageux au beau milieu de la cohue et me rappellent à chaque pas que je ne suis à Darwin ni en vacances, ni pour mon plaisir, que je ne suis pas ici pour une affaire amusante mais des plus sérieuses: en ma qualité de déléguée de la Fondation Franz Weber. Que j'ai la mission de négocier avec le gouvernement du Territoire du Nord la création d'une réserve pour les chevaux sauvages dans la région où ils se trouvent. Car ce qui, en juin et juillet, bref, il y a quelques semaines seulement, paraissait encore exclu est entré d'un coup dans le domaine du possible: notre première grande réserve pour les chevaux peut être créée là où *se trouvent* ces animaux, sur le Territoire du Nord même!

Et c'est pour obtenir l'accord du gouvernement concernant notre projet de sauvetage que je suis à Darwin.

Sanctuary

Nous sommes le mercredi 24 août en fin d'après-midi. De l'air conditionné d'une merveilleuse fraîcheur s'échappe des portes ouvertes des magasins, en même temps que des bribes des informations de 17 heures que je perçois distraitement, en passant. Et soudain, des mots connus, des voix familières parviennent à mes oreilles. J'entends «wild horses», j'entends «helicopter killings», j'entends «sanctuary»! Et me voilà déjà au milieu de cette élégante boutique de vêtements et de chapeaux; je vois les clients et les vendeuses écouter, muets et immobiles. C'est comme si tout Darwin retenait son souffle:

«L'opinion publique internationale n'est pas la seule à être indignée, la population australienne elle-même est aujourd'hui informée et horrifiée des massacres de chevaux perpétrés dans le Territoire du Nord. Cette question ne peut plus être passée sous silence.»

C'est la voix de Sue Arnold! Et juste après, j'entends ma propre voix alors que je réponds à une question du journaliste de la radio: «La Fondation Franz Weber m'a envoyée d'Europe à Darwin afin de soumettre à votre gouvernement une proposition constructive et intéressante en vue d'apporter une solution au problème des chevaux sauvages.»

C'est notre interview! Enregistrée il y a une heure à peine, à notre arrivée à Darwin, par Radio 8DN dont le journaliste nous attendait déjà à l'hôtel. Tout Darwin sait maintenant que nous sommes ici, que nous avons l'intention de soumettre au gouvernement une proposition qui peut sauver les chevaux et en même temps profiter au Territoire du Nord.

Changement de courant

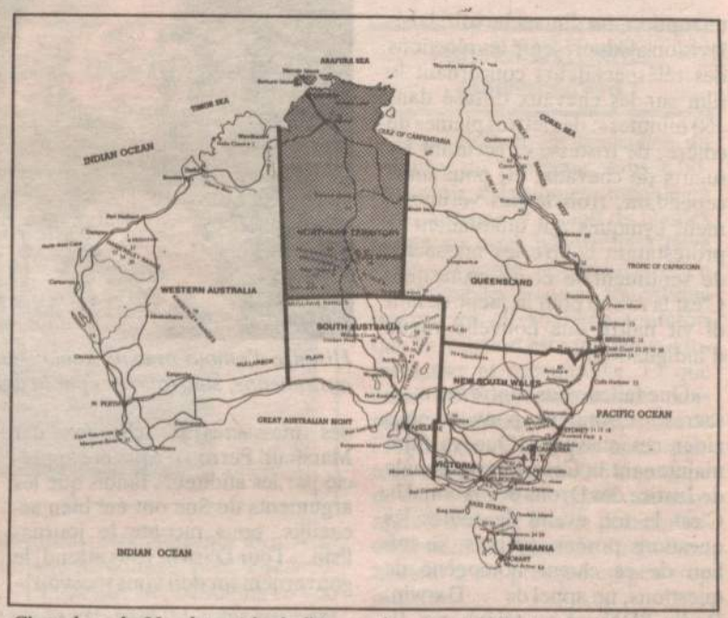
Et au contraire de ce qui se passait à l'origine, nous avons aujourd'hui derrière nous une grande partie de l'opinion publique australienne. Il y a trois mois encore, l'Australien moyen ignorait presque totalement la tragédie que cachait en réalité le mot discret de «culling» (cueillir, récolter), c'est-à-dire le programme d'extermination du gouvernement. Aujourd'hui, il le sait. La chasse aux chevaux sauvages, perpétrée depuis des hélicoptères, que la télévision nationale a montrée le 14 août dans la très populaire émission du dimanche soir «60 minutes», a été un choc pour la population australienne confrontée pour la première fois à la réalité des massacres de chevaux mais également à la protestation des Européens. Depuis cette émission de télévision, il s'est produit un changement d'opinion. Bon nombre de citoyens, indignés de la brutalité et de la cruauté avec lesquelles ces chevaux sont abattus, souhaitent la fin de cette tragédie.

A l'hôtel, Sue Arnold, qui, dans l'intervalle, a eu d'innombrables conversations téléphoniques avec des instances gouvernementales, des radios, des télévisions et des journaux, me montre la liste de nos rendez-vous du lendemain et du surlendemain. La journée et demie qui est à notre disposition est complètement occupée! Nous aurons à peine une pause pour respirer un peu.

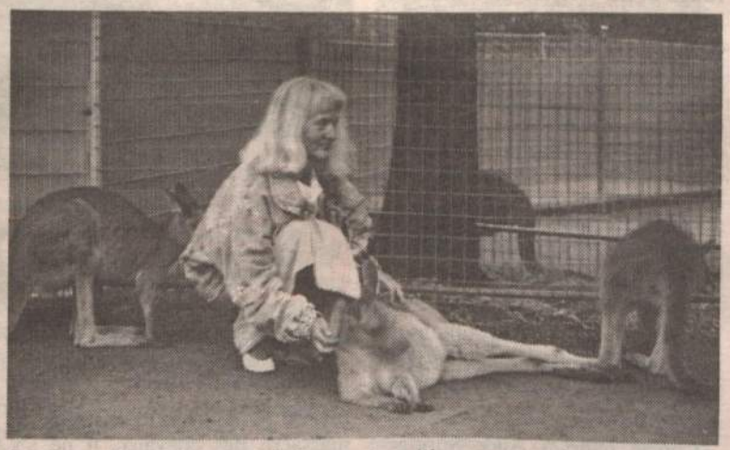
Ce soir-là, à l'hôtel Darwin, allongée sous le ventilateur qui bourdonne, je reste encore longtemps éveillée. Les événements de ces derniers temps défilent comme un film devant les yeux de ma mémoire.

Les discussions des dernières semaines, les négociations concernant l'achat d'un terrain pour la réserve, si loin dans le sud, si loin des chevaux menacés..., les débats sur les possibilités de faire sortir les chevaux de la zone dangereuse..., l'examen attentif des problèmes multiples de leur transport en Nouvelle-Galles du Sud, leur acclimatation dans cette région...

Et puis la lettre de John Kerin, Ministre de l'Industrie, avec ce paragraphe si important: «... there is nothing to prevent members of your organisation from capturing feral horses and caring for them on your own land at your own expense, provided that it is carried out in a humane manner.» («... il n'est rien qui puisse empêcher les membres de votre organisation de capturer des chevaux sauvages et de prendre soin d'eux sur vos propres terres et à vos frais pourvu que tout cela ait lieu de manière humaine.») C'était une lettre qui indiquait un premier geste conciliant de la part des autorités australiennes et ouvrait des perspectives insoupçonnées: Et si, soudain, il était désormais possible de laisser les chevaux dans leur région d'origine? De créer la réserve là où les chevaux se trouvent déjà? En d'autres termes, d'acquérir du terrain dans le Territoire du Nord même?



C'est dans le Nord torride de l'Australie, dans le Territoire du Nord, que sera créé notre royaume des chevaux.



La destruction de l'espace vital naturel par l'homme a rendu nécessaires les asiles pour animaux. Judith Weber avec des kangourous qui ne peuvent plus survivre que derrière des grilles.

Un nouveau plan

Une telle procédure présenterait des avantages énormes: nous n'aurions pas à effectuer une action de sauvetage assortie de grosses dépenses et qui ne serait pas sans danger pour les chevaux! Nous pourrions acheter beaucoup plus de terrain, sauver beaucoup plus de chevaux que ce que nous avions prévu à l'origine. Oui, nous pourrions même...! Avec la vision créatrice des choses qui le caractérise, Franz perçoit immédiatement toutes les possibilités qu'offre cette nouvelle situation. En un éclair, il ébauche dans les grandes lignes un plan qui est également intéressant pour le gouvernement concerné.

«Et maintenant, prenons le taureau par les cornes et allons en Australie avec ce plan.» «Qui est-ce qui part?» demandai-je avec méfiance. «Toi, dit Franz en confirmant mes craintes, toi, parce que tu as un bon anglais. Tu représenteras là-bas la Fondation Franz Weber et l'affaire des chevaux.»

L'instant est pénible. Je voudrais me cacher, courir n'importe où, il faut que quelque chose se passe, me délivre de ce voyage et de cette tâche qui se dresse devant moi comme une montagne! Mais ensuite, je pense aux chevaux. A ces chers chevaux merveilleux, harcelés, que la peur de la mort fait fuir. Leur peur est ma peur et mon propre corps ressent leur douleur. Face à cela, que représentent un peu d'inconfort, une courte séparation de ma famille, un peu de peur devant l'inconnu?

Et effectivement, tout s'est très bien passé jusqu'à maintenant! L'interminable voyage en avion, l'arrivée à Sydney le samedi après-midi. Qu'il a été agréable et réconfortant de voir surgir de cette immense mer humaine dans l'aéroport de Sydney les bras agités et les visages joyeux et familiers de Sue et de son mari Graham.

Et ensuite, le dimanche, c'est le passage aux tâches dont nous devons nous acquitter, la préparation et la coordination du programme pour la semaine vitale qui s'annonce.

Radio Darwin téléphone

Le lundi est une journée riche en surprises. Dans le bureau de Sue Arnold à Paddington, la vieille ville romantique de Sydney, les trois téléphones sonnent sans in-

terruption. Le dimanche soir, la télévision avait présenté les réactions des téléspectateurs concernant le film sur les chevaux diffusé dans «60 minutes»: des lettres pleines de colère, de tristesse et accusant les tueurs de chevaux; et, pour finir, cependant, trois lettres véritablement cyniques qui qualifiaient la protestation contre les massacres de sentimentale et de grotesque. C'est la raison pour laquelle ce lundi vit naître une nouvelle vague d'indignation.

«Que faites-vous contre ces massacres? Comment pouvons-nous aider ces chevaux? Que va faire maintenant la Cour Internationale de Justice des Droits de l'Animal?» C'est le ton excité de toutes les questions posées. Et puis, au milieu de ce chœur homogène de questions, un appel de . . . Darwin. Radio 8DN est au téléphone. Ils ont le Premier Ministre du Territoire du Nord, Marshall Perron, au bout du fil et veulent une conversation en direct entre lui-même et Sue Arnold sur les massacres perpétrés depuis les hélicoptères.

Hasard ou miracle?

Sue Arnold s'engage dans un débat de 10 minutes avec le Premier Ministre. Elle l'appelle «Marshall». Il l'appelle «Sue». C'est la coutume en Australie. Ici, on se rit des formalités. Au cours de la conversation, elle apprend au Premier Ministre sans autre forme de procès que nous, Sue Arnold et moi en ma qualité de représentante de la Fondation européenne Franz Weber, nous rendrons mercredi à Darwin afin de soumettre au gouvernement une proposition pratique concernant la problématique des massacres de chevaux. Lorsque la conversation est terminée, Sue pousse un profond soupir et laisse un instant tomber ses bras. «That was a god-given opportunity» (c'était un don de Dieu), dit-elle dans un murmure.

Une demi-heure plus tard, nouveau coup de téléphone de Radio 8DN depuis Darwin. Ils veulent une interview en direct avec moi jeudi matin à 9 heures. La défense

Histoire d'amour avec un koala: Judith Weber et Sue Arnold, notre alliée australienne, sont touchées par la douceur de ce mignon petit animal.

des massacres de chevaux par Marshall! Perron n'a pas été apprécié par les auditeurs tandis que les arguments de Sue ont été bien accueillis, nous raconte le journaliste. «Tout Darwin vous attend, le gouvernement *doit* vous recevoir!»

Je n'oublierai jamais l'atmosphère qui régnait ce lundi après-midi dans le bureau de Sue Arnold: les conversations excitées tous azimuts, l'attente pétillante, fébrile de quelque chose de nouveau, de grand qui était en train de se tramer.

Les derniers koalas

Jamais non plus je n'oublierai le petit koala que j'ai tenu dans mes bras le lendemain matin dans un zoo à l'extérieur de Sydney. Rien, ni les paroles, ni une photographie, aussi bonne soit-elle, ni un film ne pourra rendre le charme incroyable de cet animal de paradis. Ils sont indescriptiblement gracieux, agréables et touchants et leurs manières sont celles d'un petit enfant tendre, somnolent et confiant.

L'Australie possède en ses koalas un héritage unique au monde. Toutefois, cet héritage est voué à l'extinction car les petits ours gris sont en voie de disparition. Les «développeurs» de terrains et les promoteurs immobiliers font irruption avec leurs bulldozers dans les dernières retraites des koalas et arrachent hectares après hectares les forêts d'eucalyptus sans lesquelles les koalas ne peuvent pas vivre . . . je laisse à nos lecteurs le soin d'imaginer la suite.

En route pour Darwin

Pourtant, le film continue de défiler devant les yeux de ma mémoire. Départ de Sydney qui s'est transformée du jour au lendemain en un lieu froid et ruisselant de pluie. Montée à travers la couche de nuages vers les hauteurs azur en direction du nord ensoleillé. Au bout d'une demi-heure déjà, le brouillard que nous survolons se déchire, un paysage d'une beauté encore jamais vue s'étend d'un horizon à l'autre, c'est le désert de l'Australie centrale. Ce n'est pas la végétation qui donne son empreinte au paysage, c'est la terre qui resplendit de couleurs féeriques, de toutes les nuances de rouge et de vert, de bleu nuit, de beige doré et de violet velouté. Ces couleurs s'offrent à l'œil ravi en des formes merveilleuses, en des arabesques, courbes et cercles, en ondulations bizarres et en zigzags. Et d'éphémères miroirs bleu turquoise scintillent sans cesse: des lacs minuscules qu'une pluie brève a laissés derrière elle dans des cuvettes . . . C'est le plus merveilleux, le plus grand caléidoscope du monde!

«Jadis vivaient là des millions de kangourous, m'explique Sue Arnold. Aujourd'hui, ils sont tous exterminés.»

Courte halte à Alice Springs. Nous devons changer d'avion. Sur le petit aéroport qui, en cette saison, s'étend au beau milieu d'une mer flamboyante de fleurs tropicales, règne une atmosphère de vacances. L'air est vivifiant et frais comme chez nous au début de l'été, la lumière est incroyablement cristalline, si intense qu'elle nous contraint à cligner des yeux.

Puis, notre arrivée à Darwin. Il est deux heures et demie de l'après-midi. Il fait chaud comme en Grèce, comme dans le sud de la France en août.

Dans le hall de l'hôtel, un homme rayonnant muni d'un sac de journaliste et d'un micro vient à notre rencontre: «Hello, Sue Arnold, hello, Mrs. Weber . . .» Radio 8DN est sur place pour la première interview. C'est l'interview qui allait être diffusée une heure plus tard dans l'éther de Darwin . . .

Dieu est avec nous

Le ventilateur situé directement au-dessus de mon lit fait certes beaucoup de bruit mais il me souffle malgré tout une illusion de fraîcheur. Mon inquiétude quant au lendemain fait lentement place à une certitude tranquille. Tout ira bien. Comment Sue a-t-elle dit tout à l'heure? «Dieu est avec nous.» Dans l'obscurité, je vois des corps de chevaux resplendissants de santé, qui se déplacent en troupeau. Je les imagine galopant, tableau parfait, dans une plaine inondée de lumière. C'est avec cette image au cœur que je m'endors.

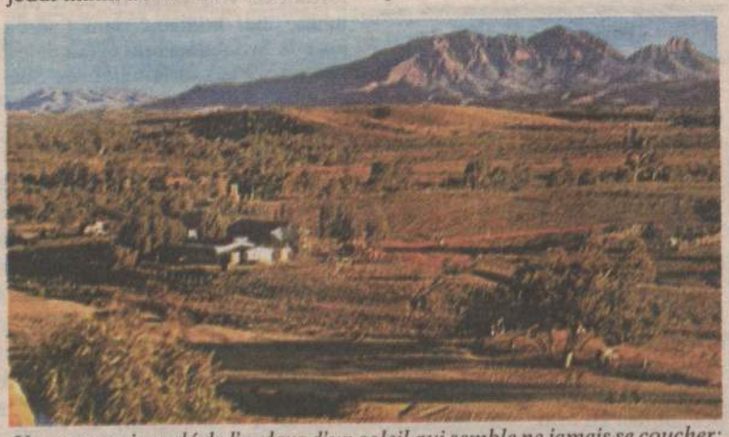
Jeudi, 25 août.

Petit-déjeuner pris en toute hâte avec Sue sur le Mall, ensuite, nous prenons un taxi jusqu'au bâtiment de la radio. Le journaliste Stuart Gary nous accueille. Il est jeune,

A l'avenir, ce sont eux qui soigneront les chevaux: les Aborigènes, premiers habitants de l'Australie.

joyeux et déborde d'énergie. Le massacre des chevaux, il ne s'y adonne sûrement pas.

Le studio est petit et le mobilier d'une simplicité extrême: une grande table avec une console de commande, trois chaises, quelques microphones. Stuart, qui n'arrête pas de babiller et de raconter des blagues et nous met ainsi dans une humeur rayonnante, place Sue et moi chacune devant un microphone, s'assied lui-même de l'autre côté de la table, approche de lui un troisième microphone, fait de grandes gestes à travers la vitre en direction du studio d'enregistrement, appuie sur le bouton, nous fait encore vite une grimace et commence, du ton professionnel et fébrile du journaliste de radio pour qui c'est de la routine: «Ce matin,



Un paysage inondé de l'ardeur d'un soleil qui semble ne jamais se coucher: le Territoire du Nord, espace vital de «nos» chevaux.

La Bourgogne vole au secours des chevaux australiens

Pour son engagement en faveur de la nature et de la faune dans le monde entier et tout spécialement en faveur des chevaux australiens, les villes de Dijon et de Montbard ont décerné à Franz Weber leurs médailles d'honneur ainsi que la médaille du Comte de Buffon, le plus célèbre naturaliste français, dont la Bourgogne fête cette année le 200e anniversaire de la mort.

La photo montre Franz Weber devant le relief du Comte de Buffon, créé par Mirko Brosek (à gauche), ami de longue date de Brigitte Bardot.

Pour soutenir efficacement la campagne de Franz Weber en Australie, le Crédit Mutuel de Montbard a ouvert un compte spécial, non sans avoir lui-même versé une base confortable!

nous accueillons ici dans le studio une invitée venue d'Europe, Mme Judith Weber de la Fondation suisse Franz Weber. Judith, voulez-vous s'il vous plaît nous expliquer pourquoi vous avez fait le voyage d'Europe en Australie?»

Emission en direct

Je surmonte mes battements de cœur et me jette à l'eau. Il n'en reste pas moins que l'interview est en anglais. Et que je n'ai pas l'expérience des médias que possède Franz Weber. Mais Stuart m'aide avec ses questions. En interviewer expérimenté, il sait exactement comment faire donner le maximum à la personne qu'il a en face de lui. Il hoche la tête en signe d'approbation et élève le pouce. Je remarque que ça marche. Les mots viennent. Je décris la réaction des Européens aux films sur les massacres de chevaux présentés à Genève au cours du procès et ultérieurement par toutes les chaînes de télévision. J'explique notre plan et souligne le grand intérêt qu'il présente pour le tourisme dans le Territoire du Nord; je dis que nous préférons de loin travailler en collaboration avec le gouvernement plutôt que contre lui, que notre projet pourrait également être utile à d'autres populations animales australiennes... Le temps s'est écoulé plus vite que je ne le pensais. «Great, great, great!» (super, super, super!) dit Stuart en riant puis il me prend par le bras et m'entraîne promptement par un couloir jusqu'à un autre studio: «On fait encore vite un ‹news grab›.» (C'est une émission de deux minutes en direct au cours des informations du matin.) Il me demande quelles seraient les conséquences d'un refus de la part du gouvernement du Territoire du Nord. Je réponds que la Fondation Franz Weber appellerait alors en Europe au boycottage des importations australiennes. «C'est ce que nous avons fait à l'époque contre la chasse aux bébés phoques. Et ce fut la fin de la chasse sur Whitecoats.»

A 10 heures, nous sommes de retour à l'hôtel où s'est déjà accumulée une pile de messages à notre intention. A 11 heures précises, nous devons de nouveau être dans le bâtiment de la radio, dans le studio de Col Kröhn, pour une émission en direct au cours des informations. Kröhn est très agressif et essaie de nous aiguiller sur d'autres voies: «D'où tenez-vous vos données, vos chiffres. Pouvez-vous s'il vous plaît, nommer vos sources, noms, adresses, etc. Non?! Alors, permettez, ce n'est vraiment pas sérieux! Avez-vous communiqué vos informations aux instances officielles compétentes, et dans la négative, pourquoi? Pouvez-vous apporter les preuves de vos données? Avez-vous mené les enquêtes correspondantes? etc., etc.»

Pourtant, il n'est pas si facile de nous faire perdre contenance. Sue a beaucoup de chiffres en tête. Nos arguments sont solides, ils font impression.

En quoi cela concerne-t-il l'Europe?

«Comment en venez-vous, me demande soudain Kröhn à la fin de l'émission, en tant qu'Européens, à vouloir nous donner des leçons, ici, en Australie?! Que diriez-vous si les Australiens faisaient de même dans votre pays?

Il me dévisage dans l'expectative, avec hostilité. Et c'est comme si j'entendais maintenant très distinctement des paroles de Franz dans ma tête, des paroles qu'il a prononcées à maintes reprises dans des discours et des débats et qui expriment sa conviction la plus profonde. Je n'ai plus qu'à les adapter à l'Australie: «Mais la protection des animaux concerne le monde entier. La protection des animaux n'est pas une affaire de frontières ou de politique! Lorsque nous avons en Europe des problèmes de protection des animaux et que nos gouvernements font la sourde oreille, alors nous, les Européens, sommes reconnaissants aux Australiens de nous venir en aide.»

Tandis que nous roulons en taxi vers le bâtiment du gouvernement pour notre prochain rendez-vous, nous entendons à la radio la suite du débat: les journalistes discutent la question de savoir si l'on «n'accorde pas à ces deux femmes, à ces deux activistes» trop de place dans les médias et donc, trop d'importance», pourtant il y a ceux qui trouvent qu'il faudrait au moins examiner cette affaire car tout compte fait, l'aspect touristique est assez intéressant. Il ne faudrait pas exclure complètement la possibilité d'un boycottage européen car Weber est tout à fait capable de provoquer pareille mesure...

Dans le bâtiment du gouvernement

Alan French, le conseiller du Ministre du Tourisme, dans le bureau clair, élégamment meublé en style rustique et rempli de plantes vertes où nous pénétrons à onze heures et demie, prend lui aussi en considération l'aspect touristique intéressant. Il souligne toutefois que sa fonction est uniquement informative et consultative. Et que nous devrions maintenant nous rendre absolument au Ministère de l'Agriculture. Lorsque nous quittons le bureau ensoleillé au canapé de cuir blanc, Sue Arnold me murmure à l'oreille que ce premier accueil dans le bâtiment du gouvernement a été presque un peu trop aimable.

Mais John Coleman, le conseiller du Ministre de l'Agriculture, nous reçoit à 14 heures d'une manière tout aussi aimable. Lui aussi est visiblement séduit par l'aspect touristique de notre projet, il nous donne même de précieux conseils et nous envoie auprès de collègues.

Ce qui me fascine et m'impressionne, lors de ces audiences avec des représentants du gouvernement, c'est le ton naturel et tout à fait familier. On passe tout d'abord un long moment à plaisanter et à rire, à échanger compliments et petites impertinences avant d'en ve-

Le plan de sauvetage de la Fondation Franz Weber

1. Acquisition de terrain et réserve

La réserve pour les chevaux, initialement prévue dans l'Etat de Nouvelle-Galles du Sud, sera créée dans le Territoire du Nord, là où vivent la plupart des chevaux sauvages.

La Fondation achètera ou louera un terrain approprié délimité par le plus grand nombre possible de frontières naturelles (cours de rivières, rochers, crevasses, etc.), construira des clôtures là où cela est nécessaire et assurera la surveillance du terrain et des clôtures ainsi que les soins à donner aux chevaux vivant dans la réserve.

2. Protection des «Brumbies» et réhabilitation des «Walers»

Les chevaux sauvages n'appartenant à aucune race déterminée, les «Brumbies», passeront leur vie dans la liberté, la joie et la sécurité dans notre paradis des chevaux.

Les chevaux de race précieux, en particulier les «Walers», pour lesquels il existe une forte demande nationale et étrangère, seront sélectionnés et confiés à des intéressés après un dressage correspondant. Si la demande venait à augmenter, un élevage pourrait être envisagé.

3. Programme scientifique de régulation des naissances

Dans notre réserve, les méthodes humaines élaborées par les scientifiques en vue du contrôle de la population pourront être appliquées et leur efficacité prouvée. Les connaissances ainsi acquises seront également utiles pour le contrôle d'autres populations animales.

4. Paradis pour amoureux de la nature

Notre objectif est de créer dans la réserve une offre limitée de possibilités simples d'hébergement. Pour les amis des animaux et de la nature du monde entier, pouvoir observer dans la réserve de la Fondation Franz Weber des chevaux sauvages vivant en liberté aux côtés de nombreuses autres espèces d'animaux sauvages australiens constituera une expérience inoubliable.

Bientôt, ils n'auront plus besoin de courir pour sauver leur vie; notre réserve pour chevaux les protégera des persécuteurs humains!

nir finalement au fait. On en vient alors sans peine à un ton sobre et sérieux, voire intransigeant et dur s'il le faut.

Après une brève visite à John Gordon, directeur de l'Aménagement du Territoire et du Logement, qui nous remet une pile de documents et de formulaires, nous devons rentrer à l'hôtel où nous attend une équipe de télévision. De toute évidence, les deux journalistes ne sont pas, eux non plus, des fanatiques de la chasse en hélicoptère. L'un d'eux, qui est déjà monté une fois dans un hélicoptère, nous raconte les conversations des chasseurs de chevaux lorsqu'ils sont au «travail»: «Zut, alors, il court encore! Attends, saleté de bestiole, je vais t'en foutre maintenant!» Pan, pan, pan... «Ah! la charogne, il continue à ramper!» Pan, pan... «Vas-tu enfin crever, espèce de porc!»

Et c'est encore charitable! Lorsque les journalistes ne sont pas là, on laisse souvent les chevaux blessés à leur destin. Parfois, l'agonie dure dix jours...

Chez le Ministre

Au soir de ce 25 août 1988, nous savons avec certitude que ce déshonneur peut être banni du continent australien. Car notre projet porte le sceau du réalisable, il n'a rien de fanatique, rien de sentimental, il est raisonnable.

Qu'il soit raisonnable, Daryl Manzie, Ministre de la Protection de l'Environnement, nous le confirme lui aussi le lendemain. Oui, maintenant, nous sommes effectivement dans le bureau non d'un conseiller, mais d'un Ministre en personne. Daryl Manzie est entouré de trois conseillers qui lui fournissent sans cesse des chiffres et des données pour son argumentation. Pourtant, la quintessence de cet entretien curieusement tendu mais très courtois réside dans le fait que le Ministre de la Protection de l'environnement ne voit aucune raison de mettre des bâtons dans les roues à notre projet. Mais il souligne que notre réserve devra être dirigée selon les critères et prescriptions sévères du gouvernement. En d'autres termes: nous avons la bénédiction du gouvernement.

Comme dans un rêve, nous participons encore à deux importantes émissions de télévision, puis nous nous accordons dans le jardin de l'hôtel une courte halte pour souffler devant un jus d'orange glacé. Et qui voyons-nous arriver d'un pas de promeneur, grand, jeune et effronté, un large sourire malicieux éclairant un visage sympathique? Tony Barker, le chef du bureau de presse du Premier Ministre Marshall Perron, en compagnie d'un journaliste. Tony n'arrête pas de plaisanter et de nous taquiner. Il est déjà au courant de tous nos entretiens et de notre projet. Enfin quelque chose de raisonnable, dit-il, quelque chose qui se distingue avantageusement des autres idées farfelues d'«illuminés». Nous nous séparons dans les rires et les vœux de réussite.

Voyage comme dans une litière: Judith Weber a été enchantée par le service de Olympic Airways.

Ensuite, après les six heures d'avion avec Sue Arnold pour nous ramener à Sydney et les dernières instructions mutuelles, c'est le départ.

Et me voilà déjà sur le chemin du retour, dans un appareil de Olympic Airways. La vue fascinante de la ville de Sydney avec ses milliers de lagunes et ses bras de mer étincelants se soustrait lentement à mon regard.

Je ne suis pas fatiguée. Je suis heureuse.

Heureuse de la bonne nouvelle que je rapporte avec moi.

SOUS LA LOUPE

Les rapports et films documentaires sur le massacre des chevaux australiens n'ont pas uniquement déclenché une vague d'indignation et de pitié pour ces créatures persécutées sur la scène intellectuelle et politique; d'innombrables amis des animaux et des hommes ont pris la plume ou se sont assis devant leur machine à écrire, et continuent de le faire, pour protester auprès de l'ambassade d'Australie de leur pays et/ou auprès du gouvernement fédéral australien de Canberra contre la chasse inhumaine pratiquée depuis des hélicoptères.

L'Australie officielle prend très au sérieux cette protestation internationale. Elle envoie pratiquement à tous ceux qui lui ont adressé une lettre une réponse standardisée des plus polies: un remerciement pour «l'intérêt» manifesté à l'égard de la «faune australienne» ainsi qu'une explication et une justification très exhaustivement fondées de l'extermination des populations de chevaux sauvages depuis des hélicoptères. Les arguments soigneusement choisis et peaufinés peuvent paraître pertinents à des lecteurs non critiques ou éventuellement provoquer un sentiment d'apaisement, du genre «toute médaille a son revers».

Aux très très nombreux amis des animaux qui nous ont envoyé la réponse standard des autorités australiennes dans toutes les langues, nous avons promis une prise de position. La voici.

Argument du gouvernement

Les chevaux sauvages causent des dommages à l'agriculture, provoquent l'érosion des sols et menacent l'équilibre écologique fragile et les bases vitales des espèces animales indigènes.

Réponse

– *Le nombre des chevaux sauvages qui vivent encore aujourd'hui dans le Territoire du Nord, grand comme deux fois et demie la France, est estimé par des milieux de conservation bien informés à 80000 ou 90000 tout au plus. (Le gouvernement avoue qu'il n'a plus procédé à des comptages depuis le début des années quatre-vingts!). A ce nombre infime de chevaux, il faut cependant opposer presque deux millions de bovins, 40 millions de porcs sauvages et 200 millions de lapins sauvages qui vivent sur ce même espace! C'est cette énorme supériorité numérique du cheptel et des petits animaux domestiques redevenus sauvages, à laquelle s'ajoute l'activité minière croissante, qui, en réalité, provoque l'érosion des sols, menace et détruit l'écosystème.*

Argument du gouvernement

Une réduction du nombre des chevaux est indispensable.

Réponse

– *Chaque action d'extermination de chevaux libère à court terme des espaces vitaux. Ces espaces «nettoyés» des chevaux voient alors immédiatement affluer les porcs sauvages qui, dans ces conditions favorables, se reproduisent à un rythme extrêmement rapide. Les dommages à l'environnement qui en résultent sont gigantesques.*

Argument du gouvernement

Les zones dans lesquelles se trouvent les chevaux sont si étendues, si reculées et si inaccessibles que les animaux ne peuvent absolument pas être atteints par la terre et ne peuvent donc être abattus que depuis des hélicoptères.

Réponse

– *Pourquoi ne pas attribuer aux chevaux sauvages quelques-unes de ces zones «reculées, inaccessibles» et, de plus, inhospitalières et les fermer si nécessaire? Les millions que coûte la chasse aux chevaux depuis les hélicoptères pourraient être ainsi utilement dépensés.*

– *Lors du procès devant la Cour Internationale de Justice des Droits de l'Animal à Genève, des scientifiques et des experts des chevaux du monde entier ont confirmé qu'il existe des méthodes humaines utilisables et éprouvées en vue d'enrayer la croissance de populations animales.*

Nous espérons votre aide

Chaque don, aussi modeste soit-il, est important pour la réalisation de notre paradis des chevaux en Australie!

Il nous faudra ériger des clôtures, réparer ou construire des logements simples et engager de la main d'œuvre pour surveiller et entretenir la réserve. En outre, nous devrons également financer un programme scientifiquement contrôlé de régulation des naissances.

Le parrainage

La manière la plus efficace d'aider les chevaux sauvages australiens dans le cadre de notre projet de sauvetage est le parrainage. Ce faisant, vous deviendrez un soutien durable pour «votre» cheval, vous suivrez son destin, vous resterez en contact avec lui et en principe ne l'abandonnerez jamais. Grâce à votre contribution régulièrement renouvellée, vous lui assurerez une demeure permanente.

Deux possibilités

Le parrainage «Brumby»

Parrainage d'un cheval vivant en liberté, un «Brumby» qui n'appartient à aucune race particulière mais se promènera, libre et heureux, dans notre réserve en compagnie d'innombrables autres chevaux.
En raison des impératifs de la nature, il faudra un certain temps pour identifier «votre» cheval au sein des troupeaux sur cet immense terrain. Dans la mesure du possible, vous recevrez cependant une photographie de votre «filleul» ainsi que des nouvelles régulières de la vie et des événements dans notre paradis des chevaux. Le parrainage «Brumby» coûte 200 dollars australiens par an (cours actuel: environ Fr. 1.30 pour 1$ australien).

Le parrainage «Waler»

Parrainage d'un «Waler», d'un représentant de cette ancienne race précieuse de chevaux qui a survécu dans la rude liberté des contrées incultes de l'Australie et est aujourd'hui recherchée dans le monde entier. Dans notre réserve, les «Walers» seront soigneusement sélectionnés et réhabitués au contact avec l'homme au cours d'un long travail patient et finalement donnés pour adoption à des intéressés. Vous recevrez une photographie et une description détaillée de *votre* «Waler». Vous lui donnerez un nom, serez régulièrement informé de sa santé et pourrez l'acquérir si vous le désirez.
Si le cheval peut être vendu, vous disposerez d'un droit de préemption. Si le cheval est adopté en Australie, le nom et l'adresse de celui qui le soigne vous seront communiqués. Dans ce cas, vous pourrez, si vous le désirez, poursuivre le parrainage ou souscrire un autre parrainage. Le parrainage «Waler» coûte 1000 dollars australiens par an.

Envoyez vos dons pour les chevaux australiens

En Suisse:

Au compte de chèques postaux 18-6117-3
Fondation Franz Weber
1820 Montreux
«Australie»

Banque Hofstetter, Landolt & Cie.
Lion-d'Or 6, 1001 Lausanne
CC. Fondation Franz Weber
«Australie»

En France:

Crédit Mutuel, F 21500 Montbard
Fondation Franz Weber, «Australie»

En R.F.A:

Freundeskreis der Franz-Weber-Stiftung
Stadtsparkasse Trier, No. du compte 837 294
(BLZ 585 500 80), CCP Ludwigshafen,
No. du compte 633 22-67, «Wildpferde»

Les fours à micro-ondes ou:

La cuisine aux ondes tueuses

L'histoire d'une fille qui croyait à la publicité pour les fours à micro-ondes «rapides, propres et sains». Jusqu'à ce qu'un ami proche lui dise qu'au fond, les détenteurs de fours à micro-ondes devraient posséder un permis de port d'armes. Ce qu'il avait affirmé en plaisantant. Mais ce n'était pas seulement une plaisanterie ...

Tout à fait honnêtement: qui ne souhaiterait pas cuisiner plus rapidement, plus sainement et, pour couronner le tout, en faisant des économies d'énergie? C'est là le rêve de toutes les femmes stressées qui travaillent: servir comme par enchantement le soir à leur mari un repas à trois plats dont la préparation n'est pas plus longue que celle d'un hamburger mais dont le goût est dix fois plus chic.

Par Ursula Spielmann

Normalement, je feuillette les annonces publicitaires sans leur accorder beaucoup d'intérêt. Mais puisqu'il nous faut, durant ces chaudes journées d'août, nous adonner à la tâche, ennuyeuse entre toutes, de réfléchir aux cadeaux de Noël pratiques et utiles que maman et grand-père pourront déposer pour nous sous l'arbre de Noël, je me donne la peine d'examiner toutes les publicités qui vous donnent en fait envie de regarder ailleurs. Parce qu'elles ne présentent ni une belle femme, ni une plage bordée de palmiers. «Cuisiner avec les ondes rapides», c'est ce que je lis au-dessus de la photo sans attrait d'un four traditionnel. Mais qui n'est de toute évidence pas un four traditionnel car au-dessus ressortent des lettres en caractères gras: «Les micro-ondes de ...» (Nous ne voulons faire ici ni publicité cachée, ni son contraire.) C'est que ... Cela m'intéresse parce que c'est si incroyablement pratique et que cela semble assez original. Les micro-ondes, c'est ce que j'apprends, sont les parfaits petits nains laborieux de la cuisine. Rapide, propre, sain. Je mets cette annonce de côté.

Alors que je passe les dernières minutes avant de m'endormir à songer à ce que je me souhaite pour Noël et aux fours à micro-ondes, Tobias m'envoie un article sur ces appareils, paru dans «construire».

Super. Naturellement, je le dévore immédiatement, pratiquement encore tout cru. Un certain B.G., vice-directeur de Marketing Coordination Food MGB, donne son opinion sur les ondes rapides. Si l'on juge à ses titres, ce monsieur doit être un spécialiste bien informé de très haut niveau. Je pressens que si je veux continuer à être «in», j'aurais dû acquérir un four à micro-ondes hier déjà. Parce qu'ici en Europe, en ce qui concerne la cuisine, nous en sommes vraiment encore à l'âge de la pierre. Aux USA, c'est tout différent. Ici, nous utilisons encore le feu ou le gaz ou tout au moins l'électricité, qui elle-même existe déjà depuis cent ans, pour faire cuire un gratin dauphinois.

De prix avantageux et prôné sur tous les tons, il appâte sa clientèle: le four à micro-ondes, ce loup habillé en berger.

Aux Etats-Unis, le pays de planches de surf, cela fait des années que pour cuisiner, ils n'utilisent plus qu'une onde. La micro-onde, justement. Inquiète, j'apprends que dès l'année dernière, 65 000 Suisses sont passés à l'«onde rapide». Eh bien, il est grand temps que je suive la tendance avant que l'onde rapide ne fasse son apparition dans la cuisine à éléments de chaque logement neuf.

«Aux Etats-Unis et en Suède, déclare l'expert en alimentation de la Migros, se dessinent les premières tendances en vue de la production de produits alimentaires qui ne sont plus destinés qu'à être utilisés avec les micro-ondes.» Il faut bien que ces chers techniciens des gènes aient quelque chose d'utile à faire. Pourquoi ne pas transformer les clones des produits alimentaires jusqu'à ce que la cuisson d'un steak ne dure plus cinq minutes mais vingt secondes seulement? Et qu'il ne faille qu'une minute pour rendre le jambonneau aussi tendre que du pâté de foie?

Donc, si je veux être tout à fait sincère, je m'étais mis en tête cette opinion préconçue que sont les produits alimentaires laissés à l'état le plus naturel possible sont les plus sains. Mais la tendance des aliments complets est vraisemblablement déjà en train de s'estomper lentement. «Computer-Food» (nourriture informatique), cela sonne comme le meilleur des mondes que le cher Huxley nous avait déjà décrit, agrémenté uniquement de quelques pillules par jour.

«Ces articles, déclare l'expert en alimentation de la Migros alors qu'il parle de produits alimentaires, ces articles doivent répondre à des exigences tout à fait différentes quant à leur texture et à leur structure. En cas de préparation dans des fours traditionnels, les structures seraient détruites ou certains ingrédients pourraient se décomposer. L'avenir nous apportera donc une technologie des produits entièrement nouvelle.»

Le meilleur des mondes. Merveilleux! Imaginez-vous qu'un jour les poules pondent des œufs qui correspondent à la dernière silhouette parisienne en vogue! Ou que les femmes mettent un jour au monde des filles qui naîtraient, pour la plus grande joie des hommes, avec un pied à chaussures à talons qui ne pourrait trottiner que sur des talons d'eau moins dix centimètres de haut. Tout serait possible grâce à la technologie des gènes! Créer des pommes de terre qui, si on les cuit dans le feu, explosent ou se désagrègent en cendre ou se décomposent en farine et en liquide et qui ne donnent une pomme de terre croustillante et fumante que sous le rayonnement des micro-ondes... musique d'avenir, dont la composition commence maintenant, c'est à peu près ce qu'il en est. En conséquence, le four à micro-ondes est un «must». Maintenant, je l'ai compris.

Un jour, après avoir fait part à ma mère de ce que je souhaitais pour Noël, Georg m'envoie deux numéros de «Vita Sana». Pas vraiment un nom en vogue et la mise en page elle aussi passe, intemporelle, à côté de l'esprit du temps. Je dois ajouter que Georg est le type de l'éternel réformateur du monde et que j'ai bêtement mentionné au téléphone que ma mère va m'offrir pour Noël un four à micro-ondes à moins qu'elle ne trouve, une fois encore, qu'il serait plus intelligent de m'offrir quelques livres édifiants. Chaque fois que l'on sait quelque chose de nouveau, Georg se sent toujours obligé de prouver qu'il sait les choses, d'une part depuis longtemps et d'autre part beaucoup mieux. Naturellement, il n'est pas un seul aspect de mon four à micro-ondes qui trouve grâce à ses yeux.

Dans les deux numéros de «Vita Sana», il a marqué bien visiblement en orange ce que je dois lire absolument «avant que tu ne ruines ta santé». Encore un trait typique de Georg de se faire toujours du souci pour les autres.

Comme j'aimerais bien lui prouver à quel point son inquiétude

constante est inutile, je lis les deux articles. «Les aliments cuits aux micro-ondes sont encore plus dangereux que les aliments congelés. Ce fait lui-même est déjà connu depuis très longtemps. Le métabolisme est considérablement perturbé par les aliments cuits aux micro-ondes et des maladies ultérieures sont donc programmées. Cela dit, qui en vient à penser qu'une alimentation fausse était responsable de la maladie?» C'est ce qu'écrit une femme au foyer de Munich, auteur de livres.

N'importe qui peut se permettre d'affirmer quelque chose, tout simplement. Quelques lignes plus loin, je lis que cette femme en question souffrait d'un cancer, qu'elle a cependant vaincu cette maladie mortelle et qu'elle a recouvré une santé durable depuis qu'elle se nourrit à base d'aliments complets. «Pour des raisons de santé, il faudrait renoncer aux aliments congelés. La congélation et la décongélation détruisent nos aliments et les rendent presque sans valeur pour l'intestin. Lorsque nous mangeons des produits congelés, nous mangeons de la matière morte!» écrit-elle dans le même article.

Je ne devrais peut-être pas l'écrire mais je commence à me gratter un peu la tête. La plupart du temps, lorsque je ne sais pas ce que

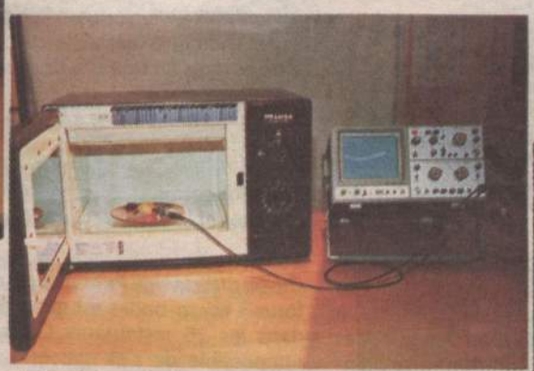
La pomme de terre avant d'être placée dans le four à micro-ondes: l'oscilloscope révèle une courbe sinusoïdale aux oscillations normales.

je dois penser d'une affirmation donnée, je réfléchis aux intérêts que la personne concernée pourrait avoir pour faire cette affirmation. L'expert en alimentation de la MGB a naturellement un intérêt à faire l'apologie des fours à micro-ondes parce qu'il espère pouvoir en vendre lui-même un très grand nombre. Mais cette femme au foyer? Elle ne possède ni un magasin d'aliments complets, ni une usine de fours traditionnels. Elle ne gagne pas d'argent en faisant cette affirmation. Tout bien réfléchi, peut-être Georg en sait-il effectivement plus que les autres.

Je relis encore une fois ce qu'a écrit l'expert en alimentation. Mon «défaut» est justement de toujours vouloir tout savoir très exactement. Et d'être heureuse quand je trouve par moi-même ce qui est vrai mais que les gens concernés ne veulent pas dire spontanément. Et l'expert en alimentation m'aide à arriver à un tel résultat. Car il dit que les aliments congelés justement sont prédestinés pour le four à micro-ondes. Voilà. Sans s'en douter, il est tombé dans mon piège. A supposer qu'il est vrai que les fours à micro-ondes détruisent complètement la valeur nutritive et à supposer qu'il est vrai que les aliments congelés n'ont de toute façon plus aucune valeur nutritive, devinez-vous la suite? Alors, si nous poussons le cynisme jusqu'au bout, les aliments congelés sans valeur nutritive sont effectivement tout à fait prédestinés pour le four à micro-ondes destructeur de la valeur nutritive. Bien que ce ne soit peut-être pas exactement ce que l'expert en alimentation voulait dire.

Je dois avouer qu'après ma lecture et mes conclusions géniales, je téléphone à ma mère et lui dis qu'elle attende encore avant de m'acheter le four à micro-ondes.

Je lis ensuite le deuxième article, dans l'édition de août-septembre de «Vita Sana». «Les micro-ondes sont des ondes électromagnétiques à oscillation rapide qui se laissent facilement concentrer. Les stations radar, les appareils de radiothérapie, les fours à micro-ondes, les émetteurs de radio et de télévision fonctionnent à l'aide d'ondes de ce type. Les ondes électromagnétiques à haute fréquence produites par un émetteur (magnétron) pénètrent dans les aliments et exaltent leurs molécules en des oscillations rapides. Il en résulte de la chaleur de friction (me suivez-vous encore?) qui, de l'avis de la science régnante, est «totalement inoffensive». Il n'y a pourtant pas si longtemps, elle affirmait la même chose des rayons X lorsqu'une intensité de rayonnement cinq mille fois plus élevée était encore permise.»



A l'intérieur du four, la courbe sinusoïdale est déjà affaiblie et légèrement déformée.

En résumé: je comprends que la science présente parfois comme une solution miracle quelque chose qui est peut-être tout à fait ordinaire, ou qui est une bombe à retardement banalisée. Et si l'on est assez naïf pour croire immédiatement la science lorsqu'elle affirme qu'elle a maintenant découvert la solution miracle, on regrette peut-être amèrement d'y avoir cru dans les centièmes de seconde qui précèdent l'explosion de la bombe.

L'histoire de George Jimenez n'a pas été inventée par les stratèges de la publicité. Elle a paru en petites lettres dans la feuille suisse de boulevard. «Los Angeles – George Jimenez de Los Angeles était mécontent que sa femme soit allée au cinéma avec une amie. De colère, il tua le chat de sa femme dans le four à micro-ondes. Le tribunal le condamna alors à 30 jours de prison et à 300 francs d'amende. Bien sûr, fait remarquer Georg au téléphone d'une voix sèche, tu peux aussi mettre ta main dedans. Elle aussi...» «Je t'en prie, arrête!» m'écriai-je à bout de nerfs. Tout au moins, je comprends maintenant pourquoi «construire» avait mis ses lecteurs en garde: «Ne mettez jamais en marche un appareil défectueux (déformé ou cabossé) mais faites-le réparer immédiatement. Veillez à ce qu'aucun objet ne soit coincé dans la porte ou que des couches de saleté ne soient collées. Lors de l'utilisation, la porte de l'appareil doit être hermétiquement verrouillée.»

Naturellement. Des rayons, des ondes qui ont la violence suffisante pour faire en quelques minutes d'un morceau de poisson dur comme du caillou une portion de poisson chaude, moelleuse et fumante, ne sont pas des ondes inoffensives, «amicales». Malheur si elles s'échappent de l'appareil et atteignent la ménagère qui, les yeux larmoyants, est en train de couper des oignons et ne prend pas garde au fait que son four à micro-odnes n'est pas complètement fermé...

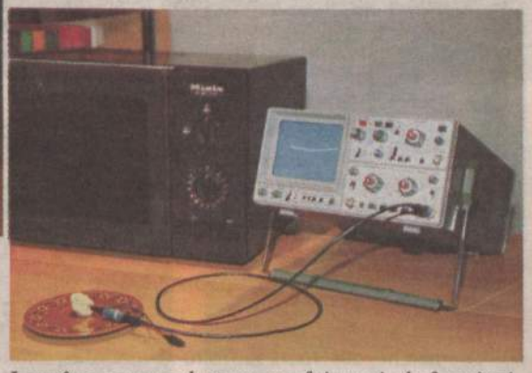
Je dois avouer que petit à petit, la lumière s'est faite dans mon esprit. Ou plutôt qu'une lampe d'avertissement s'est allumée. J'avais pourtant déjà tant lu sur la nocivité des micro-ondes pour nos forêts. Et c'est uniquement parce que la micro-onde est enfermée dans un four de cuisine qu'on la croit alors complètement inoffensive et sans le moindre rapport avec les «ondes tueuses» dans les airs. Mais même dans un zoo, un grizzly reste un grizzly.

«Les micro-ondes, le danger caché.» Ce livre se trouve depuis quelque temps déjà sur mon étagère et j'ai enfin l'idée de le feuilleter pour voir s'il y est aussi question de la micro-onde du four.

Et comment. Qui aurait cru que ces fours «sains» sont un sous-produit direct des dangereuses ondes radar? A la fin de la deuxième guerre mondiale, les Etats-Unis disposaient déjà de radars très puissants. Si puissants que les équipes chargées de les faire fonctionner faisaient «frire» pendant leurs pauses des toasts et des œufs sur le plat dans le faisceau de micro-ondes radar. L'ingénieur électronicien Percy Spencer emballa l'onde radar, pardon, la micro-onde, dans une boîte; le premier four à micro-ondes était né.

Lorsque l'on lit chez Paul Brodeur combien «inoffensifs» sont les fours à ondes tueuses, pardon, les fours à micro-ondes, on ne peut alors que s'étonner qu'un gouvernement continue à permettre chaque année à un million d'Américains supplémentaires d'acheter ces appareils. Je ne crois pas qu'il tolérerait que le peuple américain tout entier possède dans ses cuisines des pythons ou des panthères affamées. Dans ce cas, il y aurait sûrement un problème d'assurance. La raison en est peut-être que les fours à micro-ondes sont produits par une industrie très puissante, au contraire des pythons et des panthères.

Il faut tout d'abord savoir que les Etats-Unis tolèrent, pour le rayon-



La même pomme de terre, une fois sortie du four à micro-ondes: la courbe est devenue une ligne droite sans vie.

nement des micro-ondes, la valeur limite insensée de dix milliwatts par centimètre carré. C'est mille fois plus que la valeur autorisée par les Russes. Deuxièmement, on doit savoir que selon Paul Brodeur, «les appareils de cuisson, de congélation et les grills libèrent, même porte fermée, un sixième à un quart d'intensité de rayonnement de plus que la limite de sécurité de 10 milliwatts/cm² reprise également par l'industrie des fours. Après l'audition du comité du sénat au cours de laquelle tous ces problèmes ont été abordés, une controverse assez violente a éclaté entre la science et l'industrie au sujet de la sécurité de la cuisine à l'aide des micro-ondes. Elle dure encore aujourd'hui aux Etats-Unis (1978). Le plus grand fabricant d'installations à micro-ondes, la Raytheon-Company, qui fournit également de gros équipements de cuisson et de séchage aux établissements commerciaux, industriels ou artisanaux et aux cantines a assuré au comité que les appareils qu'elle fabrique sont pourvus de réserves de sécurité et qu'il est en outre «clair en tous les cas que les micro-ondes, au contraire des rayons X, n'ont pas d'effets cumulatifs.» A l'opposé, un professeur d'université connu a écrit au comité ce qui suit: «Nous avons démontré de manière irréfutable que les micro-ondes qui atteignent l'œil ont les effets nocifs suivants: des rayonnements brefs et multiples qui, pris isolément ne sont pas douloureux et n'ont pas de conséquence au début, conduisent, en cas d'exposition répétée fréquente, à des douleurs oculaires permanentes. Cette radiation (non ionisante) est donc liée à un effet cumulatif dangereux.»

Comme on l'apprend, il paraît qu'aux Etats-Unis également, les frais de santé «explosent». Là-bas non plus, on n'a pas la moindre idée de la raison pour laquelle le peuple est de plus en plus malade.

Intéressant également, le fait que ce professeur qui avait jadis proposé la valeur limite, criminellement élevée, de 10 milliwatts par centimètre carré, profère ultérieurement des mises en garde. Contrairement à la société fabriquante de fours à micro-ondes, il y a bien longtemps qu'il soupçonne qu'une exposition de longue durée et répétée aux micro-ondes de basse intensité puisse provoquer malgré tout des dommages irréparables dans les tissus cellulaires ou au niveau moléculaire. M. Schwan se demande également si les micro-ondes ne pourraient pas être rendues responsables de «dommages génétiques». Il se pourrait tout à fait qu'après avoir été exposée jour après jour à une fuite de rayonnement de son appareil de cuisson, une ménagère souffre dans le bas-ventre de dommages dus au rayonnement et si le four se trouve à la hauteur du visage, il se pourrait alors qu'elle devienne aveugle.» Paul Brodeur cite le Professeur Schwan.

Les fabricants de fours continuent à contester tout danger. Et si maintenant, je me posais à nouveau la vieille question éprouvée de savoir ce que cela apporte à chacun de faire ces affirmations? Pour les fabricants, l'enjeu s'élève à des millions, voire à des milliards à long terme. Avec ses déclarations embarrassantes, le Professeur Schwan risque de perdre sa chaire, de perdre des mandats de recherche de la part de l'industrie, de perdre sa réputation. Qui êtes-vous plutôt tentés de croire?

Vrai. Lorsque j'ai raconté tout cela à ma mère au téléphone, elle dit, sarcastique, que dans ce cas, on ne devait offrir des fours à micro-ondes qu'à ses pires ennemis.

P.-S.: *La semaine dernière, un Américain grand teint était en visite chez nous. Les fours à micro-ondes? a-t-il dit en ouvrant de grands yeux. «90 pour cent des cancers aux Etats-Unis sont à mettre au compte des fours à micro-ondes. En outre, le gouvernement le sait très exactement. Il possède également une étude. Mais les fabricants ont réussi, une «petite» somme aidant, à convaincre les responsables du fait que l'on ne ferait que provoquer bien trop d'inquiétude et de panique si l'on divulguait cette étude.» Mais il faut toujours que les Américains exagèrent. Ou bien, croyez-vous à cela, malgré tout?*

Je viens d'apprendre que deux chercheurs suisses effectuent, dans une école supérieure, des tests visant à démontrer ce qui se passe avec la nourriture qui est cuite dans le four à micro-ondes. Et l'un des chercheurs m'a maintenant promis que nous serons autorisés à publier dans l'un des prochains numéros des résultats à toute épreuve, même à celle des rayons. A propos, les tests ne seront pas financés par les fabricants de fours à micro-ondes. On est donc en droit de supposer que leurs résultats seront non irradiés... ■

La cuisine aux micro-ondes dans les restaurants

Dans tous les restaurants où de nombreux repas doivent être servis en peu de temps, c'est au moyen de la micro-onde que l'on chauffe la nourriture. Exception: les «usines» à hamburgers.

Le marché des fours à micro-ondes se développe à une vitesse fulgurante et est loin d'être saturé. Après que 15000 appareils à peine ont été écoulés dans l'ensemble de la Suisse en 1985, les ventes dépassaient déjà 30000 unités l'année suivante et en 1987, c'est plus de 60000 fours à micro-ondes qui ont été vendus aux ménagères et aux hommes d'affaires. (Chiffres: statistiques de l'Association Suisse des Fabricants et Fournisseurs d'Appareils électrodomestiques.) Donc, des taux de croissance annuels de plus de cent pour cent; les chefs d'entreprise en ont les larmes aux yeux, de joie.

La restauration, en tout cas, ne s'en sort quasiment plus sans ces appareils pratiques qui permettent de servir, en un temps record, des plats précuits ou congelés. «Régénérer», c'est l'expression spécialisée employée, d'une certaine façon réanimer grâce à l'électrochoc...

Migros, Coop, Merkur, Manora, Mövenpick, Gastrag, SV-Service: quiconque veut et doit servir en un laps de temps bref de grandes quantités de nourriture à la clientèle dépend finalement du four à micro-ondes: petite restauration, pâtes ou repas complets, la micro-onde prépare tout. Dans quelques endroits, un four à micro-ondes est même placé dans l'aire de restauration afin que le client puisse lui-même réchauffer son plat ou une soupe un peu tiède. Pourtant, même dans des restaurants de qualité, le client n'a souvent pas la certitude que le plat qui lui a été servi n'a pas dû subir un bombardement aux micro-ondes. Nous avons enquêté auprès de plusieurs restaurants:

Genève:

Restaurant Grand Quai: un four à micro-ondes qui est utilisé «en cas d'urgence».

Pizzeria Gitana 76: pas de four à micro-ondes.

Buffet des Eaux-Vives: cuisine fraîche uniquement, pas de four à micro-ondes.

Lausanne:

Mövenpick Ouchy: possédait dans le passé de gros appareils, ne possède plus qu'un four. Passe au four à vapeur sèche.

Hôtel de Ville: cuisine à la minute, pas de four à micro-ondes.

Buffet de la Gare: divers fours à micro-ondes pour les exploitations satellites et la petite restauration.

Bâle:

Gastrag/Pickwick Pub: l'usage des fours à micro-ondes est généralisé dans les 25 restaurants Gastrag. «Impossible de s'en passer», estime la direction.

Bahnhofbuffet: quelques fours à micro-ondes, pourtant, le four à vapeur sèche est «trois fois meilleur».

Zurich:

Baur au Lac: pas de four à micro-ondes.

Kongresshaus: fours à micro-ondes pour la petite restauration.

MacDonald's: pas de four à micro-ondes en général.

Berne:

Metropole: fours à micro-ondes pour les heures de faible affluence (entre les repas principaux).

Bellevue: un four à micro-ondes «pour les cas d'urgence», pour réchauffer l'assiette.

Bahnhofbuffet: fours à micro-ondes pour la petite restauration. Sont actuellement remplacés par des fours à vapeur sèche (à la suite de diverses protestations de la clientèle).

Merkur: «Sans fours à micro-ondes, c'est impossible.»

* * *

Le client qui n'est pas disposé à absorber de la nourriture complètement dépourvue de valeur nutritive doit demander, en commandant si le plat qu'on va lui servir sort du four à micro-ondes. Cela n'est pas sans résultats: au Buffet de la Gare de Berne en tout cas, à la suite de réclamations répétées, l'appareil a été en partie démonté et remplacé par des cocottes-minute spéciales qui transforment, comme cela s'est toujours fait, la nourriture en un délice pour le palais au moyen de la chaleur et non du courant électrique.

Dans l'intervalle, ces appareils fabuleux sont en vente pour moins de trois cents francs dans tous les grands magasins où l'on peut également trouver les aliments congelés tout préparés qui vont avec: magnifique, plus besoin de faire la cuisine: il suffit de mettre le tout dans le four à micro-ondes, ensuite, aussitôt «régénéré» et aussitôt mangé. De la cuisine fumante, juste bonne à remplir l'estomac, dégénérée jusqu'à avoir perdu toutes ses propriétés.

Super-Grimsel ou l'apologie du gigantisme

Comédie tragique en trois actes sur l'absurdité, la folie et l'espoir dans le projet de barrage du «Super-Grimsel».

Prologue

Automne 1986: le Grand Conseil de Berne siège sous le coup de la catastrophe de Tchernobyl. Le choc est encore profond parmi tous ses membres. Si profond que les interventions sont non seulement sans ambiguïté mais encore suivies d'actes courageux: l'autorité législative du Canton de Berne décide l'abandon de l'énergie nucléaire. Comme ça. Malgré la centrale nucléaire cantonale de Mühleberg, malgré les contrats de livraison des Forces motrices bernoises avec des installations françaises de fission, malgré le fait que l'électricité fournie par le nucléaire couvre plus d'un tiers des besoins en électricité de la Suisse. La volonté politique passe souverainement et audacieusement outre aux réalités économiques: cette décision exige une subordination et une adaptation radicales d'industries qui pèsent des millions. C'est là un bon droit, reconnu par écrit, arraché aux puissants lors de luttes séculaires pour la participation du peuple, pour la démocratie.

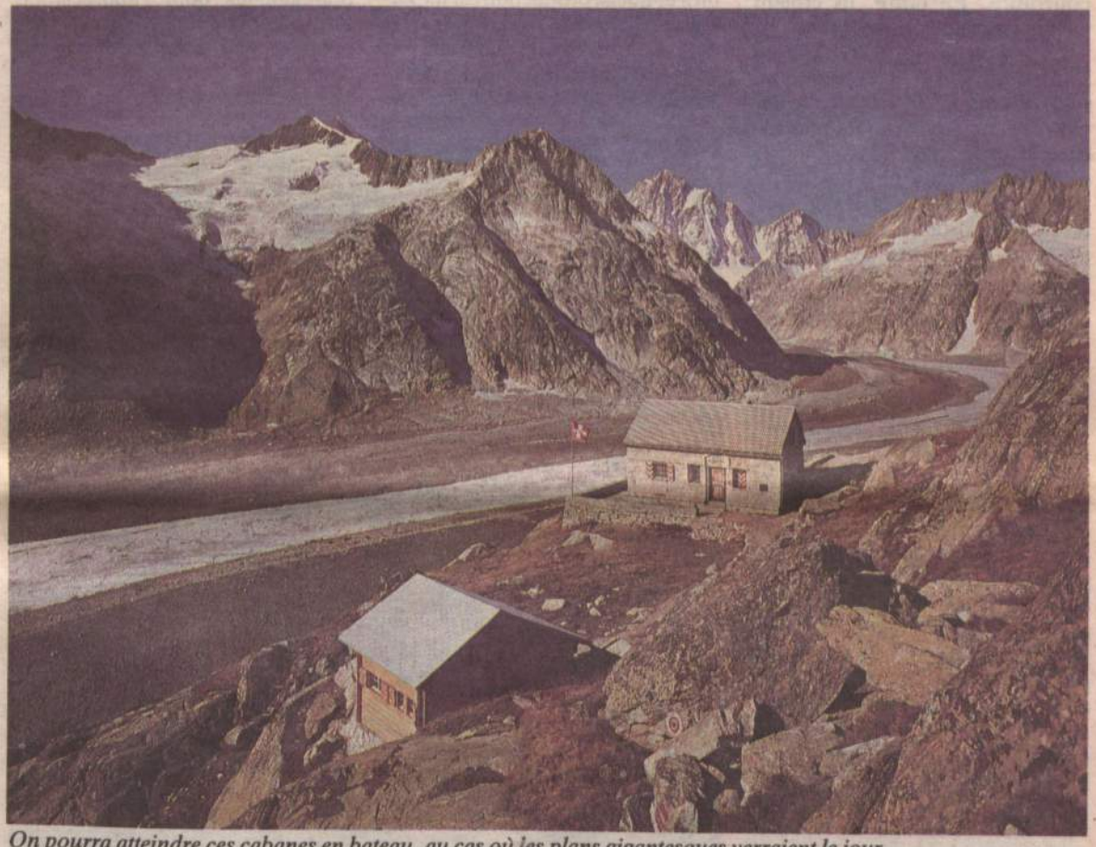
Par Mathias Kienholz

Outre les avertissements et les limitations de la consommation, la Confédération réagit également sur le plan politique à l'égard des effets terrifiants du «risque résiduel» dans les vastes plaines d'Ukraine; lors d'une session extraordinaire des Chambres fédérales, on se lance dans des discours, on exhorte, on accuse et on défend. A la différence de ce qui se passe à l'hôtel de ville de Berne, au Palais fédéral s'impose la folle raison de ceux qui savent jouer avec une égale virtuosité des instruments de la politique et de l'économie; les patriotes sinistres vainquent avec des arguments capitaux les représentants du peuple, sentimentaux et taxés de peureux, qui, de connivence avec Eisenring, Blocher et consorts, veulent creuser la tombe de l'économie suisse. Le Conseil fédéral est malgré tout chargé d'étudier cet abandon et d'élaborer des scénarios dans ce sens. Une commission d'experts, la EGES, dont se retirèrent trois membres à titre de protestation au cours des enquêtes, affirme au début de 1988 que l'abandon de l'énergie nucléaire est parfaitement possible, même pour une croissance économique de presque deux pour cent. La condition en serait toutefois une politique d'économie conséquente qui freinerait avec discernement la consommation de courant ainsi que de combustibles fossiles. L'année de Tchernobyl, les directeurs cantonaux de l'énergie rejettent une loi sur les économies d'énergie. En 1988, c'est le tollé contre des plans visant à instaurer un impôt sur l'énergie.

Premier acte

En septembre 1985, six bons mois avant l'accident du réacteur, les Kraftwerke Oberhasli (Forces motrices de l'Oberhasli) (KWO) présentent leurs projets d'agrandissement dans la région du Grimsel. Les installations existantes situées au nord de la célèbre route qui franchit le col pour entrer en Valais appartiennent pour moitié aux Forces motrices bernoises, les centrales électriques des villes de Bâle, Berne et Zurich se partageant le reste. Ces installations électriques situées dans la pointe est de l'Oberland bernois contribuent pour 2,5 pour cent à peine à la production d'électricité suisse.

Ces installations ont été créées dans l'entre-deux-guerres, pendant et après la Seconde Guerre mondiale: des chefs-d'œuvre de la technique en matière de construction, de machines et d'électricité dans un paysage naturel jusqu'alors vierge. Des signes de la civilisation à une période où l'on croyait sans retenue au progrès: sources bienvenues d'impôts et de revenus (complémentaires) pour cette région peu prospère et pour son agriculture, qui garantissent, pour un travail aussi pénible que mal payé, l'habitabilité de l'espace alpin.



On pourra atteindre ces cabanes en bateau, au cas où les plans gigantesques verraient le jour...

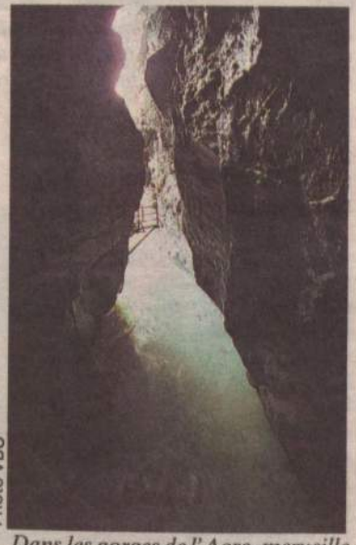
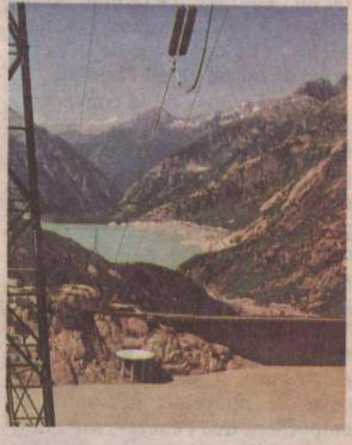


Photo VBO

Dans les gorges de l'Aare, merveille naturelle et attraction touristique, le grondement du torrent ferait place au murmure d'un ruisselet.



Aujourd'hui déjà, dans la région du Grimsel, quatre lacs artificiels servent à la production d'électricité. Le lac artificiel agrandi du «Super-Grimsel» reviendrait à une subvention du courant atomique français.

Les habitants de l'Oberhasli (haute vallée de l'Aar) sont reconnaissants de ces impulsions économiques et il leur faut soixante ans pour commencer à supposer que cette offre constitue un don funeste: les gains exorbitants de la centrale se déversent sur la plaine et les redevances pour l'eau vont à l'Etat. La conscience des hommes s'est transformée, des expériences amères et des perspectives sombres les ont conduits à réfléchir. On cesse de vouloir «obtenir plus» pour enfin «être plus». Dans les montagnes aussi, justement. Là, les hommes savent encore d'où vient le lait et que le sol a besoin de nourriture. En outre, ils croient encore en Dieu et le craignent.

La région du Grimsel joue en Europe au vrai sens du terme un rôle central. C'est dans cette région qui compte parmi les plus anciennes et les plus inhospitalières de Suisse et figure sur l'Inventaire fédéral des paysages et des sites naturels d'importance nationale que prennent leur source des majestés telles que le Rhône et l'Aar.

Pourtant, le lieu est idyllique là-haut où le renard et le lièvre se disent littéralement bonne nuit, où personne ne passe lorsque l'hiver fait son apparition avec le froid et les avalanches, où des glaciers, des versants et des sommets imposants témoignent de la splendeur de la nature, s'il n'y avait pas là les murs qui retiennent les petits torrents allègres dès leur source, transforment les vallées en lacs, noient les alpages, chassent les animaux et immergent les forêts afin que, dans la vallée, les hommes ne manquent pas de lumière. Des tuyaux longs de plusieurs kilomètres acheminent l'eau depuis les barrages jusqu'à des roues hydrauliques extrêmement modernes qui, actionnées par le jet sifflant de l'eau qui dévale, mettent en rotation ultrarapide des bobines excitatrices afin qu'un courant électrique commence à circuler dans ces dernières, une conquête de cet être doué de raison qu'est l'homme.

Quatre étapes de la conversion de l'énergie sous la forme que le monde a conquise depuis Edison et ses financiers rusés. Quatre étapes de la conversion avec de grandes pertes et d'immenses effets secondaires. Toute une industrie s'agglutine à chaque étape. Les entreprises de construction, les constructeurs de machines, les consortiums de l'électricité, les centrales électriques. Tous, ils créent sans cesse de nouveaux impératifs et empêchent que l'énergie soit enfin produite là où l'on en a besoin. L'énergie potentielle de l'eau amenée par le soleil et le vent dans les montagnes où elle est endiguée est libérée selon les besoins et se transforme en énergie cinétique, mécanique et enfin électrique, car sous cette forme, elle est facile à transporter et est acheminée par le réseau de distribution jusqu'à nos prises de courant.

Par contre, l'énergie électrique est tout aussi difficile à conserver que l'énergie mécanique ou cinétique. Là où l'on produit de l'énergie de manière centralisée, le plus avantageux, malgré toutes les pertes, est de la stocker sous sa forme potentielle, donc par exemple sous forme d'eau dans un lac de barrage.

C'est ainsi que pensent également ces messieurs qui ont mis sur le tapis en 1985 les plans d'agrandissement au Grimsel: en été, lorsque les besoins en énergie sont faibles et que la production est importante, l'énergie excédentaire, et donc bon marché (le courant est, au mépris de tous les appels pessimistes, un commerce et non une prestation sociale), sera utilisée pour pomper de l'eau dans des réservoirs existants et d'autres qui seront construits à cet effet.

Cela ne rapporte certes rien mais ensuite, en hiver, lorsque les besoins en électricité sont importants, l'énergie conservée dans les lacs de retenue peut être vendue d'autant plus cher. L'objectif des stratèges de l'électricité dans les bureaux des KWO est de transférer leur production presque exclusivement sur l'hiver et, en été, de pomper avant tout. Il est à souligner qu'une augmentation de la production n'est pas prévue mais seulement un accroissement des capacités de stockage et du rendement des pompes et des turbines. Il est donc prévu de produire en hiver de l'énergie de pointe chère qui aura été préparée en été avec de l'énergie en ruban bon marché. Le prix de revient de cette énergie de pointe qui peut être produite à court terme sera, selon les KWO, plusieurs fois plus élevé qu'aujourd'hui si bien que la compétitivité par rapport aux prix de dumping de l'énergie nucléaire est plus qu'incertaine.

Deuxième acte

Printemps 1988. L'étude de l'impact sur l'environnement commandée par les KWO elles-mêmes est rendue publique. Des aspects suprarégionaux dont l'appréciation est clairement l'affaire des hommes politiques y sont impudemment pris en ligne de compte. Les centrales s'en tiennent à leurs plans, même si elles acceptent quelques pas en arrière. Le rapport final du groupe d'experts du Conseil fédéral sur les scénarios en matière d'énergie (EGES) a également été présenté. Il exige certes un accroissement des installations de stockage pour la production d'électricité, mais les projets concernant la région du Grimsel n'y figurent pas. Les médias entretiennent le sujet brûlant de l'énergie, mais la soupe du Grimsel est loin d'être du goût de tous. Les adversaires issus de tous les camps politiques, des milieux de protection de la nature et des paysages et de la région concernée se regroupent et organisent la résistance.

Au premier plan, c'est l'association du Grimsel, née dans la vallée, qui se défend contre les plans gigantesques de production de l'électricité. La majorité des indigènes est contre. Mais bon nombre d'entre eux ne peuvent pas avouer ouvertement qu'ils dépendent complètement ou en partie des KWO. A Meiringen, la principale localité du district, des spéculateurs entrent en scène: des logements sont construits, qui accueilleront un jour des ouvriers.

Les requins pourraient mordre dans le vide. L'association locale des guides de montagne ne parvient pas à se décider, il y a aussi des gens de la construction au sein de son comité directeur. L'un d'entre eux, qui est également homme d'affaires et n'a donc pas d'opinion, déclare à qui veut l'entendre qu'après les travaux d'agrandissement, le gardien de la Lauteraarhütte pourrait alors se rendre à la cabane en bateau et qu'il n'aurait plus à marcher des heures...

René Bärtschi, conseiller d'Etat compétent et lui-même originaire de l'Oberland, fait l'anguille. Sa situation lui interdit une prise de position claire avant que les études ne soient terminées. Face à la résistance massive de la population et à la supposition selon laquelle l'électricité nucléaire est en jeu malgré un autre son de cloche de la part des centrales, R. Bärtschi, qui se sent «comme un éclaireur dans le brouillard», déclare pour se défendre que des énergies alternatives pourraient être utilisées pour remplir les réservoirs.

Musique d'avenir avec des sons actuels. Comme pratiquement aucun autre canton, celui de Berne favorise des installations de production d'énergie alternatives et décentralisées: ce sont les conséquences de l'euphorie découlant de la décision d'abandon de l'énergie nucléaire de 1986. L'Etat appâte à l'aide d'avantages fiscaux et de subventions, pourtant les débuts sont difficiles et le pétrole sacrément bon marché. La Confédération, elle non plus, n'est pas restée inactive. Partout en Suisse ont été installés des bureaux publics de conseil en matière d'énergie qui attirent sur le doux sentier des énergies renouvelables: Tchernobyl semble avoir provoqué un changement d'idée des instances politiques et de leurs autorités; s'agit-il de baumes apaisants, d'aveux du bout des lèvres ou de poudre aux yeux?

Les faits: En 1985, les Forces motrices bernoises ainsi que le géant romand de l'électricité, EOS, et les Forces motrices du Nord-Est de la Suisse avaient commandé au parc atomique français Cattenom 550 milliards de watts d'électricité pour environ un milliard de francs. Les contrats de livraison que d'autres centrales suisses d'électricité ont également

Le lac artificiel du Grimsel, qui contient aujourd'hui 101,7 millions de m³ d'eau, serait agrandi à plus du triple de son volume actuel. Une grande partie du glacier du Lauteraar disparaîtrait sous l'eau (surface hachurée).

Ce sont les forces motrices de l'Oberhasli qui sont le maître d'œuvre. La plus importante installation de mélange du béton en Suisse serait aménagée à Meiringen en vue de la construction du barrage.

conclus avec d'autres centrales nucléaires françaises signifient qu'à partir de 1990, il circulera dans notre réseau presque deux fois plus d'électricité nucléaire que ce que la centrale nucléaire de Kaiseraugst aurait produit. Face à ces quantités qui nous arrivent, il est compréhensible et aisément concevable que notre industrie qui exporte chaque année et presque exclusivement en été environ dix milliards de kilowattheures (près d'un quart de la consommation finale d'électricité en Suisse) veuille transférer en hiver lorsque la demande est forte tous les excédents de l'été pour les sauver. Bien que les responsables le contestent, ce sera en grande partie de l'électricité nucléaire qui sera utilisée au Grimsel pour le pompage et la Fondation Suisse pour l'Energie n'exclut pas que le projet revient pratiquement à subventionner l'industrie atomique.

Troisième acte

La région dans laquelle se trouvent les installations de production et de conservation de l'électricité des KWO est une zone nettement sismique. Dans l'environnement immédiat de Guttannen, la dernière localité avant le col du Grimsel, se trouvent le lac de retenue de Gelmer (13,4 millions de mètres cubes d'eau), les installations de Räterichsboden (26,3 millions), le lac-réservoir de Oberaar (60,7 millions) et le lac de retenue du Grimsel (101,7 millions de mètres cubes d'eau). Si l'on ajoute le petit réservoir de Mattenalp et les deux petits lacs naturels, on obtient au moins 200 millions de mètres cubes d'eau, quantité suffisante pour que tous les citoyens de la CEE puissent prendre un bon bain. Quelques-uns des indigènes ont peur. «Super-Grimsel», l'agrandissement du lac artificiel aujourd'hui déjà de loin le plus important au quadruple de son volume actuel, constitue la coupole du temple des prophètes du profit et des adorateurs du béton, vice versa. Un mur de deux cents mètres de haut et de huit cents mètres de long sur la crête. En 1982, tous les constructeurs privés, à l'exclusion de l'industrie et du commerce, ont construit des logements pour une somme approximativement égale à celle qui doit être dépensée pendant les dix ans que dureront les travaux de construction. On le voit, l'électricité est une affaire rentable; les centrales électriques gagnent des millions chaque année. Les gains des exploitations qui appartiennent en grande partie au peuple sont soigneusement placés. Non dans l'intérêt du peuple, remarquez bien, mais dans l'intérêt de ceux qui nous fabriquent du courant. Afin que nous soyons accrochés à leur réseau, prisonniers d'impératifs de l'ordre économique existant, qui se révèlent de plus en plus clairement hostiles à la vie.

«Super-Grimsel» en est le symbole, l'illustration, la métaphore et l'allégorie. Plus de deux milliards de francs pour des systèmes de conduction, des turbines, du béton et encore du béton. La folie de la faisabilité est à son comble.

Si les conceptions des technocrates par la grâce de l'Electricité se réalisent, la langue du glacier de l'Unteraar, qui constitue donc l'origine de l'Aar, sera immergée sur des kilomètres. La région naturelle protégée unique de la «sunnigen Aare» (de l'Aar ensoleillée) sera submergée et une magnifique arène pour l'escalade tombe littéralement à l'eau.

Les gorges de l'Aar, mondialement connues, où l'eau, au cours des millénaires, s'est frayé un chemin à travers le verrou naturel très élevé du Kirchet n'attirera pratiquement plus les touristes en été. Au lieu des 50000 litres à la seconde actuels, le débit ne sera plus que de 20000 malheureux litres et le tumulte sauvage et romantique d'aujourd'hui s'évanouira en un triste murmure; peut-être le renforcera-t-on électroniquement, afin de sauver les apparences.

Les 20000 litres constituent la maigre quantité d'eau restante dont nous avons déjà tant entendu parler. Le mot appartient au vocabulaire d'une nouvelle langue, tout comme reste résiduel et acceptance: on y va sans se poser de questions et on interrompt massivement une fonction essentielle de la nature, un moteur important de la vie qui se recrée sans cesse sur notre planète.

Que ce soit le Grimsel ou Assouan, la qualité est équivalente et les conséquences de l'intervention ne se distinguent que par une différence quantitative. Là-bas, le climat change, ici, on prévoit une baisse du niveau de la nappe phréatique. Le cycle est troublé, les conséquences sont inéluctables. Toutefois, il n'est pas possible de les calculer et c'est la raison pour laquelle elles sont niées sans autre forme de procès par les planificateurs des interventions.

Les habitants de l'Oberhasli et de Uri ne sont pas uniquement des voisins du point de vue géographique. Ici, la folie de l'énergie, là-bas, la folie de la mobilité. Ici comme là-bas, des populations amputées de leur patrimoine sur l'autel du grand capitalisme.

Epilogue

Le pouvoir n'est pas entre les mains du peuple et ne l'a jamais été, malgré la démocratie. Ce sont ceux qui possèdent qui ont le pouvoir et ils ont su, en s'appuyant sur la conception juridique de la Rome exploitante d'esclaves, garder leur droit à la possession.

Ils disent qu'ils nous donnent du travail, cependant, ils ne font que gérer la demande naturelle et dictent l'offre là où cela est possible ou nécessaire en vue de consolider leur pouvoir et ils montent perfidement et à dessein les gens les uns contre les autres. Dans le passé, c'était moins grave. C'est uniquement par notre technique et nos connaissances qu'en quelques décennies, la terre entière s'est trouvée menacée au plus haut point par le principe économique de l'«avidité». Le libre marché qu'ils invoquent est un déguisement de la volonté d'accumuler des biens librement. Ils interviennent avec force finance et éloquence dans les processus démocratiques, le peuple souverain tombe toujours dans le même panneau de la sauce «psy» et publicitaire: bien que cela soit destiné à nous laisser une autre impression, ils n'en appellent pas en fait au sens commun mais à l'intérêt personnel. En politique, l'intérêt personnel est adroitement présenté comme intérêt indispensable qui est d'une importance énorme pour le bien du peuple.

Dans la Confédération suisse, il est possible, comme dans aucun autre pays au monde, de mettre en discussion la volonté du peuple. Même si cette discussion contient tromperies et supercheries, ce sont malgré tout les citoyennes et les citoyens qui décident en dernier lieu. Prenons soin de ce privilège et ne le laissons pas s'embourber plus longtemps dans le marécage de l'information contradictoire et de ses effets paralysants. Le Peuple suisse est incommensurablement riche et idylliquement petit. Cela nous donne la chance de quitter les voies prédominantes en cas de catastrophe sans faire de gros sacrifices. En l'occurrence, contraignons, en tant que premier pouvoir, la merveilleuse économie de l'électricité à quitter la fausse voie centraliste et à s'employer à l'exploitation d'énergies renouvelables. Les interventions dans l'organisation de la nature sont inévitables, pourtant, elles doivent s'intégrer dans le cycle harmonique. Le Grimsel, Lugnez, Trübbach–Balzers et d'autres projets de grande envergure dans le domaine de l'énergie hydraulique sont des possibilités inopportunes en vue d'abandonner l'électricité nucléaire. Le gigantisme doit avoir une fin et que personne ne dise qu'il en a besoin. La voie de la décentralisation et de l'énergie douce est possible et les systèmes sont nombreux: des installations de biogaz au chauffage par la terre en passant par les collecteurs solaires. Du travail pour des milliers de personnes; pourtant, les usines manquent. Le capital ne veut pas s'engager bien qu'il ait reconnu en maints lieux les voies erronées.

«La faune et la flore sont complètement protégées. Toute intervention est répréhensible (par ex. cueillir des fleurs ou des baies, creuser, arracher).» Par contre, pour le profit que procure l'électricité, la submersion d'un gigantesque domaine alpin est permise...

Remarque

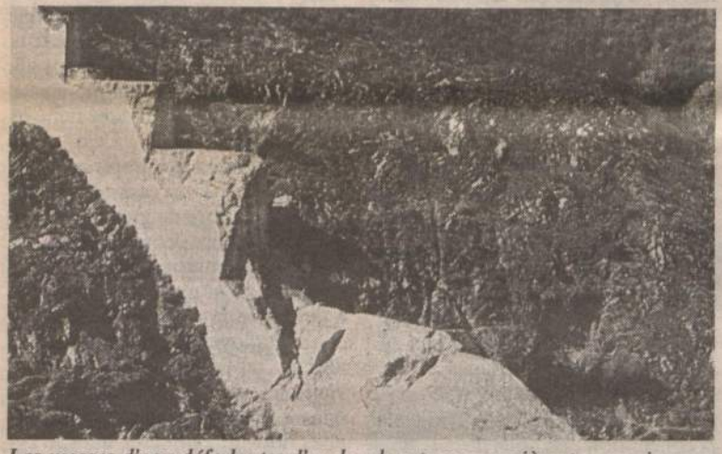
Automne 1988: le canton de Berne annonce son retrait de l'Association suisse pour l'énergie atomique. Même au sein du comité directeur de l'association du Grimsel, on ne croit plus que les KWO pourront un jour réaliser leurs projets. La confiance s'est envolée: les cartes cachées pendant des années par les responsables sont maintenant étalées sur la table.

■

SCIENCE

Barrages qui se rompent: «Victimes de rayons»?

Chaque année, cinq barrages en moyenne se rompent dans le monde. Bon nombre de ces barrages se rompent parce que la solidité du sol sur lequel ils reposent a été surestimée. Pourtant, l'eau, elle aussi, joue un rôle sournois: elle exerce sur les fonds d'un lac artificiel une pression de 10 bars, même dans les fissures les plus minces. A une profondeur de cent mètres, elle exerce donc une pression de cent tonnes sur chaque mètre carré du mur du barrage. Pourtant, jusqu'à présent, deux facteurs ont été complètement laissés de côté par les constructeurs de barrages. A l'égard du premier, la science fait encore une moue dédaigneuse: les rayons terrestres. Pour le deuxième facteur, il s'agit d'une découverte que le chercheur allemand Günter Helmdach révèle ici en exclusivité et pour la première fois. Elle se situe dans le cadre de ses découvertes relatives aux inductions dangereuses dans le domaine organique et inorganique provoquées par des influences énergétiques venant du spectre des rayons ultraviolets ou plus précisément des rayons gamma. Ces découvertes exposent pourquoi le danger de ruptures de barrages devrait augmenter parallèlement à l'augmentation de la pollution de l'environnement par des flux énergétiques techniques, de fréquence extrêmement élevée, dans l'atmosphère. Ces flux dont la trajectoire est en vecteurs d'éloignement, c'est-à-dire dans des orientations vectorielles, «déchirent» à long terme les murs de béton du barrage par des fissures traversantes. La perméabilité à l'eau du barrage rend ce dernier instable. Nous vous prions de faire preuve de compréhension à l'égard du fait que nous faisons paraître ce texte dans un langage technique spécialisé.



Les masses d'eau déferlantes d'un lac de retenue acquièrent une puissance destructrice inimaginable: du mur de Gleno, qui avait à l'origine 60 mètres de haut, situé dans les Alpes bergamasques en Italie, il ne resta après sa rupture en 1923 que des fragments qui se dressent aujourd'hui, oubliés et inutiles, dans le paysage.

Commentaire de Günter Helmdach:

A gauche de la photographie, les restes du mur de béton qui sont clairement visibles en diagonale se présentent sous forme de marches.

Si l'on examine à l'aide d'une loupe la ligne qui se trouve en-dessous des points de rupture horizontaux «plats» du barrage, on reconnaît des formations de fissures qui se poursuivent jusqu'au sol. J'ai mesuré ces fissures à l'aide de la méthode de restitution des prises photogrammétriques à haute résolution avec le support d'un ordinateur et j'ai découvert qu'elles sont à attribuer à des flux énergétiques de très haute énergie qui viennent du sol et, en l'occurrence, plus précisément du rocher.

Les rayons terrestres, source de danger

Malheureusement, la science d'aujourd'hui ne prend toujours pas suffisamment au sérieux et ne tient toujours pas suffisamment compte des phénomènes liés aux rayons terrestres. Comme j'ai cependant pu le constater sur la photographie, le point de rupture géophysique théorique est orienté de telle façon que les flux énergétiques se dirigent presque verticalement à la paroi. Etant donné qu'à ma connaissance, on n'a encore jamais tenu compte jusqu'à présent, lors de la construction de barrages, d'éventuelles zones de réaction géologique avec un fort rayonnement terrestre, il est vraisemblable que quelques autres barrages continueront à être affaiblis dans leur structure. Il est certain que les barrages ne sont pas eux-mêmes directement menacés par les rayons terrestres mais qu'ils sont cependant influencés par des fréquences extrêmement élevées. Les formations de fissures qui, d'une certaine manière, appartiennent au béton sont une propriété spécifique de ce matériau en raison de ce qu'on appelle le retrait et qui est en relation étroite avec l'évolution de la phase de durcissement (de la cristallisation stabilisante pour les structures) qui s'étale sur des années.

Les barrages édifiés selon les techniques modernes seront en mesure de résister, tout au moins selon les prévisions, aux sollicitations des flux énergétiques mentionnés précédemment.

Pourtant, un autre facteur est bien plus problématique: il s'agit de l'induction de la construction toute entière par des flux énergétiques techniques de fréquence extrêmement élevée dans l'atmosphère qui ne sont pas orientés verticalement comme les rayons cosmiques mais sont pratiquement horizontaux ou plutôt paraboliques et linéaires comme pour les faisceaux hertziens. Les barrages modernes sont, on le sait, portés par une armature d'acier massive et c'est justement cet acier qui reçoit les flux à haute fréquence. Les émetteurs techniques produisent fondamentalement des champs magnétiques, transversaux à leur direction de transmission. Ces champs sont en mesure de produire des dipôles électriques de manière inductive aussi bien dans la phase gazeuse que dans les corps solides. Etant donné que ces dipôles ne restent pas stationnaires, ils produisent à leur tour, en raison de ce qu'on appelle leur flux potentiel, des champs magnétiques, et ainsi de suite. Il en résulte des réactions en chaîne qui peuvent avoir une grande influence sur la conductibilité électrique de la phase gazeuse atomique à proximité de l'armature, se traduisant par le fait qu'à la suite de cette induction, chaque atome peut fonctionner comme émetteur autonome d'énergie à haute fréquence.

Les atomes en tant que conducteurs d'énergie

La possibilité est ainsi donnée d'entrer en interaction, pratiquement à la vitesse de la lumière, avec tous les autres atomes électriques et électromagnétiques en raison de leur propriété d'émetteurs dotés d'une capacité de libération d'énergie spécifique au matériau et d'opérer un échange mutuel des programmes subjectivement formés. Selon l'apport de température ou d'énergie supplémentaire par le biais des informations énergétiques modulées sur des photos, on peut augmenter «son» amplitude ou également «se» calmer (par exemple en cas de baisse de la température et de coupure de la capacité d'induction des fréquences techniques). Les atomes de soufre et d'azote sont pour ainsi dire ceux qui «donnent le ton». Pour en rester au thème qui nous occupe: la conductibilité croissante de la ma-

tière repose principalement sur des surfaces et des atomes de gaz qui oscillent à une fréquence extrêmement élevée sur le mur du barrage en contact avec le plein air.

Ces atomes hautement excités peuvent, conformément aux lois de la nature, entrer en interaction avec l'environnement et, par ex., transmettre des énergies dans la matière solide et, en l'occurrence, dans les sols des versants des montagnes adjacentes, par le biais des atomes d'eau.

Conséquence: une oscillation extrême de la phase gazeuse atomique de l'air à proximité du sol, par exemple dans les micro-cavités et macro-cavités et fissures rocheuses, ainsi que de la phase aqueuse des surfaces des matériaux.

Naturellement, la masse d'eau du lac artificiel possède un mécanisme d'interaction d'égale intensité. Entre le mur de béton armé, le sol de la rive et les montagnes adjacentes se développe un gigantesque macro-élément de corrosion.

Dans ce mécanisme d'interaction ayant une tendance destructrice pour les matériaux, la fonction de la cathode part de la masse de béton du mur de soutien qui, non seulement détient un énorme potentiel énergétique électrochimique, mais possède également, en tant que bloc massif de substance alcaline, des forces considérables d'actin de masse (voir les lois d'action de masse).

Les domaines anodiques se situent dans le sol, c'est-à-dire plus spécialement dans les versants qui, en raison de leur orientation géologique et géométrique par rapport à la cathode, sont les plus réceptifs pour les transmissions énergétiques électrochimiques et également à haute fréquence.

Selon la pensée scientifique en vigueur aujourd'hui encore, il n'est pas pensable que la corrosion (la masse qui «conduit» cathodiquement) puisse avoir une influence sur de la matière exempte de métal, à savoir le sol tout simplement, bien qu'il soit saturé d'eau.

Cette pensée erronée est à mettre au compte de la défense entêtée de vieilles conceptions dans lesquelles la réalité du monde des quantas, c'est-à-dire l'électrodynamique quantique, ne pouvait trouver sa place.

Ce manque de connaissances, qui se révèle dans l'intervalle comme catastrophique et extrêmement dangereux pour la vie, du mécanisme de l'interaction dans la nature apparaît dans l'ensemble du monde malade dans lequel nous vivons.

Lorsque l'on forge des plans en vue d'édifier des ouvrages de grande envergure, on devrait aujourd'hui être très exactement informé sur ce que l'on provoque en même temps. On doit savoir une fois pour toutes ce que l'on provoque lorsque l'on installe partout des faisceaux hertziens sans prendre en considération les conséquences qui en résultent pour la «masse» biologique et la «masse» prétendument inorganique. On devrait un jour suggérer aux planificateurs, en leur qualité d'objets de test, de s'exposer eux-mêmes pendant une période prolongée à des énergies de ce type. Ils sauraient alors très rapidement de quoi on parle!

Etant donné que le potentiel à classifier en sens inverse de la masse de béton du mur du barrage représente le sol sur les rives du lac artificiel qui, pour ce qui est des oscillations, est en liaison directe avec la construction de béton massive par le biais de la lumière et de la phase gazeuse particulaire, il en résulte un processus de gonflement de la masse du sol par ce qu'on appelle l'effet de micro-vibration sur les interphases en plus de la perte d'électrons électrochimiquement provoquée des atomes des particules du sol.

Lorsqu'il n'est pas possible d'avoir une action contraire sur les flux énergétiques traversant les zones de failles de la roche et venant de l'induction électromagnétique, en raison des fréquences techniques élevées, il faut craindre une défaillance de la stabilité statique avant que la durée estimée du barrage de béton arrive à sa fin.

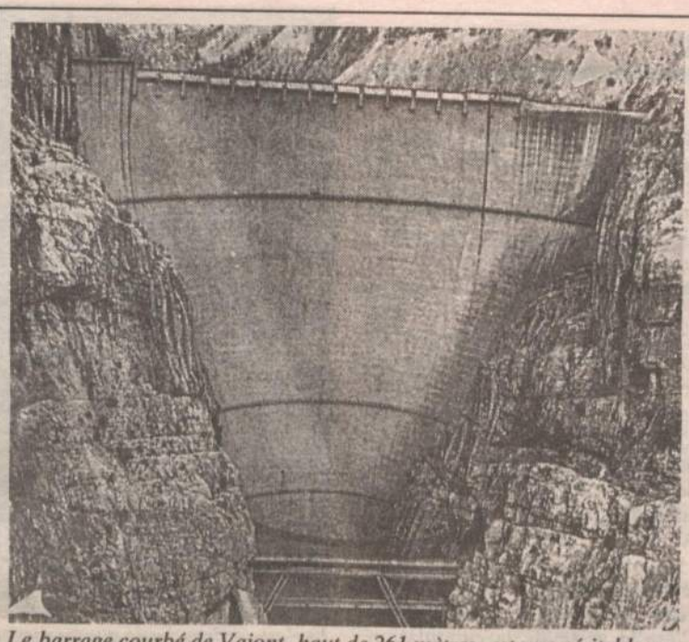
Dans un autre contexte, la propension à glisser des sols saturés d'eau s'est bien souvent transformée en catastrophe pour les hommes et les animaux. A mon avis, c'est dans l'effet décrit précédemment d'un macro-élément de corrosion que nous devons chercher les causes propres et lourdes de conséquences de la catastrophe de Longarone (voir la photographie du mur courbé de Vajont qui donne l'impression d'être en forme de coin) en 1963. (La corrosion signifie en fait désagrégation. Ce processus concerne toute matière. Il est donc complètement faux de n'entendre par corrosion que la désagrégation du fer et de l'acier.)

L'interaction entre les substances du sol des versants montagneux et la masse de béton armé peut, en simplifiant beaucoup, être expliquée ainsi: l'énergie totale des matériaux ayant une valeur pH élevée, donc fortement basiques, en leur qualité de ce que l'on appelle acceptateurs d'électrons, par opposition au sol et au rocher dont la valeur pH est beaucoup plus faible, soustrait bel et bien les atomes matériels des particules du sol et cette perte de structure atomique donne inévitablement lieu à une perte de solidité.

Si le versant qui a perdu sa solidité, a fait pression sur l'eau et a fait déborder le lac artificiel pardessus le barrage avait été élevé à temps, c'est-à-dire pendant la phase de construction, à un potentiel égal à celui du béton, aucune désagrégation de matériaux due à des mécanismes d'interaction n'aurait pu se produire. Malheureusement, cela est pratiquement irréalisable.

De toute évidence, les planificateurs et les responsables n'ont toujours pas compris que l'on ne peut pas voir l'essentiel et qu'on s'en rend parfois compte seulement lorsqu'il est trop tard. La réalité des interactions de l'électrodynamique quantique, du monde des quantas, n'est malheureusement «acceptée» à l'heure actuelle que dans la physique théorique moderne et ne trouve absolument pas la place qui lui revient dans des affaires vitales tout à fait décisives en matière d'environnement.

Günter Helmdach



Le barrage courbé de Vajont, haut de 261 mètres, est une véritable curiosité. A la suite de la chute d'un pan de montagne dans le lac de retenue, 80 millions de mètres cubes d'eau furent poussés par-dessus sa crête et détruisirent Longarone: 2600 morts. Le barrage ne subit aucun dommage et doit aujourd'hui retenir la boue et les rochers.

Commentaire de Günter Helmdach:

Sur la photographie, je vois distinctement une zone de rupture des roches, située derrière le barrage en haut à droite. C'est l'endroit où le pan de montagne a perdu son appui pour s'écraser dans le lac de retenue avec une masse d'environ 250 millions de mètres cubes de roches.

Mais le barrage n'est resté intact qu'en apparence! D'après mon procédé de mesure optoélectronique destiné à la restitution des prises photogrammétriques, je voudrais attirer l'attention sur le fait qu'en matière de stabilité statique, il y a péril en la demeure. A ce point, je souhaiterais ne pas donner d'indications plus précises sur ce sujet.

Prise endoscopique. Anode au milieu de la photographie à gauche (pH 5,9 et longueur d'ondes 390 nm). Cathode tout à fait à gauche en haut (armature d'acier), légèrement recouverte (pH 6,8 et longueur d'ondes 380 nm). Pour ces pH presque neutres et ces gammes de fréquences relativement longues, aucun effet de désagrégation n'est visible et pas non plus à prévoir si les choses restent inchangées, car ces effets de désagrégation commencent seulement en deçà de ces valeurs!

Suite de la page 7

Combien d'animaux morts font une «dame»

facilement à la fourrure synthétique, déclare-t-elle. Elles n'ont pas besoin des accessoires du prestige.»

Les manteaux de fourrure synthétique sont des cadeaux de Noël innocents. «Noël apporte un sentiment de bonheur», dit Franz Weber dont l'épouse possède naturellement un manteau de fourrure. Un manteau de fourrure synthétique. (Avez-vous pensé que peut-être...?) «Noël reconduit les hommes à ce dont ils sont venus. Au Créateur. Comment peut-on alors offrir des cadeaux qui font souffrir le Créateur, la Création? Chaque être humain porte une responsabilité. Assumer cette responsabilité est sa tâche dans ce monde.» Personne ne doit dire qu'il ne savait pas... Franz Weber déclare encore: «Si quelqu'un transgresse la loi, il ne peut échapper au châtiment en affirmant simplement qu'il ne savait pas que le vol, par ex., est interdit par la loi. Mais le viol d'une loi est plus grave encore lorsqu'il s'agit du viol des lois de la Création!»

Les fourrures véritables ne sont pas les seules à ne pas avoir leur place sous l'arbre de Noël. Le sac en crocodile ne l'a pas non plus. Naturellement, c'est connu depuis longtemps. Et pourtant, plus de 15000 peaux de crocodile et environ 250000 autres peaux de lacertiliens (varans, téjus, flancs de caïmans) sont importées chaque année en Suisse pour être transformées en sacs à main et en ceintures, etc. Les crocodiles sont des créatures affreuses et dangereuses, pensez-vous peut-être.

Un crocodile n'est pas plus affreux et plus dangereux qu'un être humain. Avec ses congénères, un crocodile est en règle générale beaucoup plus «humain» que les êtres humains entre eux. Le lieu: un lac de cratère en Afrique de l'Est. Un crocodile veut disputer à un autre son harem de cinq femelles. Pour le pacha du harem, il n'en est pas question. Les deux crocodiles grondent et beuglent du fond de leurs gueules infernales et se livrent à un jeu agité en pataugeant et en s'éclaboussant afin d'impressionner l'adversaire. Le pacha du harem vainc. Le voleur de dames s'enfuit. Le pacha se lance à sa poursuite. Le zoologiste Anthony Pooley raconte: «D'un seul coup, le perdant a levé verticalement la tête et la gorge hors de l'eau tandis qu'il s'immobilisait. C'est le geste de la capitulation. Là-dessus, Robin prit entre les dents de sa gueule puissante la patte arrière gauche de celui qui se rendait. Mais il ne serra pas les mâchoires. Pendant cinq bonnes minutes, il le tint ainsi fermement comme s'il voulait dire: ‹Maintenant, je pourrais lui amputer la patte. Mais je ne le fais pas.›»

Tandis que, pendant trois mois, le soleil couvait les œufs de crocodile de la portée, la femelle montait la garde sans interruption. Sans rien manger! Et lorsque les petits furent fraîchement sortis de l'œuf, la maman crocodile plaça immédiatement de biais sa gueule gigantesque afin que les petits puissent sans peine et avec confiance monter dedans en passant au-dessus des dents. C'est environ au soixantième bébé que la «voiture d'enfants» fut pleine. La mâchoire inférieure de la mère pesait lourd lorsqu'elle souleva la tête. C'est en portant cette «crèche d'enfants» qu'elle se dandina vers l'eau où les jeunes purent prendre leur premier bain.*

Les crocodiles qui pendront un jour sous forme de sac à main au bras de femmes sans scrupules sont élevés dans des fermes en Extrême-Orient et sont ouverts et dépecés vifs. Tout d'abord, on leur met un nœud coulant autour du cou, après quoi ils essaient désespérément de reprendre leur souffle et de se débattre. Plus l'animal se débat, plus le nœud se resserre. Il essaie ainsi de lutter pendant une demi-heure environ, ensuite, ses forces diminuent. On lui place alors un sac sur les yeux, le crocodile est pétrifié de surprise ou d'effroi. Très bien. On lui maintient alors rapidement la gueule fermée et on lui donne des coups de poignard dans le cou, encore et encore et encore, afin de lui trancher la moelle épinière. Le sang coule à flots, pourtant, l'animal vit toujours. Il le faut d'ailleurs, car les meilleures peaux viennent des animaux qui ont été dépecés vivants. Quelques entailles le long du dos et hop, la peau est arrachée d'une seule pièce.

Pour les serpents, du reste, les choses ne vont pas beaucoup mieux.

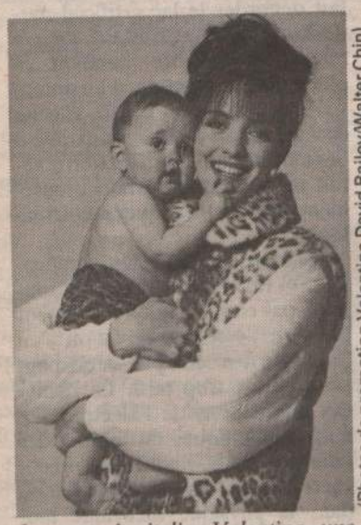
Et l'homme s'étonne encore que les animaux en veuillent à sa vie...

Et pourtant, tous les serpents ne sont pas aussi «méchants» que les hommes. Un jour, un éleveur de serpents qui vivait à proximité de la Nouvelle-Orléans aux Etats-Unis fut attaqué par l'un de ses serpents venimeux. Mordu. Il s'écroula au sol, en proie à l'agonie. Dans une cage voisine, quelque chose bougea. Rampa vers le haut du grillage, se faufila à travers. Enlaça le fermier qui gisait à demi mort. Un serpent. Un de la sorte de ceux qui tuent en étouffant. Mais il ne tua pas. Il ne fit que presser légèrement. De façon rythmique, en appuyant, en relâchant, en appuyant, en relâchant. Il pratiquait la respiration artificielle sur l'homme évanoui! Et effectivement, la vie vint lentement réhabiter les poumons de ce dernier. Suffisamment longtemps pour que l'homme soit découvert et sauvé. Ce n'est pas une fable. C'est une histoire vraie du royaume des animaux.

Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse. Un proverbe que les adultes qui élèvent des enfants inculquent à leur progéniture encore non éduquée. Qu'en serait-il s'ils prenaient vraiment ce proverbe à cœur? Les animaux ont des sentiments. Les animaux peuvent souffrir, ça oui. Quiconque n'apprécie pas d'être assis dans une cage n'a pas le droit d'enfermer un animal. Sinon, il risque l'œil pour œil, dent pour dent. Puisqu'il a semé la souffrance, il doit récolter la souffrance.

Du reste, Sepp était aussi un de ces chiens qui peuvent «parler». Le Baron von Moltke décrit comment il a vécu une conférence sur le thème «Les animaux peuvent-ils penser comme les humains?» du Professeur Ziegler. Après la conférence, Sepp fut présenté. Le Baron fut prié de tirer une carte postale dans une pile et Sepp devait ensuite tapoter avec la patte ce qu'il y voyait. La carte représentait un cheval qui regardait par une porte d'écurie ouverte dans sa partie supérieure. Le Baron von Moltke s'attendait comme réponse à quelque chose du genre «le cheval regarde dehors». Mais Sepp vit plus. Et bien qu'on lui ait posé la question à plusieurs reprises, il tapota constamment la même chose, avec entêtement: «le cheval blanc veut sortir de la maison».

Quel que soit celui qui a pu souffler cette réponse à Sepp, sa propre mémoire ou un être du monde de l'au-delà, si les animaux pouvaient parler, ils diraient la même chose. Des milliards de fois. Laissez-nous libres! Et laissez-nous vivre en paix! ■



(Photos de promotion Valentino David Bailey/Walter Chin)

Le couturier italien Valentino, une fois exemplaire, une fois condamnable: pour cette veste de ski, il a utilisé de la «fourrure écologique» (fourrure synthétique).

Simultanément, ce couturier présente aussi des sacs en crocodile parmi ses articles. Cette photo a un caractère symbolique: c'est ainsi, justement, que l'homme piétine les animaux.

Et c'est «grâce» à cela que les sacs en croco peuvent être fabriqués: un nœud coulant autour du cou est destiné à lui couper l'air, la gueule est tenue fermée par un lien, à titre de prudence. Plus l'animal se débat, moins il peut respirer.

Ensuite, on lui tranche la moelle épinière à l'aide d'un poignard.

Pour finir, après une entaille appropriée, la peau est arrachée du corps. Le crocodile vit toujours!

* *Vitus B. Dröscher, «Ein Krokodil zum Frühstück» (Un crocodile pour le petit déjeuner).*

Convention des droits de l'homme

Franz Weber obtient gain de cause à Strasbourg

RUDOLF SCHALLER

De toutes les procédures judiciaires qui sont transmises à Strasbourg, 80 pour cent sont rejetées après examen préalable. Des vingt pour cent restants qui sont étudiées de plus près et qui parviennent jusqu'à la Commission des droits de l'homme, 98 pour cent d'entre elles sont une fois de plus rejetées par cette dernière. En conséquence, on peut déjà considérer comme un succès unique le fait que la commission ait accepté la plainte de Franz Weber contre le canton de Vaud et qu'elle la porte devant la Cour internationale de justice des droits de l'homme. Le procès aura lieu l'année prochaine. La Commission des droits de l'homme se présentera, aux côtés de Franz Weber et de son avocat, comme accusateur public contre la Suisse (c'est-à-dire le canton de Vaud). Un procès retentissant qui nous vaudra encore quelques gros titres.

En tant qu'Etat, la Suisse doit, malheureusement, subir les conséquences à la place du canton de Vaud et de sa pseudo-justice. Rudolf Schaller, l'avocat de Franz Weber, nous fait ici un compte-rendu des motifs de cette procédure qui, une fois de plus, éclaire le canton de Vaud d'une lumière douteuse.

«Comment se fait-il que le si patriote Franz Weber entame un procès contre la Suisse?» se sont sans doute demandé quelques Suisse lorsqu'au début juillet 1988, ils ont entendu à la radio ou lu dans le journal que la plainte de Franz Weber contre la Suisse avait été acceptée par la Commission des droits de l'homme à Strasbourg.

La désignation officielle de l'affaire en suspens à Strasbourg «Plainte no 11034/84 Franz Weber contre la Suisse» vient du fait que la Convention européenne des droits de l'homme signée jusqu'à présent par 21 Etats est un traité d'Etat multilatéral. Franz Weber ne pouvait donc pas poursuivre en justice les responsables directs (juges vaudois) mais uniquement la Suisse en tant qu'Etat. C'est dans ce cadre que plaidèrent le 7 juillet 1988 à Strasbourg l'avocat de Franz Weber en sa qualité de demandeur et les hauts fonctionnaires de la Confédération pour la défense de la Suisse.

Il est aisé d'imaginer dans quelle situation inconfortable se trouvent les représentants de la Suisse officielle. Ils doivent subir les conséquences de la campagne mise en scène par les autorités vaudoises contre le protecteur de l'environnement à succès qu'est Franz Weber. Par contre, en ma qualité d'avocat de Franz Weber, je pense qu'il ne s'agit pas ici d'un procès contre la Suisse mais d'un procès pour une Suisse véritablement démocratique, d'un service rendu à la Suisse.

Le procès en instance à Strasbourg est l'aboutissement de la lutte qui oppose depuis bientôt dix ans les autorités vaudoises à Franz Weber. Ce dernier savait dès le début que ses actions réussies on vue de la protection des vignobles de Lavaux, contre l'autoroute La Perraudettaz à Lausanne et pour la protection d'Ouchy lui apporteraient des ennemis. Mais qu'en raison des accointances de pouvoir et de parti entre les titulaires des charges de l'administration et de la justice avec les intérêts économiques, la justice vaudoise, elle aussi, soit utilisée abusivement dans la lutte contre sa personne, cela, il a dû en faire l'expérience contre son gré et dans son corps au début des années quatre-vingts.

Lorsqu'en 1980, on put lire dans un journal vaudois local que Franz Weber détournait des dons pour ses besoins personnels, il poursuivit en justice l'auteur de ce courrier des lecteurs pour atteinte à l'honneur. L'accusé fit expliquer qu'il avait écrit cet article dans un état de dépression nerveuse et qu'il n'était donc pas responsable de ses affirmations. Au lieu de mener le procès vers une fin rapide, le juge d'instruction tenta de faire du plaignant Franz Weber un accusé. Il exigea de Franz Weber la présentation des livres de compte de ses organisations et parmi elles, également, ceux de la «Fondation Franz Weber» contrôlée par le Département fédéral de l'intérieur. En même temps, il menaça Franz Weber de le faire arrêter s'il n'obtempérait pas...

A l'aide de tous les moyens imaginables, lettres de réclamation au tribunal cantonal vaudois, recours par la voie administrative, Franz Weber se défendit contre cet abus évident de la puissance des juges. Et tout cela en vain, raison pour laquelle il ne lui resta plus rien d'autre à faire que d'alarmer l'opinion publique.

Le fait qu'il ait déclaré à la presse le 2 mars 1982 que le juge d'instruction avait ordonné la saisie des comptes de la Fondation Franz Weber fut considéré comme une violation de l'art. 185 (secret de l'instruction) du code de procédure pénale vaudois et Franz Weber se vit infliger une amende de 300.– fr.

C'est de cette amende qu'il s'agit en premier lieu dans la procédure de Strasbourg. Pourtant, l'enjeu est beaucoup plus vaste. Il s'agit de la question de savoir si l'Etat a le droit de sanctionner la partie à une instruction pénale (en l'occurrence, le plaignant dans un procès d'atteinte à l'honneur) qui s'est exprimée en public sur les procédés employés dans l'instruction pénale. Franz Weber devait-il accepter l'arbitraire grave d'un juge d'instruction sans porter ce scandale à la connaissance de l'opinion publique? Il est également de règle dans d'autres cantons que les procédures devant le juge d'instruction ne soient pas publiques. Mais au-delà de cela, le code de procédure pénale vaudois prévoit que les parties n'ont pas le droit de s'exprimer devant des tiers sur la procédure et sur son objet. Cette interdiction va de toute évidence trop loin et sert de facto principalement à la protection du juge d'instruction contre le contrôle et la critique de l'extérieur. Les éventuels intérêts justifiés relatifs au secret de l'instruction sont protégés par un blocage de l'information fondé et visible et plus précisément par les dispositions sur la protection des personnes.

La sanction infligée à Franz Weber pour avoir tenu la conférence de presse du 2 mars 1982 est à considérer comme une tracasserie contre un opposant incorruptible. De toute évidence, les autorités vaudoises n'ont encore pas compris que dans une démocratie pluraliste, l'opposition, elle aussi, même extra-parlementaire, a le droit à la liberté d'opinion. «La liberté pour les seuls partisans d'un gouvernement, pour les seuls membres d'un parti», quelque nombreux qu'ils soient, n'est pas une liberté. La liberté, c'est toujours la liberté de celui qui pense autrement. Non en raison du fanatisme de la «justice» mais «parce que tous les aspects vivants, salutaires et purificateurs de la liberté politique dépendent de ce concept et n'agissent plus lorsque la ‹liberté› devient un privilège», écrit Rosa Luxemburg.

La liberté d'opinion en tant que pilier fondamental de la démocratie est également une condition préalable au succès de Franz Weber dans son combat pour la protection de la nature. Si on lui met une muselière, si on l'empêche de prendre la parole, ses actions multiples dans le domaine de la protection de la nature et de l'environnement seront en danger.

L'acceptation de la plainte à Strasbourg le 7 juillet 1988 doit être considérée comme une superbe victoire non seulement pour Franz Weber mais aussi pour les démocrates en Suisse. Toutefois, le fait que Franz Weber ait dû aller à Strasbourg doit nous inciter à la réflexion. Comment se fait-il que notre tribunal suprême, le Tribunal fédéral, ait confirmé, le 16 novembre 1983, l'acte arbitraire vaudois? Des cinq juges fédéraux (Häfliger, Antognini, Matter, Rouiller, Scyboz), seul le juge fédéral Rouiller a manifesté des doutes.

Quiconque suit la jurisprudence, et pas seulement celle qui est présentée à la presse, du Tribunal fédéral dans les affaires de droits démocratiques et de droits de l'homme est malheureusement contraint de constater que notre tribunal suprême ne s'acquitte pas suffisamment de ses devoirs dans ce domaine. A cet égard, le célèbre expert zurichois des droits de l'homme, Ludwig A. Minelli, écrit dans l'organe SGEMKO du mois de juillet: «Quo vadis Lausanne? Dans les neufs plaintes relatives aux droits de l'homme déposées contre la Suisse, que la Cour de justice de Strasbourg a tranchées jusqu'ici, la décision de Strasbourg a été à cinq reprises contre la Suisse.»

Ce mauvais «score» aurait toutefois pu être évité. Pourtant, aussi longtemps que le Tribunal fédéral de Lausanne n'accordera pas plus de considération aux garanties de la Convention européenne des droits de l'homme, de telles «bavures» continueront, à l'avenir, à souiller le drapeau suisse.

> „Quelle différence entre la Suisse et Strasbourg! En Suisse, les tribunaux me considèrent et me traitent, sous la pression de groupes d'intérêts puissants, comme un individu de troisième classe privé de ses droits. A Strasbourg, je suis pris au sérieux, on me considère et me traite comme un citoyen honorable qui a droit à ses droits."
>
> ***Franz Weber.***

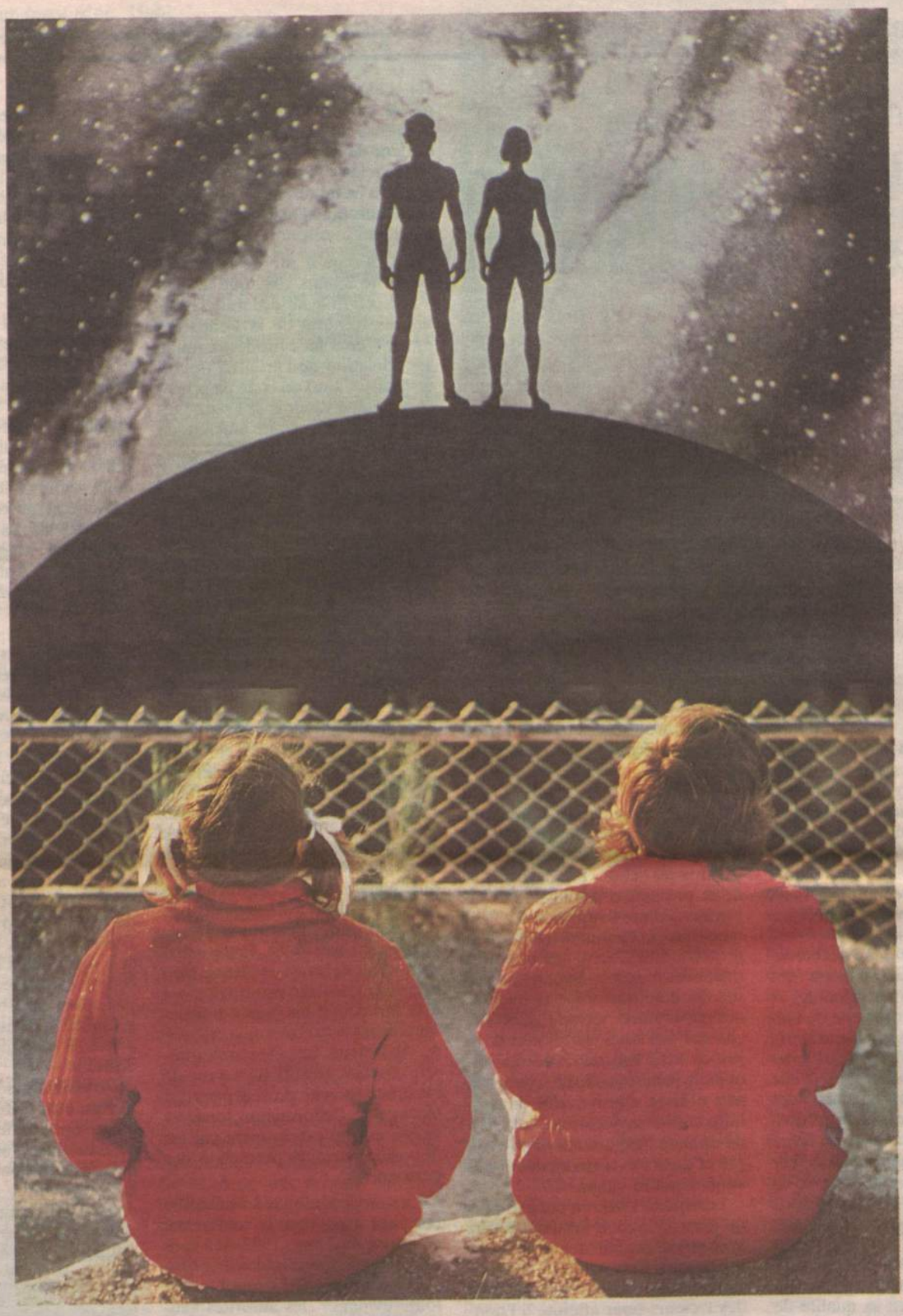


Photo: Image Bank

. . . et il y a plus de vie dans la mort que de mort dans la vie!

Il est en fait surprenant que l'homme moderne et éclairé d'aujourd'hui croie encore à la mort! Jonas Laas se rend sur les traces d'un événement dramatique dans lequel beaucoup d'êtres voient encore la fin et l'extinction mais qui, en réalité, n'existe absolument pas.

L'homme d'aujourd'hui, qui connaît tant de choses, connaît-il la vie, connaît-il la mort? Ou bien n'avons-nous accepté que des conceptions scientifiques et théologiques sur l'un des thèmes essentiels qui touchent l'homme au plus profond de lui-même?

Détachons-nous de la pensée toute faite, de la consommation des fast-food, de l'illusion de liberté, de la négligence de l'environnement et osons de tout cœur franchir le pas vers les relations totales. Faisons courageusement sauter les frontières et murailles, que nous avons nous-mêmes édifiées, de notre existence spirituelle qui, souvent, a déjà revêtu des formes de manque d'esprit, voire d'absurdité! Qui pourrait bien nous en empêcher?

Nous-mêmes, uniquement. Le confort dans lequel nous nous complaisons sans nous en rendre compte, nos ignorances craintives, la responsabilité de notre propre personne, que nous avons abdiquée et remise bien trop vite entre les mains du médecin, du psychiatre, de l'homme de science, de l'Etat et même de Dieu au lieu de la consolider sans cesse sincèrement et dans l'amour, au lieu de l'encourager en permanence à s'épanouir; la responsabilité de vie pourrait alors être notre réponse suprême au cadeau de la vie.

Nés pour la vie éternelle?

Au fond, il n'y a qu'oscillation et conscience. Et tous les stades inférieurs de cette dualité élevée entre toutes, descendant jusqu'au monde matériel, doivent être à nouveau transmutés, convertis en leur valeur suprême.

Le bel enfant qui a été conçu à partir de l'oscillation et de la conscience s'appelle Vie!

La vie est croissance, renouvellement et transformation éternels, la vie est amour vécu! Nous, les parents, nous concevons un corps nouveau afin d'offrir à une âme située à un stade supérieur de développement un «véhicule» avec lequel elle pourra alors faire son expérience de la vie ici-bas, dans notre «salle de classe terrestre». C'est pourquoi, immédiatement après la naissance, nous devons réconforter notre nouveau-né, accueillir son âme et l'encourager à habiter malgré tout ce petit corps si désarmé et si peu développé. Notre promesse d'offrir à ce nouveau flux de vie tout notre amour et toute notre aide afin qu'il puisse merveilleusement s'épanouir revêt une importance extrême. Ce nouvel incarné a un besoin urgent de l'engagement de ses parents! Car l'«âme grande et vieille» pénètre avec douleur dans un corps de bébé encore peu développé, ne peut ni parler ni encore communiquer avec son nouvel environnement à la mesure de sa conscience. Et c'est en raison de ces multiples nécessités que beaucoup de petits enfants se «réfugient» dans le sommeil afin que leur âme riche d'expériences trouve consolation et enseignement dans des octaves supérieures. Fréquemment, la mortalité des nourrissons dépend de «conditions de départ» insuffisantes: l'âme ne se sent pas consciemment accueillie ou bien l'enfant a été involontairement conçu et il a, au cours de la grossesse déjà, été souvent harcelé par des pensées et des sentiments de rejet!

Une jeune femme a raconté que dans l'enfance de sa vie actuelle, elle avait pu suivre très exactement la conversation de ses parents par la porte ouverte, qu'elle en avait très bien compris le contenu et qu'elle aurait bien voulu y participer mais seuls avaient jailli des sanglots et des pleurs... Les parents se disputaient et se menaçaient même de divorcer!... Soucieux, ils se sont alors penchés vers la petite, l'ont «consolée» et l'ont recouverte et l'âme de cette dernière exultait d'avoir par le sommeil obtenu immédiatement la possibilité de fuir cette situation angoissante.

Le langage de consolation des parents a été à peu près le suivant: «Coucou coucou, bébé, mmmmh, fais bien dodo maintenant, dododo...» Pauvre âme!

Où en est l'être humain aujourd'hui?

Rien n'est comme ce que nos sens veulent nous faire accroire. Au contraire, ils servent d'intermédiaire au stade de connaissance précis que nous, les êtres humains, avons atteint au cours de notre développement. Nos sens ne sont donc clairement que des outils d'appréhension, ils nous offrent des impressions, par morceau! Ils ne peuvent percevoir les réalités dans leur ensemble et les graver dans notre être par la voie des nerfs. Nous, les êtres humains, qui ressentons et pensons, nous sommes ainsi constamment plus proches de l'erreur que ce qui nous conviendrait.

Nul ne connaît le coucher du soleil

Tous, nous l'avons si fréquemment contemplé et savouré et pourtant, le soleil ne se couche pas! Nous avons trop peu ancré dans notre conscience que nous accomplissons une révolution terrestre, à la vitesse de 1600 km/h environ, que nous nous éloignons de lui le soir et que nous nous précipitons le matin à sa rencontre, notre cher soleil! Pourtant, cette si merveilleuse «illusion» nous procure de la joie.

Découvrir ce qui est déjà là

Inventer, découvrir sont des activités typiquement humaines (souvent accompagnées par la fierté, la vanité ou la présomption) lors desquelles la vraie cause interne reste le plus souvent cachée: tout ce qui est utile et bienfaisant depuis des siècles a été créé par le Créateur; par contre, tout ce qui est destructeur est né de l'égo humain.

Les bonnes découvertes sont constructives, elles anoblissent la croissance et les connaissances de l'humanité et augmentent sa capacité d'amour; les inventions négatives, par contre, se révèlent petit à petit comme des processus destructeurs et égocentriques.

La création parfaite, croissance éternelle et aimante

La perfection, accès constant à l'abondance, à la plénitude, processus sans fin, pour l'éternité. Nous ne connaissons pas l'état de la perfection (il serait immédiatement inanimé!) mais seulement la vie, le développement, la transformation, la croissance, amour, sagesse et force!

Curieux: aucun médecin ne connaît la vie humaine. Il n'a pour lignes directrices que des conventions et des principes, des définitions médicales soumis à des modifications fréquentes à l'est et à l'ouest et qui devraient être adaptés aux nouvelles découvertes etc.

Du point de vue de la médecine académique, il ne serait pas possible d'appréhender le concept de «vie»! Sur quoi repose alors le principe éthique élevé du maintien de la vie humaine? Sur l'opposition supposée entre la vie et la mort peut-être? De la mort en tant que non fonctionnement du corps humain? La situation extrême du malade placé dans une station de soins intensifs pour maintenir *artificiellement* le corps en état de fonctionnement est-elle alors encore ou déjà vie?

Et de quoi a-t-elle l'air chez les animaux et les plantes, la vie?

Lors des transformations, rien ne se perd!

C'est là une connaissance hautement scientifique, internationalement reconnue. Compte tenu de cette loi, le besoin de preuves dans la biologie, la chimie et la physique est également plus compréhensible. Pourquoi ne pas appliquer

Photo: Keystone

La mort à la recherche d'un emploi.

aussi cette loi, cette vérité, à l'ensemble des connaissances de l'homme?

Pourquoi, par ex., la qualité d'un processus n'est-elle toujours pas suffisamment prise en considération? Chaque formule chimique sera une information trompeuse aussi longtemps qu'elle ne formulera pas également le domaine de la qualité! Toute définition de la «vie» sera incomplète aussi longtemps qu'elle n'incluera pas totalement la qualité de cette dernière. Le fait-elle pour nous, les êtres humains?

Tout est oscillation accompagnée de qualité!

La joie a des oscillations plus élevées que la tristesse.
Le courage a des oscillations plus élevées que la peur.
L'amour a des oscillations plus élevées que l'indifférence.
La santé a des oscillations plus élevées que la disharmonie.
La sincérité a des oscillations plus élevées que le mensonge.
L'humilité a des oscillations plus élevées que la puissance.
La tolérance a des oscillations plus élevées que l'obstination.
Et ainsi de suite.

Il n'y a qu'oscillation et conscience!

Dans la création, il n'y a pas d'absence de vie! Toutes les planètes abritent la vie et vivent elles-mêmes. Il n'est pas, dans tout l'univers, un cm^3 qui soit inanimé mais tout est traversé par des électrons qui, de leur côté, sont chargés de perfection et d'amour divins. Ils sont la liaison parfaite du Tout avec le Tout!

Les sciences sortent des livres sur les lois du hasard. Ne serait-il pas beaucoup plus intelligent d'apporter dans toutes les disciplines des preuves qui aident à découvrir le lien absolu entre toutes les choses, tous les événements et pensées. Ou bien nous heurtons-nous une fois de plus à la crainte d'une responsabilité accrue?

Les électrons provoquent nos battements cardiaques

Entre le sternum et la paroi cardiaque droite voisine, ces électrons se manifestent avec une telle intensité qu'une surface de 25 millimètres carrés environ atteint la température de 96 degrés! Cette observation est déjà confirmée par quelques cardiologues du monde entier. D'autres électrons entrent dans les poumons où ils pénètrent avec l'air que nous respirons et nous animent. Nous connaissons ce concept également sous le nom de «Prana».

En conséquence, quiconque veut absolument fumer doit prendre note du fait que la fumée de sa

Photo: RDZ

Le bel enfant qui a été conçu à partir de l'oscillation et de la conscience s'apelle vie!

cigarette place des électrons en disharmonie avant qu'ils soient absorbés par les poumons. Le tabagisme, le cancer et d'autres maladies en sont la conséquence évidente.

On ne peut pas fumer et en même temps être intelligent!

Vous le voyez, chers lectrices et lecteurs, je souhaiterais vous accompagner de plus en plus loin dans le champ de force de la responsabilité créatrice. Ce n'est que lorsque chacun de nous sera vraiment prêt à assumer l'entière responsabilité de tous ses actes et de ses péchés par omission que nous pourrons sauver notre terre et toutes nos conditions de vie au lieu de continuer à trafiquer sur des questions de survie. Inclure consciemment nos sept corps dans notre processus de réflexion peut être pour nous un secours. Nous possédons quatre corps inférieurs et trois corps supérieurs. Attachons-nous plus particulièrement aux quatre corps inférieurs.

1. Corps physique = structure cellulaire
2. Corps émotionnel = structure moléculaire
3. Corps mental = structure atomique
4. Corps éthérique = structure électronique

Corps 5 à 7 = corps spirituels, immatériels

Les quatre structures inférieures sont complètement enchevêtrées les unes dans les autres. Elles se constituent et se contiennent mutuellement. Aucun corps ne peut et ne doit fonctionner seul. C'est ensemble uniquement qu'ils maintiennent leur harmonie. Chacun est aussi responsable des autres.

L'attitude fondamentale suivante est particulièrement importante: ressentir et penser, toujours utiliser ensemble ces deux facultés!

Et toujours dans une atmosphère aimante et constructive seulement, car ces deux corps n'ont été conçus que pour cela. Tous les autres processus que nous mettrions en route avec ces deux corps engendrent disharmonie et souffrance.

Notre corps physique est le seul qui connaisse la possiblité de la mort, au sens d'une transformation chimique terrestre. Ses cellules se décomposent et réintègrent le cycle de la terre. Quant aux trois autres corps inférieurs, ils se conservent dans des modèles électroniques, tout comme tous les souvenirs de toutes les incarnations: ils imprègnent la structure du corps éthérique que nous mettons volontiers sur le même plan que le subconscient (tandis que nous mettons volontiers les trois corps immatériels supérieurs sur le même plan que la conscience supérieure).

Grâce à cette interaction parfaite de la structure créatrice de nos quatre corps inférieurs, ce que nous appelons la «mort» est démasqué:

La mort est transformation

Lorsque la mort frappe, ce qui arrive si souvent, nous entrons de nouveau en transmutation: les cellules du corps se décomposent parce qu'aucune vie physique ne stabilise leurs oscillations mais les trois autres corps ne disparaissent pas, ils se hâtent vers des octaves plus élevées de l'être où ils se reposent, reçoivent des enseignements et préparent ensuite le retour pour une nouvelle incarnation choisie. Notre merveilleux guide à travers tous les stades du développement, notre «âme», connaît nos actions et nos souhaits. C'est elle qui, la nuit, lorsque nous nous détendons dans le sommeil profond, reçoit des enseignements réparateurs et réconfortants si bien que le matin, nous pouvons repartir frais et dispos. Il est surprenant qu'un être qui vient de «mourir» ressemble beaucoup à un dormeur dans le sommeil profond; dans les deux cas, l'observateur perçoit l'absence de l'âme.

Reconnaissons-le donc enfin, avec notre conscience développée et notre responsabilité suprême: la mort n'existe pas! C'est également la raison pour laquelle ce seuil est ressenti comme le test extrême de notre égoïsme. L'égoïsme est le motif principal qui maintient la malheureuse croyance en la mort. C'est pourquoi, à ce point, nous devons enfin la démasquer et avoir le courage de vaincre et de transformer notre égo, qui s'est constitué au cours des millénaires et que nous appelons notre personnalité. Êtes-vous de la partie?!

Le manque de maîtrise et de responsabilité dans les pensées, les sentiments, les souvenirs et les souhaits entraîne la disharmonie dans l'action et a les conséquences suivantes: vieillissement prématuré, maladie, les malheurs, l'accablement de l'environnement, les destructions de toute sorte, etc. Personne ne peut sérieusement avoir l'intention de vivre tout cela!

Nous, les hommes et les citoyens de cette terre, avons un besoin urgent de nous aider mutuellement afin de ne plus encourager l'égoïsme mais de l'abandonner dans les familles, les jardins d'enfants, les écoles, les clubs, les sociétés et les grands groupes industriels, au parlement et au gouvernement, dans les églises, bref, partout!

Dharma et karma

Notre vie et nos actes sont soumis exclusivement à la loi divine, au dharma. Tous les actes, motifs, souhaits et intentions sont enregistrés, absolument rien ne se perd!

Et ces formes d'énergie multicolores engendrent, lorsqu'elles sont créatives et aimantes, une élévation de notre corps causal qui ne recueille que ce qui est vraiment bon. Par contre, tout ce qui a eu lieu dans le cadre de l'égoïsme provoque un déclenchement de notre karma, un «programme de travail» à l'intention de l'égoïste qui devra transformer, évacuer et lui-même se délivrer de ces formes d'énergie malheureuses. En conséquence, le suicidaire aussi bien que l'homme politique doivent transformer leurs mauvaises actions, c'est là une loi et non une manière de concevoir les choses!

C'est pour satisfaire à cette loi inévitable que nous, les hommes, sommes réincarnés! La création est perfection, croissance éternelle, aimante.

Ce n'est pas l'homme qui a créé et imaginé Dieu, non, c'est Dieu qui a créé l'homme à son image. Et c'est cette image que nous devons reproduire par nos sentiments, nos pensées et nos actes. «Sois qui tu es!»

Dieu est amour, non, l'amour est Dieu! Son amour, sa sagesse et sa force, ces trois qualités de Dieu, notre père et notre mère, jaillissent de notre cœur, à chacun de ses battements (toutes les secondes environ), pour emplir notre existence. Et comment qualifions-nous cette perfection? Quel usage faisons-nous de ce cadeau divin?

La réincarnation, totale autoresponsabilité

La vie est éternelle, nous avons seulement une vie mais beaucoup d'incarnations jusqu'à ce que nous représentions à nouveau sa perfec-

tion. C'est pour accomplir cette merveilleuse évolution que l'homme anime notre belle terre, et qu'avons-nous fait d'elle?!

Celui d'entre nous qui croit avoir participé à la découverte de l'existence de Dieu aura d'énormes difficultés à redécouvrir dans son for intérieur la loi de la réincarnation! Il préfère un Dieu rédempteur qui efface pour lui toutes ses erreurs et ses mauvaises actions... Quel égoïsme?!

Par contre, celui qui s'accorde une responsabilité totale, tend sa «tête» pour ses propres imperfections et va même jusqu'à aider à racheter les erreurs des autres, prend le chemin de l'amour vécu du prochain, comme Jésus. Il nomme les choses par leur nom, trouve la vérité en Dieu, est courageux, tolérant, éprouve un amour profond pour son prochain, est persévérant, impavide, humble, bref, un serviteur de la création ici sur terre.

Des milliards d'hommes ont découvert la réincarnation, une loi fondamentale de la nature, dans leur existence et orientent leur vie par rapport à elle.

Le «libre arbitre», le «libre choix» nous a été offert à nous, les hommes, mais ce cadeau est indissolublement lié à la responsabilité. Nous devons en conséquence apprendre à ne vouloir que ce dont nous sommes vraiment en mesure d'assumer la responsabilité.

A ce point, chers lectrices et lecteurs, je voudrais vous prier de prendre un crayon et de biffer dans la liste qui suit les concepts que vous avez déjà surmontés au cours de votre croissance dans la vie:

tristesse
auto-apitoiement
soif de se faire valoir
jalousie
avidité
peur
commérages
facilité
indifférence
colère
haine
vengeance
envie
violence

Si, malgré un examen des plus sérieux, quelques concepts sont restés, je souhaiterais vous encourager à augmenter, avec tout l'amour possible, votre force et votre sagesse et à continuer, dans la joie et la confiance, à aider ce monde, et votre monde propre, à retrouver le merveilleux jardin de l'Eden et ne vous faites aucun souci: quiconque n'a pas encore tout atteint pourra continuer pleinement après une réincarnation.

Notre mission de rédemption n'est pas encore remplie.

«Il y a beaucoup à faire, commençons maintenant», ensemble et dans l'amour du prochain. ■

LA MEMOIRE DES MOLECULES

La lumière est vie.

Des expériences récentes effectuées par le Prof. Benvenistes à l'Université de Paris-Sud ont montré de façon surprenante l'action sur des cellules d'une substance qui avait pratiquement disparu d'une solution diluée. Le Prof. Benvenistes était à la recherche de la concentration la plus appropriée de molécules d'anticorps en suspension, pouvant déclencher la meilleure réaction des globules blancs. Et il a constaté que la réaction était tout aussi bonne pour des concentrations extrêmement faibles que pour des concentrations élevées. En outre, il est apparu que même pour des dilutions dans lesquelles aucune molécule d'anticorps ne pouvait plus être analytiquement décelée, l'action avait de toute évidence lieu de la même façon.

Cette découverte a été publiée dans la célèbre revue scientifique britannique «Nature».

Il est symptomatique de notre époque que même des connaissances que les sciences d'aujourd'hui continuent de refouler dans un monde imaginaire et de croyances, puissent être petit à petit redécouvertes et même exposées scientifiquement par des chercheurs isolés tels que le Prof. Benvenistes, qui, toutefois, n'est plus le seul depuis pas mal de temps.

Au fond, ces observations effectuées par le Prof. Benvenistes sont en réalité des faits connus depuis longtemps et déjà utilisés sur le plan pratique depuis des siècles, voire des millénaires, dans l'homéopathie, par exemple. Qu'une science pour laquelle tout doit encore être mesurable, dénombrable, pondérable n'ait pas voulu en prendre connaissance jusqu'à maintenant, constitue uniquement une question de conscience. Il se peut donc que le chemin à parcourir jusqu'à ce que ces connaissances deviennent un jour un savoir établi soit encore pénible et parsemé d'embûches. Car la science actuelle, qui raisonne en termes de technique et de mécanique, devra alors prendre fin. Grâce à l'apprentissage et à la compréhension des corrélations universelles du macrocosme et du microcosme, la nature et la vie obtiendront une dimension complètement nouvelle.

La lumière sera reconnue comme ce qu'elle est: **vie!** Rien ne naît sans lumière et rien ne peut être conservé sans lumière!

Il n'est rien qui ne soit lumière! Le code universel **est** lumière!

Le spectre infini des oscillations qui part du soleil et nous atteint sans interruption est à l'origine de la planète et de tout ce qui est apparu sur elle et en elle. Il comprend l'ensemble des informations, l'intelligence absolue et l'énergie **de celui** qui produit ce spectre. Les électrons sont les porteurs. Ils construisent conformément à l'idée créatrice qui est gravée en eux par les architectes des formes, depuis les atomes d'hydrogène en bas de l'échelle jusqu'aux transuraniens, avec un stockage croissant d'énergie et d'information. Ils construisent les molécules jusqu'à l'**ADN** portant le code universel qui, ensuite, commande toute vie selon des fonctions divines.

L'information stockée, ou plus précisément l'intelligence dans les atomes et les molécules, correspond donc à des états d'oscillations électroniques ou plutôt à la manière et à la combinaison des fréquences de la lumière qu'ils contiennent. La matière n'est en conséquence que le porteur de l'information et non l'information elle-même! **L'information n'a pas de substance!** Conformément à la théorie des ondes en optique et en acoustique, les oscillations, donc les informations, sont transmissibles sur d'autres supports. L'un des meilleurs supports, et le plus courant, est l'eau (la double molécule). L'homme, par ex., est constitué par 75% d'eau environ, comme presque tous les autres êtres vivants. A l'état naturel, sain, l'eau contient de l'énergie solaire concentrée et est donc désignée à raison comme **le porteur de vie** par excellence. Depuis longtemps déjà, cette connaissance a donné lieu à des thérapies curatives (bains, cures d'eau, etc.) d'une grande variété. Les effets ainsi obtenus tiennent bien souvent du miracle mais n'en sont pas lorsque l'on connaît ces lois de la nature. L'homéopathie, elle aussi, a mis ces connaissances à profit.

Avec un degré de dilution croissant, allant en partie bien au-delà du domaine où la substance porteuse utilisée peut encore être constatée analytiquement, les énergies deviennent plus fines et leur effet plus «spirituel». Il en résulte donc un glissement de l'effet qui passe du domaine physique aux domaines des substances plus fines. C'est le cas, en particulier, pour les thérapies aux «fleurs de Bach» lors desquelles le mode d'action sur les substances fines s'étend jusqu'au domaine de l'âme. Là encore, l'eau devient aussi bien le porteur que l'agent de transmission de ces oscillations fines pour les plantes, les animaux et les hommes. De cette manière, l'eau féconde toute vie sur cette terre! S'il était possible de faire prendre conscience aux hommes de ces faits, l'eau serait utilisée avec plus de respect que cela n'est le cas actuellement!

Je tiens à remercier chaleureusement le Prof. Benvenistes de son travail. Son intervention est un morceau de mosaïque de plus dans les connaissances relatives aux vraies lois. Mais malgré de nombreux obstacles, ces connaissances seront un jour enseignées dès l'école primaire et les enfants auront de la peine à comprendre que l'homme ait pu jadis avoir recours à une technique qui est contre la nature! *Dr. Hans U. Hertel*

La forêt meurt, les chercheurs, eux, se querellent...

Et pourtant, l'énergie nucléaire tue!

A proximité des centrales nucléaires, la mort des forêts sévit plus impitoyablement qu'ailleurs, c'est la constatation à laquelle a abouti il y a quelques années le Professeur de biologie, Günther Reichelt, grâce à une étude sur le terrain. Nos chercheurs sur la forêt, qui travaillent au service de l'Etat, à l'IFRF à Birmensdorf, n'ont pas voulu s'engager aussi loin sur ce terrain dangereux. «Aucune relation ne peut être mise en évidence», c'est ainsi qu'ils résumaient en juin 1988 le bilan de leurs recherches. G. Reichelt répond maintenant et prouve en s'appuyant sur les données chiffrées de l'IFRF que Birmensdorf s'est abstenu de procéder à une analyse conséquente des dommages subis par les forêts. Les chiffres montrent qu'à proximité des centrales nucléaires, la forêt est effectivement bien plus atteinte!

Par Ralph Graeub*

Il y avait une fois un biologiste allemand qui s'appelait le Professeur Günther Reichelt. Il trouva, comme maint lecteur le sait sans doute déjà, que la forêt est plus atteinte qu'ailleurs à proximité des installations de combustion de matières fossiles. Et le monde des chercheurs, d'une seule voix, le couvrit de gloire et de louanges et qualifia son travail «d'unique» et de «hautement scientifique». Pourtant, lorsque le professeur eut la malencontreuse idée d'examiner de près les environs de dix centrales atomiques en Allemagne, en France et en Suisse (Beznau/Würenlingen), lorsqu'il osa même prouver que la forêt souffre plus qu'ailleurs à proximité des centrales nucléaires, il tomba soudain en disgrâce. Le monde scientifique ne pouvait tout de même pas accepter un homme pareil.

L'Office fédéral de protection de l'environnement fut plus courageux et laissa toutefois entendre dans son rapport officiel n° 43 de 1985 qu'il se pourrait que la forêt subisse des dommages accrus à proximité des centrales nucléaires. Une opinion que les offices qui étaient presque mariés avec la radioactivité ne pouvaient partager. «Complètement exclu», tel fut le jugement prononcé par la Commission fédérale de surveillance de la radioactivité (CFSR), division principale de la sécurité des installations nucléaires, et l'ancien Institut fédéral de recherches en matière de réacteurs à Würenlingen, rebaptisé de manière anodine «Institut Paul Scherrer». Ils n'avaient pu constater aucune influence des émissions radioactives sur la forêt. Seules les organisations de protection de l'environnement aboutissaient à ces conclusions, comme par exemple le WWF en 1984 qui avait découvert que les dommages subis par la forêt étaient plus importants autour de Beznau, de Gösgen et de Mühleberg.

Une étude contradictoire

Les interventions parlementaires du conseiller national Hansjürg Weder (LdU Bâle) ont conduit le Conseil fédéral à faire examiner les conditions autour de Beznau/Würenlingen. Afin de constater les dommages subis par les forêts, des photographies aériennes aux infrarouges balayant de grandes surfaces y furent prises en 1985. Début juin 1988, l'Institut fédéral de recherches forestières (IFRF) à Birmensdorf publie alors ses résultats, à la satisfaction probable des exploitants de centrales nucléaires, car d'après Birmensdorf, il n'existe «selon toute vraisemblance» aucune relation entre les centrales nucléaires et les dommages subis par les forêts.

Cependant, c'est avec plus de prudence qu'étaient formulés les documents fournis à la presse puisqu'ils affirmaient que *les preuves scientifiques sur ce sujet ne sont pas encore réunies.* On peut y lire que les effets des matières radioactives sur la croissance, le métabolisme, le développement et le patrimoine génétique des arbres au sein de la région touchée ne sont pas encore éclaircis. Il résulte de tout cela plus de confusion que de clarté. Mais puisque Birmensdorf avoue malgré tout que l'enchaînement des preuves n'est pas arrêté, les négations d'une corrélation de la part des instituts favorables à l'énergie atomique perdent soudain tout fondement.

La critique de Reichelt et les preuves du contraire

Les contradictions contenues dans une étude scientifique résultent rarement de l'ignorance et bien plus fréquemment d'impératifs qui veulent recouvrir la vérité d'un voile de complaisance. Il n'est alors pas très difficile au Professeur Günther Reichelt, qui avait été mis en doute, d'arracher les nœuds des contradictions que contient l'étude de l'IFRF. Il juge que les photographies aériennes et l'évaluation de la cime des arbres ont été faites correctement. Cependant, il démontre que l'étude comporte des *lacunes de méthode, il interprète des faits importants de manière différente* et *réfute les conclusions de cette étude* en apportant sa propre analyse quantitative des données présentées. Voici seulement les principales lacunes que G. Reichelt objecte à nos chercheurs officiels sur la forêt.

La zone de contrôle a tout simplement été comptabilisée dans la zone de référence. Il en résulte un effet de dilution. Les chercheurs sur la forêt ont comparé les dommages subis par la forêt à proximité immédiate de la centrale nucléaire avec le reste de la forêt. Pourtant, ils n'ont pas pris comme base de comparaison la forêt «plus saine» des environs et y ont inclus la zone fortement atteinte. Les dommages les plus graves de la zone située à proximité de la centrale sont donc répartis sur l'ensemble de la zone d'étude; les dommages globaux augmentent ainsi sur le papier et la différence par rapport à la zone située à proximité de la centrale s'estompe. Prenons une comparaison: une nappe de mazout pollue une zone maritime. On veut constater l'ampleur de cette pollution. Et au lieu de prendre comme base de comparaison l'eau de mer non polluée, on mélange sur le papier l'eau polluée avec l'eau propre et il en résulte comme base une eau déjà légèrement polluée au mazout; ensuite, la pollution n'est plus aussi grave.

Les chercheurs ont désigné par zone située à proximité de la centrale une zone spéciale située dans la zone d'émission des installations nucléaires, nommée «sous-forêt» dans l'étude. Sa surface comprend environ dix pour cent de l'ensemble de la surface examinée. Cette dernière est située dans les circonscriptions de Baden, Brugg, Laufenburg et Zurzach (voir illustration).

Lorsque les titres mentent

La plupart des lecteurs de quotidiens ne lisent quotidiennement que les titres de leur journal. Dans le tram ou entre le croissant et la ruée vers leur voiture, ils n'ont pas le temps d'en lire plus. «Probablement aucune relation entre l'énergie nucléaire et la mort des forêts», c'est le titre que fit paraître le «Tagesanzeiger» le 2 juin 1988 au sujet de l'étude de l'IFRF. Tout est clair. Et même la NZZ écrit d'une plume apaisante: «Installations nucléaires et mort des forêts – aucune relation significative n'est mise en évidence». Le lecteur stressé classe cette information dans la catégorie des canulars écologiques.

Il ne voit pas que sous le titre sans ambiguïté, le doute est partout. «Ce rapport rédigé en un an représente un ‹compromis entre des évaluations souhaitables du point de vue scientifique et faisables du point de vue temporel›, écrit le directeur Fritz Hans Schwarzenbach dans le prologue. On ne doit donc pas attendre de cette étude que *des relations de causalité entre les immissions radioactives et la mort des forêts puissent être prouvées ou réfutées.* Mais après évaluation du premier programme partiel, il est fortement probable qu'il faille prendre en considération d'autres causes que les substances radioactives pour les dommages subis par les forêts. D'autres études sont nécessaires pour expliquer ces dommages.» Voilà le texte du «Tagesanzeiger». Donc il n'y a absolument rien de clair. Et aucun des chercheurs écologistes n'a jamais prétendu que la radioactivé est la seule cause de la mort de forêts.

Dans les numéros 1, 3 et 4 du Journal Franz Weber, vous avez pu lire ce qui provoque également la mort des forêts: l'ozone formé par les lignes à très haute tension et, fait particulièrement grave, le bombardement des micro-ondes utilisées pour la transmission télévisée, la radiodiffusion par faisceau dirigée et la transmission radar.

* *Ralph Graeub est depuis de nombreuses années chercheur atomiste et il est l'auteur des ouvrages suivants: «Die sanften Mörder – Atomkraftwerke demaskiert» (Les assassins paisibles – les centrales nucléaires démasquées), 1972, et «Der Petkau-Effekt und unsere strahlende Zukunft» (L'effet Petkau et notre avenir rayonnant), 1985, Editions Zytglogge, Berne.*

La zone d'immission est trop petite. Birmensdorf a décidé arbitrairement que la zone d'immission des installations se situe uniquement là où la charge radioactive va de 400 mR (milliröntgens) à 50 mR. Ces chiffres sont obtenus par la dose locale accumulée d'argon 41, un gaz rare radioactif. Birmensdorf agit comme si, étrangement, une valeur de radioactivité inférieure à 50 milliröntgens ne pouvait pas provoquer des dommages à la forêt. Un tel seuil n'est cependant pas connu et c'est la raison pour laquelle G. Reichelt inclut encore dans son analyse la zone où la charge radioactive va jusqu'à 25 milliröntgens.

L'indicateur utilisé est trop peu sensible. Si je veux savoir quels sont les effets d'une piqûre de frelon sur l'homme, je ne choisis pas comme sujet d'étude un lutteur de sumo japonais qui pèse 150 kilos, mais je prendrai peut-être un enfant puisqu'il s'agit de déceler le danger maximal. De la même façon, un chercheur sur la forêt devrait choisir pour son étude un indicateur, le cas échéant un arbre, qui soit le plus sensible possible. Par exemple, l'épicéa qui est le plus touché par la mort des forêts. Mais nos chercheurs sur la forêt de Birmensdorf mettent simplement tous les arbres dans le même panier et évaluent l'ensemble des dommages subis par les feuillus et les conifères de manière globale, sans se soucier de l'âge qu'ils ont. Pourtant, on sait que les feuillus sont moins sensibles que les conifères et que les jeunes arbres sont plus robustes que les vieux. Même lors du tracé de cartes relatives aux dommages en République fédérale d'Allemagne, on opère d'emblée une distinction entre les arbres qui ont «plus de 60 ans» et ceux qui ont «moins de 60 ans». A Birmensdorf, il n'en est pas ainsi.

Correction à l'aide d'une béquille théorique

Birmensdorf *tente* de compenser de manière théorique cette erreur qu'est l'évaluation globale. L'Institut lui-même avoue que l'«inclusion théorique» de grandeurs influentes telles que l'espèce d'arbre et l'âge des arbres constitue uniquement une «tentative». Ainsi voudrait-on relativiser l'ampleur des dommages. C'est cependant sur des bases d'étude aussi branlantes que repose l'illustration la plus importante, appelée «carte relative des indices de dommages». Comment attendre clarté et exactitude d'une pareille illustration?

G. Reichelt se limite donc d'emblée pour sa méthode géniale de tracé de cartes à des peuplements standardisés d'épicéas de même tranche d'âge ou de tranches d'âges comparables. Par là même, le nombre des valeurs influentes essentielles est réduit, il en résulte une image claire des dommages et les émetteurs sont plus facilement localisables. Peut-être l'étude de Birmensdorf ne s'intéressait-elle pas du tout à cela?

L'interprétation des chiffres effectuée par G. Reichelt est beaucoup plus révélatrice

Les tableaux du Professeur Reichelt qui ont été établis sur la base des chiffres de l'IFRF montrent à quel point l'interprétation des données chiffrées de l'étude de l'IFRF est insuffisante. Deux exemples:

Le tableau 1 de Reichelt fait apparaître le pourcentage de la surface occupée par les arbres endommagés et prouve que la sous-forêt (donc la zone située à proximité des installations nucléaires) est plus fortement endommagée que l'ensemble de la zone d'étude et ce, pour toutes les espèces d'arbres (ce sont les épicéas qui souffrent le plus).

Tableau 1

Espèce d'arbre	Zone totale	Sous-forêt
Epicéas	29%	56%
Autres conifères	46%	54%
Hêtres	30%	37%
Autres feuillus	15%	21%

Et voilà maintenant les conclusions explosives que G. Reichelt tire de l'étude de Birmensdorf!

Bien que la carte relative des indices de dommages, telle qu'elle a été établie par Birmensdorf, comporte des lacunes de méthode, son importance est hors de question. C'est de cette carte que l'IFRF tire ses conclusions les plus importantes; toutefois, selon G. Reichelt, ces commentaires malheureusement tendancieux sont bien loin des résultats exprimés sur la carte.

En conséquence, G. Reichelt a analysé les informations de cette carte selon trois points de vue. A cet effet, il a recouvert la zone d'étude de la carte d'un quadrillage millimétré: il a ainsi créé 963 petits carrés (voir illustration). Pour chaque carré, qui correspond à une surface de 266 mètres sur 266 mètres, G. Reichelt a calculé ce qu'il appelle un indice relatif *moyen* des dommages.

Ainsi a-t-il pu classer chaque carré dans l'une des quatre classes de dommages des arbres, telles que les utilise l'IFRF, à savoir les dommages

inférieurs à la moyenne	·
moyens	I
supérieurs à la moyenne	+
très supérieurs à la moyenne	⊞

Ensuite, pour toute surface, il est possible de compter le nombre de carrés de chaque classe de dommages et de procéder ainsi à des comparaisons.

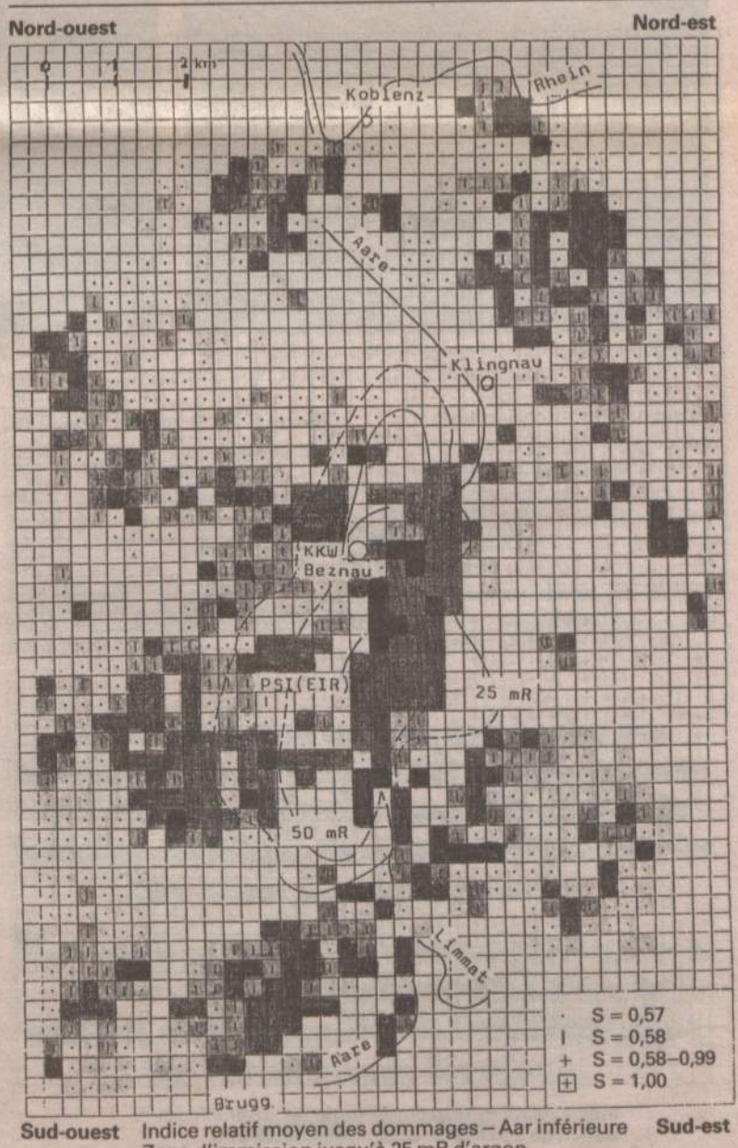
La zone d'immission d'argon 41 est plus fortement endommagée

Comme nous l'avons mentionné, Birmensdorf a limité la zone d'immission vers l'extérieur à la ligne des 50 milliröntgens. G. Reichelt a agrandi cette zone en y incluant la zone allant jusqu'à 25 milliröntgens étant donné que les dommages subis par les forêts ne disparaissent ou ne s'estompent vraiment pas soudainement à partir de 50 mR. Voici maintenant les résultats du comptage des carrés:

Selon le **tableau 2,** dans la zone d'immission elle-même (zone allant jusqu'à 25 mR d'argon 41) *plus de 70 pour cent des carrés* présentent des dommages supérieurs à la moyenne et pour 8 pour cent de ce chiffre, ils sont même très supérieurs à la moyenne, environ 11 pour cent présentent des dommages moyens et 18 pour cent, des

Tableau 2

Indice des dommages	Zone de 2,5 km	Zone des 25 mR Ar 41	Extérieur
Inf. à la moyenne	25,1	18,4	47,8
Moyens	20,5	11,2	25,3
Sup. à la moyenne	54,4	70,4	26,9
Très sup. à la moyenne	5,2	7,9	1,2
Nombre de carrés	239	154	809



Indice relatif moyen des dommages – Aar inférieure
Zone d'immission jusqu'à 25 mR d'argon

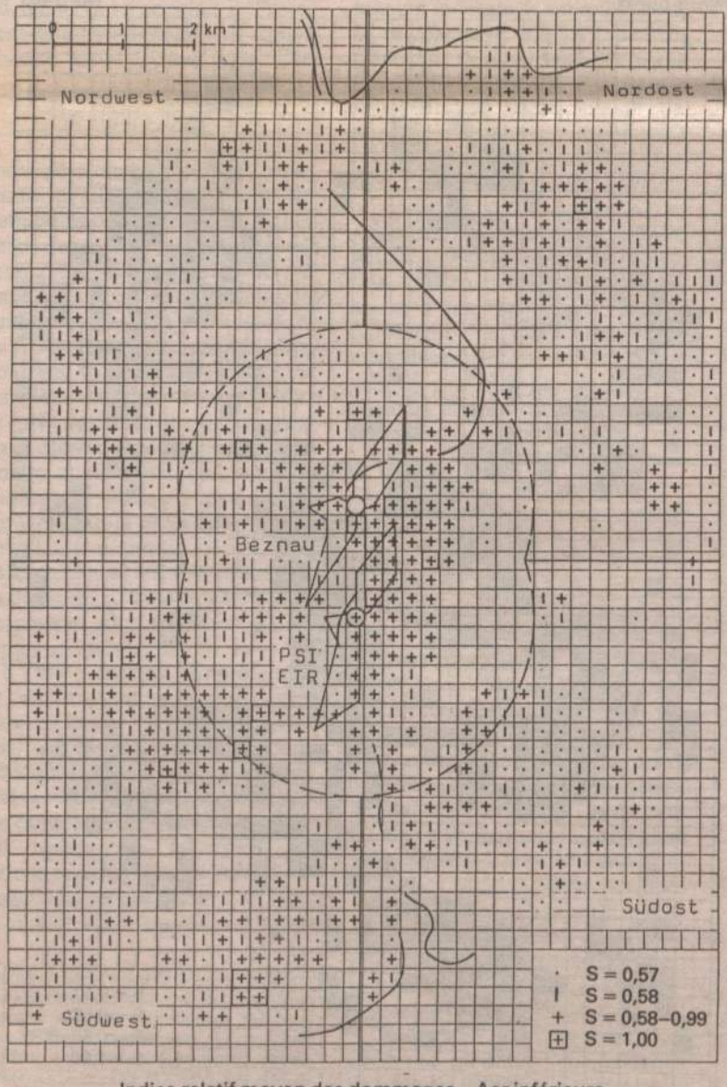
dommages inférieurs à la moyenne. *La zone «située à l'extérieur de la zone d'immission (avec 809 carrés) est de toute évidence moins endommagée».*

Résumé selon G. Reichelt: La forêt subit les dommages les plus graves là exactement où les vents de sud-ouest et de nord-ouest transportent selon toute vraisemblance le plus d'air d'évacuation radioactif dans la zone située à proximité de la centrale. Toutefois, cela ne signifie pas que l'argon 41 est seul responsable de cet état de faits.

Des nuages éphémères composés d'autres éléments radioactifs venant d'autres sources peuvent également avoir une influence. Il est tout à fait vraisemblable qu'en cas de zones fortement endommagées de petite envergure, comme par exemple Leibstadt et Brugg, d'autres causes (industrielles) entrent également en ligne de compte. En conséquence, le fait que de graves dommages forestiers sont également constatés à l'extérieur de la zone d'immission ne constitue pas un contre-argument de poids. En outre, G. Reichelt n'a jamais supposé que les centrales nucléaires sont les seules responsables des dommages que subissent les forêts.

Dommages forestiers accrus dans un rayon de 2,5 kilomètres!

Autour des centrales atomiques de Beznau et de Würenlingen, G. Reichelt a tracé un cercle d'un rayon de 2,5 kilomètres et il a de nouveau compté les carrés à l'intérieur et à l'extérieur de ces zones. *Le résultat montre que les dommages subis par les forêts sont sans aucun doute possible les plus graves dans la zone proche des centrales.* Plus de la moitié des dommages «très supérieurs à la moyenne» ne sont constatés à l'intérieur de la zone de 2,5 kilomètres que sur 25 pour cent de l'ensemble de la surface étudiée! La répartition des dommages hors de la zone de 2,5 km correspond également à la direction des vents. Selon l'IFRF de Birmensdorf, les vents viennent surtout du sud-ouest et du nord-est. Les cartes montrent clairement que la zone extérieure dans ces secteurs présente beaucoup plus de dommages très supérieurs à la moyenne que les régions à l'abri des vents situées au nord-ouest et au sud-est (voir illustration). G. Reichelt ne se limite pas à affirmer cela, il apporte également les preuves quantitatives à l'aide de chiffres. Il contredit l'affirmation des chercheurs de Birmensdorf selon laquelle il n'existe entre leur tracé aux infrarouges et son propre tracé (Reichelt & Koller, 1985) (2) «qu'une concordance plutôt faible». Au contraire, cette concordance est frappante, importante et prouvée statistiquement. *Son analyse quantitative prouve la relation étroite existant entre les dommages subis par les forêts et les centrales atomiques de Beznau et de Würenlingen. Ainsi la suspicion de la participation des centrales atomiques à la mort des forêts se renforce-t-elle considérablement!*



Indice relatif moyen des dommages – Aar inférieure
Rayon de 2,5km et rose des vents KKW/EIR

Commentaire

L'étude des deux publications (étude de l'IFRF et critique de G. Reichelt) laisse l'impression que dans les méthodes employées et dans l'interprétation des résultats des recherches de l'IFRF, la pression politique, c'est-à-dire la décision du Conseil fédéral de garder ouverte l'option de l'énergie nucléaire, a posé son empreinte. En outre, depuis octobre 1987, le public n'a plus accès à cette étude!

Il est inadmissible que l'IFRF, en vue de prouver l'innocuité de petites doses, cite une seule étude datant de 1970 (!) qui n'avait pour objet que le rayonnement pur (rayonnement gamma). Dans les centrales nucléaires, la pollution radioactive, même avec des taux de doses minimes, peut cependant avoir des influences différentes et beaucoup plus complexes sur les êtres vivants. Il n'est donc pas étonnant que l'étude exhaustive de Metzner, 1985 (3), qui s'appuie sur 800 citations de littérature spécialisée, aboutisse à des résultats complètement différents, tout comme Kollert en 1987 (4). M. Weder, conseiller national, avait expressément mentionné cette étude dans son interpellation au Conseil fédéral. Pourtant, l'Institut fédéral de recherches forestières de Birmensdorf ne l'a pas discutée une seule fois.

L'étude de l'IFRF n'a pas non plus pu réfuter les trois hypothèses qui pourraient expliquer comment apparaît l'effet nocif de la radioactivité:

1. Préjudices subis par le patrimoine génétique dans les noyaux cellulaires.
2. Hypothèse du catalyseur selon laquelle l'effet des substances fossiles nocives peut être plusieurs fois renforcé par le rayonnement radioactif (brouillard radioactif) (2), (3), (4), (6).
3. L'effet Petkau qui endommage surtout les membranes cellulaires (5), (6).

La proposition de G. Reichelt de soumettre l'étude de l'IFRF à une institution internationale indépendante devrait être réalisée d'urgence. Il recommande de choisir comme instance l'Académie européenne pour les questions d'environnement à Tübingen. Il faudrait tout aussi rapidement étudier les maillons radiologiques manquants, selon l'étude, dans l'enchaînement des preuves et analyser les photographies aux infrarouges de Mühleberg et de Gösgen.

Il est à mettre au crédit de l'IFRF que dans un groupe de travail qui réunit les institutions publiques les plus farouchement favorables à l'énergie atomique, telles que la CFSR et la division principale de la sécurité des installations nucléaires et même l'Office fédéral de l'énergie (!), il ne peut avoir qu'un rôle de «gratte-papier». A quels résultats devrait donc arriver un institut qui pourrait également faire des recherches et tirer des conclusions en toute indépendance? *Ralph Graeub*

Bibliographie

1. Waldschäden im unteren Aaretal – Schadauswertung in der Umgebung von Kernanlagen. Institut Fédéral de Recherches Forestières (IFRF), 8903 Birmensdorf, N° 296, oct. 1987.
2. Reichelt G., Kollert R.: «Waldschäden durch Radioaktivität – Synergismen bei Waldschäden.» 228 p., 1985, Editions Müller, Karlsruhe.
3. Metzner H.: «Waldschäden durch Kerntechnische Anlagen?» Etude pour le Ministère de l'Alimentation, de l'Agriculture, de l'Environnement et des Forêts, Bade-Wurtemberg. Institut de physiologie et de chimie des plantes, Université de Tübingen. Septembre 1985.
4. Kollert R.: «Luftchemie und Radioaktivität.» Série Information et Environnement. Vol. A, N° 27. Editeur: Université de Brême (1987).
5. Graeub R.: «Die Realität des Petkau-Effekts», Rapport présenté au symposium «Les effets d'irradiations à faible doses sur les hommes» du 26/27.2.88 à l'Institut de Radiologie, Université de Münster (RFA). (En cours d'impression aux Editions Springer).
6. Graeub R.: «Der Petkau-Effekt und unsere strahlende Zukunft», Editions Zytglogge. 3e édition révisée (1986). Publié avec autorisation aux Editions Ex Libris (1987).
7. Reichelt G.: «Waldschäden in der Umgebung atomtechnischer Anlagen im unteren Aaretal bei Beznau/Würenlingen.» Manuscrit août 1988.

Chemin forestier de Giessbach:

Le détruire serait voler le peuple suisse!

Dans notre dernier numéro, nous avons attiré l'attention de nos lecteurs sur la menace qui pèse sur la dernière parcelle restée intacte de l'idyllique chemin forestier supérieur de Giessbach. De très nombreux amis, tant de la nature que de Giessbach, ont réagi en demandant au Conseil d'Etat bernois d'empêcher la destruction de ce sentier par une route forestière.

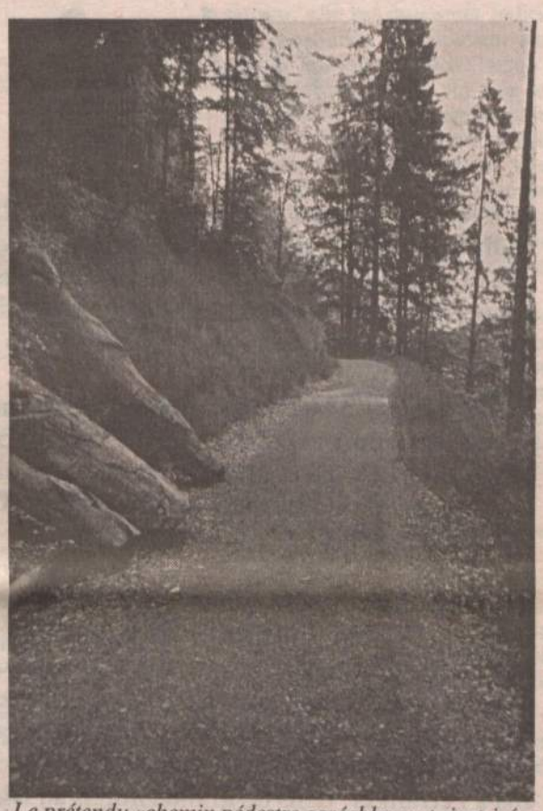
Il susurre, le Conseiller d'Etat

Au lieu de prendre ce problème au sérieux, le Conseiller d'Etat bernois P. Siegenthaler, directeur des Eaux et Forêts, envoie à toutes les personnes qui protestent auprès de lui la même circulaire photocopiée. L'adresse et la formule de politesse personnalisées, ainsi que la signature paraphée de sa main, donnent aux destinataires l'illusion qu'il s'agit d'un message personnel. Le Conseiller d'Etat Siegenthaler, ingénieur de profession, se retranche dans cette circulaire derrière l'Office cantonal de la Protection de la Nature et la Protection des Rives des lacs de Thoune et de Brienz qui avaient donné naguère leur accord au projet, estimant qu'il était «supportable». Par ailleurs, la missive gouvernementale reprend à son compte les arguments surannés et rabâchés en faveur de l'équipement de nos forêts par des voies carrossables – bien qu'il soit de plus en plus évident aujourd'hui que ces routes forestières causent plus de dommages que de bienfaits à la nature et à l'environnement.

Chemin de promenade pour bulldozers

Cela coule de source que Monsieur l'Ingénieur Siegenthaler ne s'est jamais donné la peine de venir constater les faits sur place, sinon il n'aurait jamais pu faire dans sa circulaire cette affirmation grotesque: «L'aménagement du chemin prévu nécessite une percée courbe mais moins escarpée qui sera tout aussi agréablement cicatrisée dans quelques années que ne l'est déjà le chemin forestier existant.» Il y a de quoi s'arracher les cheveux! Qu'est-ce qui peut bien être «agréablement cicatrisé» sur cette triste route forestière (voir photo) que Monsieur Siegenthaler décrit comme «chemin pédestre»? C'est, et ça reste, une tranchée pelée où rien **ne peut** pousser et dont le but est justement de rester ouverte à la circulation des véhicules utilitaires. Si notre conseiller d'Etat s'était donné la peine de jeter un coup d'œil sur le paysage mutilé et désertifié côté Iseltwald et, quelques mètres plus loin sur le sentier forestier idyllique et enchanteur côté Brienz, il aurait su ce que signifierait pour la forêt cet «aménagement» jusqu'à Giessbach: des coupes sombres sur les deux versants, des dynamitages, d'énormes mouvements de terrain, des remblais, des murs de soutènement. En un mot: place au bulldozer, aux trax, aux tracteurs et aux grues!

Le chemin forestier encore intact côté Brienz. Formé au cours de générations, il est irremplaçable.



Le prétendu «chemin pédestre agréablement cicatrisé»: une balafre aussi laide qu'inhumaine!

Ce que les fleurs sont au printemps

En fait, n'y a-t-il vraiment plus rien d'autre que le rationnel qui compte pour les ingénieurs des Eaux et Forêts? Plus rien d'autre que les chiffres, les rendements et les bilans? Comment est-il possible qu'ils ne voient pas la valeur inestimable de cet espace vital et de détente encore intact qui s'est créé au cours de générations? Sont-ils frappés de cécité pour ne pas faire l'impossible dans l'intérêt de la communauté tout entière, pour préserver à tout prix ce joyau irremplaçable?

Ce n'est pas notre rôle – contrairement à celui de l'«Office cantonal de la Protection de la Nature», de la «Protection des lacs de Thoune et de Brienz» et des «Chemins pédestres bernois» semble-t-il – de faire des compromis et de nous en laisser conter par de prétendues «améliorations» ou «tracés qui ménagent le paysage».

Notre rôle à nous consiste à défendre nos convictions à cent pour cent et à protéger coûte que coûte cette dernière parcelle de chemin forestier qui fait partie de Giessbach comme les fleurs font partie du printemps.

D'où notre appel: Luttez avec nous! Faites-nous savoir que vous êtes à nos côtés. Dans ce combat, nous dépendons de l'aide énergique de tous les amis de Giessbach.

FRANZ WEBER

Monsieur Kreis, Giessbach est-il un hôtel pour les riches?

Le Grandhôtel Giessbach en l'an 5 après Franz Weber.

Lorsque nous nous trouvons aujourd'hui devant ce somptueux hôtel, qui se dresse comme un joyau au milieu des jardins, des fleurs et des forêts, nous avons de la peine à nous rappeler l'aspect de Giessbach d'il y a quatre, trois ou même deux ans.

Mais il existe à Giessbach un homme qui ne l'oubliera jamais, un homme pour lequel des images comme celles-ci ont été pendant quatre ans une réalité qu'il fallait assumer d'une manière ou d'une autre. Cet homme, c'est le directeur de l'hôtel: Fritz Kreis.

Monsieur Kreis, qui a fait l'Ecole hôtelière Montana de Lucerne, est dans l'hôtellerie depuis plus de 20 ans. Il a acquis ses premières connaissances professionnelles dans des établissements suisses de première classe dont le Bürgenstock, le Nevada Palace d'Adelboden, le Baur au Lac de Zurich, etc., puis il a ensuite travaillé pendant 15 ans à l'étranger, dans de grands hôtels au Mexique, à Panama, au Texas, en Alabama, aux Bermudes, en Californie comme assistant de direction d'abord, comme directeur ensuite.

Après un hôtel moderne de 150 chambres à Laguna Hills, au sud de la Californie, vous avez repris le Grandhôtel Giessbach, ce qui constitue une sorte d'antithèse. Qu'est-ce qui vous a incité à faire ce choix?

C'était pour moi quelque chose de tout nouveau, de tout autre, un défi par excellence.

Le sauvetage de Giessbach par Franz Weber a été en quelque sorte un saut périlleux sans filet. Est-ce que cela ne vous a pas fait peur?

Non. J'étais parfaitement conscient qu'il fallait que j'apporte une bonne dose d'idéalisme avec moi. Mais j'ai tout de suite senti que Giessbach – justement d'après les normes américaines – serait capable de tenir ses promesses de succès, grâce à sa situation unique, à sa construction romantique qui répond si bien à cette nostalgie que les gens ressentent pour le bon vieux temps.

Le bâtiment de l'hôtel ne vous a-t-il pas fait l'impression d'une vieille caisse lors de votre première visite, après avoir goûté aux délices du confort moderne à l'américaine?

Et comment, que c'était une vieille caisse! Mais les clients aiment les vieilles caisses lorsqu'elles se transforment en coffrets à bijoux. Giessbach avait tous les atouts pour devenir un hôtel de très grande classe. Je l'ai vu du premier coup d'œil en mars 1983 déjà. Il «suffisait» de le transformer en un château-hôtel romantique, offrant tout le confort possible. Et comme je connaissais Franz Weber, je savais qu'il y arriverait.

Vous avez des liens de parenté avec la famille Weber. Auriez-vous accepté ce poste de directeur si vous n'aviez pas connu du tout les Weber?

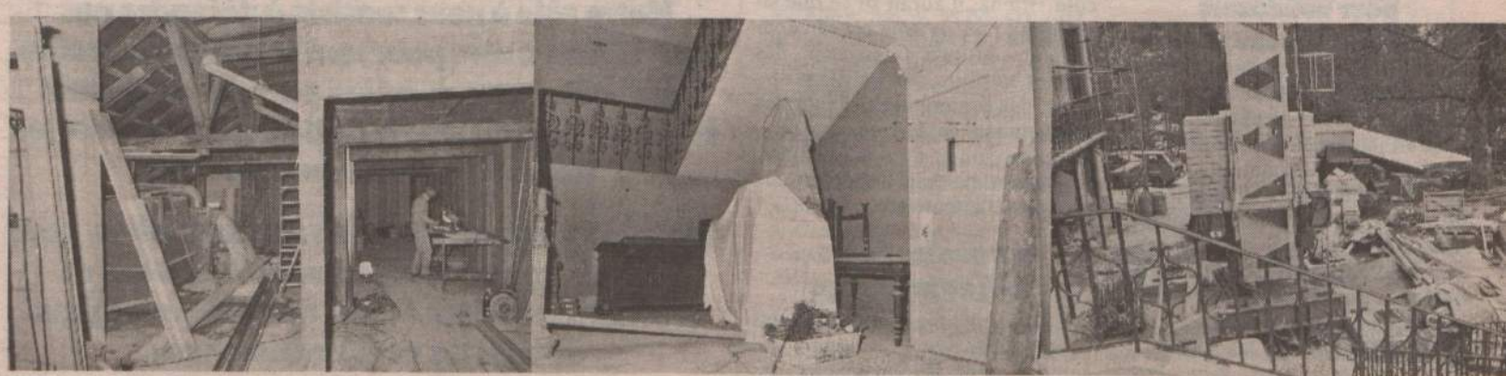
Il y a peu de chances. C'est justement parce que Giessbach était une sorte de saut périlleux dans l'inconnu qu'il fallait, comme condition sine qua non, que règne entre nous une confiance absolue. Il fallait également que notre collaboration soit parfaite, et que de part et d'autre on puisse compter sur une franchise et une ténacité exemplaires, même dans les moments difficiles. Ces préalables se trouvent plus facilement réunis au sein de sa propre famille que chez de complets étrangers.

Combien de «subordonnés» avez-vous aujourd'hui pendant la haute saison?

Je dispose de 70 à 75 collaborateurs – ce ne sont pas des subordonnés! Je suis tout sauf un directeur féodal.

CONCOURS DE PHOTO

Pour des raisons d'organisation, les meilleurs images et les noms des heureux gagnants seront publiés dans notre numéro de janvier 1989 seulement. Les lauréats pourront ainsi profiter de toute la saison 1989 por fixer la date de leur séjour (gratuit) à Giessbach.



1984, -85, -86, -87 . . . années de chantier dont Giessbach est sorti tel le phénix des cendres. Un moment difficile que Fritz Kreis, le directeur de l'hôtel, n'est pas près d'oublier.

Giessbach compte 75 chambres, ce qui fait un employé par chambre. Ne trouvez-vous pas que ce soit un peu beaucoup?

Ce serait en effet grandiose si nous pouvions nous permettre d'avoir un employé par chambre. Mais n'oubliez pas que Giessbach, ce n'est pas qu'un hôtel. Nous avons notre propre centre d'horticulture, un funiculaire, un embarcadère, etc., qui exigent du personnel. A l'encontre de ce qui se fait, par exemple, au Bürgenstock, toutes ces exploitations accessoires sont intégrées à notre entreprise hôtelière et c'est nous qui devons les gérer.

Nous ne devons pas seulement veiller à ce que les jardins et les terrasses, les terrains de sport, les places de jeux, les poneys et leur écurie soient entretenus de manière irréprochable, mais nous devons aussi contrôler que le funiculaire et l'embarcadère «fonctionnent» tip-top, à quoi il faut encore ajouter l'entretien de l'immense parc, avec tout son réseau de chemins pédestres qui s'étend très loin dans le domaine de la commune.

Il n'empêche que la commune de Brienz illumine la nuit les chutes de Giessbach qui constituent votre principale attraction.

Erreur! Nous le faisons depuis l'hôtel! En avril, nous montons les projecteurs et en octobre nous les rentrons à l'atelier pour révision. En plus, il nous faut soigner et gérer nos 20 hectares de forêts de montagne.

N'avez-vous jamais songé à exiger une modique somme d'entrée, comme cela se fait pour les gorges de l'Aar, le glacier du Rhône et d'autres sites remarquables dont l'entretien exige tant de soins?

Cela serait contraire à l'idéal de «Giessbach au peuple suisse». Il est normal que les personnes qui viennent se détendre dans nos beaux parcs et voir le spectacle de notre chute d'eau puissent le faire gratuitement, même si elles ne peuvent – ou ne veulent – pas s'offrir un séjour à l'hôtel.

A propos de forêt de montagne, comment réagissent les clients au projet de la commune de Brienz d'élargir le sentier forestier supérieur romantique de Giessbach?

Ils sont catastrophés et incrédules. Nous avons souvent des clients qui nous affirment être prêts à se battre à nos côtés jusqu'au bout pour éviter que ce paysage idyllique ne soit détruit délibérément.

Dans le passé, Giessbach était aussi une station thermale. Avez-vous songé à commercialiser à nouveau l'eau de Giessbach?

Nos clients apprécient ce luxe, devenu si rare de nos jours, de voir couler l'eau de source la plus pure de leurs robinets. Non, jusqu'à présent, nous n'avons pas encore eu l'intention de vendre notre eau en bouteilles, bien qu'elle s'y prêterait certainement. Le mot «d'eau de source» me fait surtout penser à un surcroît de travail et de dépenses.

Comment cela?

Etre son propre producteur d'eau implique de surveiller quotidiennement les réservoirs, de contrôler la qualité de cette eau, de nettoyer les filtres et de prendre les mesures qui s'imposent au cas où le niveau d'eau viendrait à baisser. La plupart du temps, je me rends vers les installations qui se trouvent dans la forêt, loin de l'hôtel, tôt le matin et encore une fois le soir.

Pourquoi ne laissez-vous pas ce travail à un mécanicien?

Parce que je n'ai véritablement confiance qu'en moi-même.

L'hôtel s'appelle «Grandhôtel Giessbach». L'action qui a permis de le sauver se nomme «Giessbach au peuple suisse». Sommes-nous un peuple de Suisses qui ont tous les moyens de loger au Grandhôtel?

Bien sûr que non. Le «Grandhôtel» de Giessbach ne signifie pas qu'il s'agit d'un hôtel snob. Mais Giessbach a de tout temps été un grand hôtel et mérite d'ailleurs bien son nom. Vous n'avez qu'à voir la manière dont il se présente surtout aujourd'hui. Et c'est vrai, nous disposons de chambres avec vue sur le lac, ou dans les tourelles, qu'on pourrait s'attendre, en effet, à trouver dans un grand hôtel. En revanche, nous avons aussi des chambres qui donnent sur la forêt et que toute personne qui gagne normalement sa vie peut s'offrir.

Concrètement, que coûtent-elles?

Fr. 45.– par personne en chambre double avec le petit déjeuner. Et quand je dis petit déjeuner, il s'agit d'un buffet somptueux.

Pouvez-vous nous brosser un tableau du client typique de Giessbach?

Vous pourriez tout aussi bien me demander de vous décrire le prototype de l'être humain! Nous voyons vraiment défiler tout un chacun. Nous avons des randonneurs, sacs au dos, qui viennent boire une Rivella, des banqueteurs de Suisse ou de l'étranger – et j'ajouterai qu'il s'agit là d'une clientèle qui commence à augmenter dans de très fortes proportions. Nous accueillons aussi des banquets de noces, des anniversaires ou toutes autres fêtes de famille pour lesquelles les gens passent la nuit dans notre hôtel.

Et les vacanciers?

Depuis quatre ans que Giessbach a rouvert ses portes, nous pouvons compter sur une clientèle très fidèle.

Fidèle au poste de jour comme de nuit: Fritz Kreis, «l'homme dans l'ombre», qui ne perd jamais son calme et sait trouver une solution à chaque problème du grand domaine de Giessbach.

Surtout des personnes âgées?

Pas du tout. Nous avons beaucoup de familles qui viennent avec leurs enfants et les grands-parents, des couples jeunes avec des enfants en bas âge, mais aussi des célibataires et des couples sans enfant, souvent avec un chien.

Et vous n'avez que des Suisses?

Giessbach étant pour ainsi dire dédié au peuple suisse, c'est volontairement que nous renonçons à louer des contingents de chambres fermes à des agences de voyages étrangères. Mais il va de soi que c'est toujours avec plaisir que nous recevons des voyageurs étrangers individuels. La plupart viennent des Etats-Unis, de France, de Belgique, de la RFA.

Cet été, les médias ont à nouveau reproché à l'hôtellerie suisse de manquer d'imagination. Votre programme de la saison regorge pourtant d'événements culturels et de divertissements. Est-ce à dire que le reste de l'hôtellerie se repose sur ses lauriers?

Je ne peux pas en juger. Mais je reconnais qu'il est difficile, à côté de la gestion de notre entreprise compliquée, de s'occuper encore de l'organisation de bals ou d'engager des artistes. Chez nous ça ne marche que parce que les Weber s'en chargent en grande partie.

Se chargent de quoi?

Mais justement, de toute l'organisation d'une soirée de concert, du choix de la musique, des tractations avec les artistes et de toute la mise en scène minutieuse, par exemple, d'une «Soirée viennoise» ou d'une soirée de bal. D'ailleurs les habitants de Brienz eux-mêmes, en la personne de notre médecin attitré, le Dr Ammann, oganisent souvent des concerts dans nos très beaux salons.

Trouvez-vous qu'il soit normal que l'on ne puisse assister à vos fêtes qu'en «habit sombre» ou en «tenue de soirée»? Ne peut-on pas tout aussi bien festoyer en tenue ordinaire?

Certainement. La recommandation de porter un smoking ou une robe du soir n'a aucune force obligatoire, elle est purement indicative. Le Suisse doit souvent surmonter une certaine gêne lorsqu'il s'agit d'arborer pour un soir ses plus beaux atours. On a peur d'être le seul à être «trop» bien habillé. La recommandation dont vous parlez plus haut permet donc aux dames de sortir leur robe longue des armoires. Ce qui n'empêche pas la gent féminine d'étrenner – ce que l'on voit d'ailleurs souvent – une robe courte mais chic. Tout cela contribue à jouir de l'atmosphère festive qui est simplement un peu plus brillante et plus plaisante lorsqu'on est paré d'habits de soirée. Quand on porte une belle robe, l'âme se met en quelque sorte aussi en fête.

Combien de fois la famille Weber a-t-elle déjà dormi au Grandhôtel?

Deux fois..., trois fois peut-être. Chaque fois, il s'est agi d'un cadeau d'amis ou de bienfaiteurs de Franz Weber qui voulaient offrir au sauveteur de Giessbach une nuit au Grandhôtel.

Alors pourquoi voit-on parfois la famille Weber autour du buffet du petit déjeuner?

Devrions-nous donc leur interdire de venir manger à l'hôtel? Ils ne viennent que pour le travail, pas pour s'amuser. Et notre buffet est si appétissant que les Weber ont du plaisir à y goûter. Et cela, même s'ils dorment toujours dans les quartiers du personnel.

Tout à fait entre nous, monsieur Kreis, combien gagnez-vous?

Disons que pour ce genre de travail, et à ce prix, je ne travaillerais nulle part ailleurs.

On nous a dit que la saison avait bien marché. Quel est, à votre avis, l'avenir du Grandhôtel Giessbach?

Depuis la réouverture, nous avons sérieusement progressé chaque année. Je parle de l'offre et des résultats comptables. Et je pense qu'il en ira de même à l'avenir. Giessbach offre encore des possibilités insoupçonnées. Si nous prenons la peine de les exploiter l'une après l'autre, nous resterons toujours dans le vent en offrant constamment des nouveautés, tout en continuant à soigner le côté traditionnel qui nous est devenu cher. Giessbach ne peut donc qu'aller de l'avant en progressant!

Schwarzenburg II

Un projet monstre des PTT menace quatre villages vaudois!

Pendant des semaines, rien ne se passa. Calme de milieu d'été. Puis, tout à coup, Hansueli Jakob, le combattant contre la menace des ondes courtes, nous appela à Montreux, depuis Schwarzenburg («Le cancer sur ondes courtes», n° 5). Grâce à une indiscrétion, il sait maintenant où les PTT veulent installer les nouveaux émetteurs à ondes courtes. Le bruit qui avait couru sur le «Jura bernois» était une manœuvre de diversion. En réalité, c'est le pays de Vaud qui a été choisi.

Dans les années qui viennent, notre administration postale a l'intention de construire sur le territoire des communes de Neyruz, Boulens, Thierrens et Pailly, dans la région de Moudon, au total six (!) émetteurs à ondes courtes ayant chacun une puissance d'émission de 500 kilowatts. A titre de comparaison: à Schwarzenburg, village harcelé par la souffrance et la maladie, plus précisément le cancer, ce sont deux émetteurs de 150 et 250 kilowatts respectivement qui rendent aux habitants la vie difficile. Dans les villages autour de Moudon, ce seront au total 3000 kilowatts, une bombe à retardement véritablement mortelle.

Pour un ridicule loyer de 60000 francs par an, ces minuscules communes mettent en péril le bien-être physique et psychique de leurs habitants!

Hansueli Jakob voulut savoir ce qu'il en était de la durée de vie des habitants de Schwarzenburg. Les autorités lui refusèrent l'autorisation de consulter le registre des décès. De nombreux soirs durant, il s'introduisit alors furtivement dans le cimetière, muni d'un bloc-notes, et releva l'année de naissance et de décès des quelque 200 personnes de Schwarzenburg qui ont rendu leur âme à Dieu entre 1982 et 1986. Résultat: les femmes ont une durée de vie plus courte que la moyenne suisse de 3 ans environ. Celle des hommes ne présente pas de différence. A cela H. Jakob apporte deux explications: «En général, les femmes sont plus sensibles, plus délicates que les hommes. Et donc également plus sujettes aux conséquences du rayonnement des ondes courtes. En outre, elles sont, jour et nuit et pendant de nombreuses années, plus exposées encore au rayonnement que les hommes qui, eux, travaillent en partie à l'extérieur.»

Les responsables de ces quatre villages paysans du canton de Vaud ont lu le Journal Franz Weber. A la mi-septembre, toute une délégation des communes menacées est venue à Schwarzenburg chez Hansueli Jakob. H. Jakob raconte: «Lorsqu'ils sont arrivés, ils riaient encore et voulaient voir le drôle de lascar qui raconte de telles histoires à faire frémir. Lorsqu'ils sont partis, des rides d'inquiétude leur marquaient le visage. Ils craignent de ne plus pouvoir rien entreprendre contre les puissants PTT et leur projet monstre. Neyruz a déjà accepté le projet. Cependant, la commune veut maintenant déposer une demande en vue de reconsidérer la chose.»

Les nuages noirs menaçants qui assombrissent le ciel de Schwarzenburg harcelé par les ondes courtes, menacent également quatre petits villages vaudois.

Hansueli Jakob suppose que les PTT sont extrêmement pressés. Ils devraient installer l'émetteur tueur avant que l'Office fédéral de protection de l'environnement ne fixe les nouvelles valeurs limites qui seront vraisemblablement inférieures aux 1000 microwatts par centimètre carré actuels. «Car ensuite, les PTT pourront à jamais renoncer à accumuler une concentration de 3000 kilowatts de puissance d'émission dans une zone relativement limitée» (H. Jakob). L'OFPE a annoncé qu'il allait proposer au conseiller fédéral Cotti, avant la fin de l'année encore, de nouvelles valeurs limites.

Il est donc pressant de s'opposer à ce projet. Les PTT peuvent du reste se préparer à affronter une résistance qui ne sera pas des moindres . . .

Exposition

Voyage initiatique vers le Moi sublimé

«Comme on fait son lit, on se couche.» Voilà un dicton facile que l'on dit souvent avec une pointe de malice. «Chacun est responsable de son propre bonheur.» Cette sentence nous échappe parfois lorsque le malheur frappe les autres. Et si l'on commençait une bonne fois par soi-même? Du 29 octobre au 13 novembre 1988 se tient à Bâle, dans le Centre des congrès de la Foire d'échantillons, une exposition sur le thème: «Energie de la Vie», qui part de l'Ego pour aboutir au Tout unique. Il s'agit d'une exposition dont l'objectif consiste à faire faire au visiteur un voyage qui ressemble à une excursion initiatique dans son Moi profond, sans pour autant rester bloqué au Moi inférieur. Au contraire, ce voyage, à l'image d'une échelle qui monte vers le ciel, tente d'indiquer la voie devant permettre de sortir de cette fosse aux lions que constitue un Ego cupide et capricieux.

Il convient pour ce faire de gravir quatre grandes étapes:

Celle de la *reconnaissance du Moi*

Qu'est-ce que l'énergie de la vie? Qu'est-ce que l'esprit, qu'est-ce que la matière? Et comment s'influencent-ils mutuellement? Des expériences de philosophie, de mise en scène (comme celle de la «Classe: Terre») et d'électronique tentent de faire saisir la réalité de l'invisible – même au visiteur le plus critique sur le plan intellectuel – comme, par exemple, que l'homme ne consiste pas seulement en un corps physique.

Celle de l'*expérience du Moi*

Il s'agit là de thèmes comme: «Si nous ne maîtrisons pas nos sentiments, ce sont eux qui nous maîtrisent.» On montre donc: comment les pensées et les sentiments freinent le flot énergétique, les moyens de se débarrasser de pensées et de sentiments négatifs ainsi que la manière d'apprendre à écouter sa propre voix intérieure.

Celle de la *responsabilité du Moi*

Le savoir ne sert à rien tant qu'il n'est pas appliqué dans les faits. Il s'agit donc là d'assumer sa propre responsabilité. Notre tâche consiste à tendre vers un développement supérieur, donc à augmenter la fréquence de l'énergie de la vie, et cela aussi bien dans le cercle restreint de la famille que dans le domaine de l'environnement. «Notre environnement nous façonnera demain, comme nous le façonnons aujourd'hui», affirment les slogans. Et on nous montre aussi comment on peut arriver à augmenter sa propre énergie de vie. Il suffit de se nourrir exclusivement de produits hautement nutritifs, de ne porter que des couleurs pures, claires et belles, et d'apprendre à laisser «couler» les choses, etc. «L'augmentation de la fréquence va de pair avec le développement de la prise de conscience» – et l'homme est prêt à assumer une part toujours plus grande de responsabilité dans le domaine de l'environnement jusqu'à ce qu'il atteigne «l'étape du cosmos», où il représente alors les intérêts du cosmos tout entier (!).

Et c'est ainsi que nous approchons du but: la *réalisation du Moi*

Qui ne se manifeste pas par un égoïsme sans scrupules, mais au contraire par l'acceptation de responsabilités à la fois les plus importantes qui soient et pleines de bonté et d'amour. Et voici encore quelques formules qui se dégagent des thèmes abordés:

- Le chakras est «les organes» les plus importants du corps
- Les points d'acupuncture sont les sièges d'échanges d'énergie
- La santé est synonyme d'un bon contrôle de ce flot d'énergie
- «Partout où quelque chose coule, surgit un champ»
- «Chaque champ agit sur des champs similaires qui se trouvent à proximité»
- «Les champs sont le développement de formes»
- «Les champs de vie sont le préalable à cette vie»
- «La souffrance nous remettra sur la bonne voie» et
- «La recherche de la santé physique et morale est une tâche que chacun doit entreprendre pour soi».

Si vous appartenez à cette catégorie de gens que les termes: «développement supérieur» et «responsabilité du Moi» n'effrayent pas, cochez dans votre agenda la période du 29 octobre au 13 novembre en rouge. Beaucoup de trains se rendent à Bâle! Et ça ne coûte pas non plus les yeux de la tête: 10 francs; les familles et les étudiants bénéficient d'une réduction. Tous les jours au Centre des congrès de la Foire suisse d'échantillons (Tram 2 à partir de la gare CFF), de 13 h à 21 h.

Organisé par «Arbeitskreis LebensEnergie», CH-3432 Lützelflüh, téléphone: 034/613735. Pour de plus amples informations sur l'exposition «Mustermesse», CH-4021 Bâle, téléphone: 061/686 28 28

Liquidation de stock

Une ligne de cosmétiques non testés sur les animaux

En automne 1987, Madame M. Bachmann a lancé «Lynaform» sur le marché suisse. «Lynaform» est une gamme de produits cosmétiques – qui ne sont pas testés sur les animaux – à base d'algues marines. Après plus d'une année, la clientèle se fait encore si rare que Madame Bachmann doit liquider son stock.

Il est regrettable qu'une fois de plus, une ligne de produits cosmé-

tiques pour le corps et le visage absolument irréprochable sur le plan de l'éthique n'arrive pas à faire face à l'offre pléthorique de crèmes et de teintures et que la beauté continue à devoir s'acquérir au prix de la souffrance d'animaux innocents.

Les produits «Lynaform» vous intéressent-ils? Madame Bachmann offre ses produits à des prix cassés. Une crème lavante pour le visage (100 ml) ne coûte plus que Fr. 12.– au lieu de Fr. 24.–. Une crème de nuit bi-active régénérante et hydratante (40 ml) est vendue Fr. 17.– au lieu de Fr. 35.–. Un lait corporel Fr. 13.– au lieu de Fr. 27.– et un shampooing pour cheveux gras Fr. 15.– au lieu de Fr. 30.–.

Demandez directement la liste des produits et des prix à Madame Bachmann: Lynaform, Bachmann, Les Verdiaux 3, 1297 Founex. Téléphone: 022/763734.

Les produits Lynaform constitueront des cadaux bienvenus et innocents sous l'arbre de Noël!

Lac des Quatre-Cantons

Les juges fédéraux au service des spéculateurs

«Le lac sourit, il invite au bain . . .» La prairie s'appelle Schillermatte et se trouve à Ingenbohl-Brunnen au bord du lac des Quatre-Cantons. Le lac verse quelques larmes discrètes. Car une fois de plus, l'un des espaces verts qui bordent ses rives menace d'être envahi par le béton. Et ce, avec l'aide du Tribunal fédéral suisse.

Pendant des années, les citoyens du lieu avaient eu des relations de bon voisinage avec Camenzind, le géant de la construction du canton de Schwyz. Ce dernier s'était fait un nom avec la défiguration de Morschach au béton. Il s'était édifié, à Brunnen, sur la rive du lac, un monument douteux avec les horribles gratte-ciel qui parent la région comme des verrues un joli visage. C'est dans un élan de piété qu'il avait baptisé ces tours maisons «Schiller». Pourtant, en 1984, les gens de Ingenbohl-Brunnen s'opposèrent soudain à Camenzind. Par 774 voix contre 415, ils décidèrent de modifier le classement du terrain. Le projet de construction de la Schillermatte, dont l'auteur était Camenzind, un hôtel quatre étoiles de cinq étages avec 108 appartements et un port pour bateaux de 105 places, sombra avec éclat dans les flots du lac.

Cependant, Camenzind ne laissa pas si facilement une décision populaire lui gâcher une affaire de 15 millions de francs. Il porta plainte. Se heurta au tribunal administratif de Schwyz. Et alla à Lausanne, chez nos juges fédéraux. Ces derniers eurent pitié de ce pauvre spéculateur. Ils qualifièrent de «dépossession matérielle» la décision populaire de Ingenbohl-Brunnen.

La commune risque maintenant de devoir payer un dédommagement de plusieurs millions de francs à ces rapaces de la construction. Alors qu'elle dispose uniquement de 6,5 millions de francs de revenus fiscaux par an. Le président de la commune a déjà baissé le ton. Si la commune doit effectivement payer plusieurs millions de francs à Camenzind, on envisage de remodifier le classement du terrain. Le souhait le plus cher de Camenzind, noyer malgré tout cette prairie sous le béton, serait exaucé. Avec l'aide de notre Tribunal fédéral, un spéculateur pourrait donc bétonner un petit morceau supplémentaire de notre sol. Camenzind a bon espoir . . .

En désirez-vous encore quelques-uns?

Ne connaissez-vous le Journal Franz Weber que depuis peu? Ou désireriez-vous faire cadeau à vos amis et connaissances de quelques «vieux» exemplaires? Voici une liste des thèmes qui ont été **abordés dans les cinq numéros qui ont déjà paru. La plupart des sujets présentés sont d'avant-garde, ce qui explique qu'ils ne se démodent pas, bien au contraire, puisque les événements viennent les confirmer par la suite. Le talon ci-dessous vous permet de commander autant d'anciens numéros que vous voulez.**

Numéro 1

Que font les riches en Suisse pour l'environnement? La vérité sur les finances de Franz Weber. Photographies effroyables de la chasse aux chevaux en Australie. Les véritables causes de la mort des forêts: les centrales atomiques, les micro-ondes, les fils à haute tension. Nikola Tesla ou l'homme qui voulait faire de la terre un paradis. Entrer totalement détendu dans le royaume des rêves.

Numéro 2

Les raisons pour lesquelles la police a arrêté Franz Weber. Qui sont ceux-là qui volent comme des nuages? Croyez-vous aux extraterrestres? Voir Delphes et la sauver. La princesse «verte». Comment la destruction d'une église fait peser la malédiction sur un village.

Numéro 3

L'ozone – un danger mortel plane dans l'air: des conclusions étonnantes. Un naturaliste peu orthodoxe apporte la réponse à 1000 questions sur l'environnement. Tournage d'un attentat à Giessbach. Un homme lutte seul contre la mafia allemande de l'atome. Mille, mais plus deux mille ou l'apocalypse et les extraterrestres. Les forces secrètes de l'or et des pierres précieuses.

Numéro 4

Les PTT sont-ils responsables de la mort des forêts? (La mort des forêts et les micro-ondes.) Les stars du rock – esclaves de Satan? L'énergie des tachyons. Les pensées, substance qui engendre le ciel et l'enfer. Des bébés meurent-ils à cause de Tchernobyl? Une protection contre les radiations qui n'en est pas une. L'indignation gagne l'Europe entière après le procès des tueurs de chevaux en Australie. Les systèmes immunitaires sont-ils menacés d'anéantissement?

Numéro 5

Le cancer sur ondes courtes? Harmonie, le mot de passe vers une ère nouvelle. Chevaux sauvages en Australie: Sauvetage en vue. Franz Weber déclare: «Il faut que l'on démolisse Bâle!» De la merveilleuse légèreté de l'être ou: Un homme pratique l'élévation des oscillations chez l'homme. Du signal de Moscou aux crises cardiaques en Carélie (le roman policier des micro-ondes, deuxième partie). Croisade de Franz Weber en faveur de deux monastères yougoslaves. La technique moderne s'autodétruit.

Pour Fr. 15.–

seulement, vous vous offrez – ou vous offrez à quelqu'un d'autre – un abonnement annuel au Journal Franz Weber.

Oui, je commande un abonnement annuel au JOURNAL FRANZ WEBER

☐ **pour moi personnellement** ☐ **comme cadeau** (dans ce cas, veuillez remplir les deux cases d'adresses s.v.p.)

Nom et prénom:_____ Nom et prénom:_____

Adresse:_____ Adresse:_____

NPL et localité:_____ NPL et localité:_____

Je ne paie pas à l'avance mais j'attends votre bulletin de versement.

Talon à retourner à:
JOURNAL FRANZ WEBER, abonnements, case postale, 1820 Montreux

☐ Votre Journal et l'œuvre de Franz Weber me plaisent tellement que j'aimerais les soutenir en versant Fr. 25.–. Je figurerai ainsi sur la liste des donateurs et recevrai, bien sûr, aussi le JOURNAL FRANZ WEBER.

☐ Je désire également verser Fr. 25.– pour l'abonnement-cadeau!

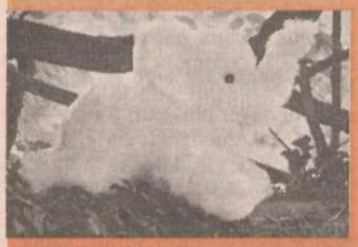
Commande supplémentaire

Oui, j'aimerais commander les anciens numéros suivants du Journal Franz Weber:

☐ Exemplaire Numéro 1 (Fr. 2.50) ☐ Exemplaire Numéro 4 (Fr. 3.80)
☐ Exemplaire Numéro 2 (Fr. 2.50) ☐ Exemplaire Numéro 5 (Fr. 3.80)
☐ Exemplaire Numéro 3 (Fr. 2.50) ☐ Exemplaire Numéro 6 (Fr. 3.80)

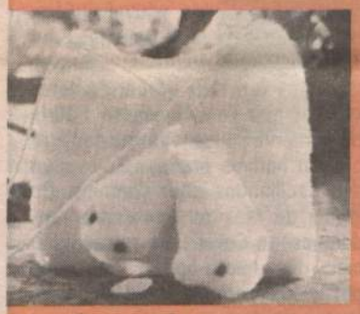
N'oubliez pas d'indiquer votre nom et votre adresse)

En achetant nos articles-cadeaux, vous vous procurez de la joie et vous aidez notre œuvre!



«L'éléphant blanc», jouet à en tomber amoureux.

Notre adorable bébé phoque, porte-drapeau de la Fondation Franz Weber



Magnifique manchon pour fillettes et jeunes filles

Nos luxueuses cartes postales. A utiliser également comme auto-collants.

Nos belles cartes de vœux, tendrement illustrées par Judith Weber.

Le passionnant livre de la victorieuse campagne du Danube

De l'Engadine à Lavaux: Franz Weber raconte ses batailles

Merveilleux livre d'enfant, richement illustré par Judith Weber. Grand poster d'un bébé phoque.

Bon de commande

	(Port et emballage compris)	
__ Ex. bébé phoque en peluche, 42 cm	Fr. 38.–	Fr. _____
__ Ex. bébé phoque de luxe, petit, 22 cm	Fr. 30.–	Fr. _____
__ Ex. bébé phoque de luxe, en vison artificiel, moyen, 42 cm	Fr. 60.–	Fr. _____
__ Ex bébé phoque de luxe en vison artificiel, grandeur nature, 52 cm	Fr. 85.–	Fr. _____
__ Ex. «L'éléphant blanc», 52 cm (merveilleux animal en peluche)	Fr. 75.–	Fr. _____
__ Ex. manchon en vison artificiel avec deux ravissants mini-bébés-phoques	Fr. 95.–	Fr. _____
__ Ex. «Des montagnes à soulever», livre de Franz Weber (288 pages, avec illustrations, 1976)	Fr. 25.–	Fr. _____
__ Ex. «Le Paradis sauvé», livre de Franz Weber (237 pages, avec illustrations, 1986)	Fr. 25.–	Fr. _____
__ Ex. livre d'enfant «La Princesse des Glaces et le bébé phoque Blanchon», richement illustré, avec poster	Fr. 18.–	Fr. _____
__ Ex. série de 4 cartes de vœux avec enveloppe	Fr. 10.–	Fr. _____
__ Ex. série de 5 cartes postales de luxe et autocollants Giessbach)	Fr. 10.–	Fr. _____
	Total	Fr. _____

Articles et facture à envoyer à:

_____

_____

_____

Date et signature: .....

Bon de commande à renvoyer à:

FONDATION FRANZ WEBER
Case postale
1820 **MONTREUX**

PARRAINAGE DE CHEVAUX

Le parrainage «BRUMBY»

Parrainage d'un cheval vivant en liberté, un «Brumby» qui n'appartient à aucune race particulière mais se promènera, libre et heureux, dans notre réserve en compagnie d'innombrables autres chevaux. En raison des impératifs de la nature, il faudra un certain temps pour identifier «votre» cheval au sein des troupeaux sur cet immense terrain. Dans la mesure du possible, vous recevrez cependant une photographie de votre «filleul» ainsi que des nouvelles régulières de la vie et des événements relatifs à notre paradis des chevaux. Le parrainage «Brumby» coûte 200 dollars australiens par an.

FONDATION FRANZ WEBER
Montreux/Suisse

«Rettet die australischen Wildpferde»
«Sauvez les chevaux australiens»

«BRUMBY»
PATENSCHAFT – PARRAINAGE

Name(n) des/der Paten – Nom(s) du/des parrain(s)

Ich/wir unterstütze(n) die Aktion der FONDATION FRANZ WEBER in Australien und übernehme(n) die Patenschaft für ein wildlebendes Pferd, einen «Brumby». Ich will/wir wollen das Schicksal meines/unseres Pferdes, soweit dies möglich ist, verfolgen und ihm mit jährlichen Patenschaftsbeiträgen helfen, solange es lebt und solange ich/wir dazu die Mittel habe(n).

Je soutiens/nous soutenons l'action de LA FONDATION FRANZ WEBER en Australie en parrainant un cheval sauvage, un «Brumby». Je veux/nous voulons suivre dans la mesure du possible le destin de mon/notre cheval et l'aider par ma/notre contribution annuelle de parrainage aussi longtemps qu'il vivra et aussi longtemps que j'en aurai/nous en aurons les moyens.

Der Patenschaftsbeitrag wird entrichtet durch:
La contribution de parrainage sera versée par:

Name/Nom _____ Strasse/Rue _____

PLZ/NP _____ Land/Pays _____

Unterschrift/Signature: _____

Beginn der Patenschaft – Début du parrainage _____

FONDATION FRANZ WEBER
Montreux/Suisse

«Rettet die australischen Wildpferde»
«Sauvez les chevaux australiens»

«WALER»
PATENSCHAFT – PARRAINAGE

Name des Pferdes – Nom du cheval _____

Name(n) des/der Paten – Nom(s) du/des parrain(s)

Ich/wir unterstütze(n) die Aktion der FONDATION FRANZ WEBER in Australien und übernehme(n) die Patenschaft für ein wildlebendes Pferd, einen «Waler», dem ich/wir den Namen _____ gebe(n). Ich will/wir wollen das Schicksal meines/unseres Pferdes _____ verfolgen und ihm mit meinen/unseren jährlichen Patenschaftsbeiträgen helfen, solange es lebt und solange es mir/uns möglich ist.

Je soutiens/nous soutenons l'action de LA FONDATION FRANZ WEBER en Australie en parrainant un cheval sauvage, un «Waler» que j'appelle/nous appelons _____ Je veux/nous voulons suivre le destin de mon/notre cheval _____ et l'aider par ma/notre contribution annuelle de parrainage aussi longtemps qu'il vivra et aussi longtemps que j'en aurai/nous en aurons la possibilité.

Der Patenschaftsbeitrag wird entrichtet durch:
La contribution de parrainage sera versée par:

Name/Nom _____ Strasse/Rue _____

PLZ/NP _____ Land/Pays _____

Unterschrift/ Signature _____

Beginn der Patenschaft – Début du parrainage _____

Le parrainage «WALER»

Parrainage d'un «Waler», un représentant de cette ancienne race précieuse de chevaux qui a survécu dans la rude liberté des contrées incultes de l'Australie et est aujourd'hui recherchée dans le monde entier. Dans notre réserve, les «Walers» seront soigneusement triés et réhabitués au contact avec l'homme au cours d'un travail patient. Vous recevrez une photographie et une description détaillée de votre «Waler». Vous lui donnerez un nom, serez régulièrement informé de sa santé et pourrez l'acquérir si vous le désirez. Le parrainage «Waler» coûte 1000 dollars australiens par an.

BON DE COMMANDE

A envoyer à la FONDATION FRANZ WEBER
Case postale, CH-1820 Montreux 1

Je commande

___ **action(s) Giessbach**
à Fr. 515.– (valeur nominale Fr. 500.– plus 3% droit de timbre fédéral)

___ **parrainage(s) «Waler»**
à Fr. 1300.– (1000 $ austr., cotisation 1989)

___ **parrainage(s) «Brumby»**
à Fr. 260.– (200 $ austr., cotisation 1989)

Nom: _____ Prénom: _____

Adresse exacte: _____

Date: _____ Signature: _____

Attention:

Après réception de votre talon de commande, les formulaires nécessaires vous seront adressés avec les bulletins de versement correspondants.

ACTIONS GIESSBACH

En offrant des actions Giessbach, vous offrez un cadeau dont la valeur ne peut qu'augmenter. Les actionnaires de Giessbach sont copropriétaires d'une entreprise qui prend de plus en plus de relief et d'intérêt. Ils possèdent le droit de vote à l'Assemblée générale (1 voix par action).

Le mas

Un conte de Franz Weber

Des rochers blancs, tantôt en courbes douces, tantôt légèrement dentelés, tranchaient, limpides, avec la mer des ronces rousses où de-ci de-là un olivier ou un figuier sauvage jetait une ombre vague. Au cours de son ellipse, le soleil d'octobre, plus ardent que de coutume, variait, dans une note suspendue, le rythme des couleurs. Etendu dans un murmure, le paysage aspirait et exhalait la chaleur du jour.

Un petit sentier, tracé naguère par des bergers, luttait avec les épines; sa ligne se perdait dans la descente, réapparaissait, dans la montée. Luc le suivit jusqu'à une crête dépouillée où il s'étendit au soleil. Les heures passaient rapides, silencieuses; elles mouraient à elles-mêmes comme les quelques nuages qui perlaient le ciel. Déjà, le soleil s'inclinait vers les crêtes plus lointaines. Luc comprit qu'il s'était endormi. Il scruta la vallée qui, sur l'autre versant, s'offrait à lui: des broussailles, des cyprès et, encadrée de pins parasol, la façade d'un mas. La paix de cette maison le séduisit.

A quelque distance de la bastide, il s'arrêta pour en considérer la sobre structure. Les murs épousaient les couleurs de la terre et celles des vignes étagées derrière la maison. Les nombreux volets empruntaient leur vert aux pins, et les tuiles adoptaient le rouge des lauriers qui fleurissaient dans une somptueuse générosité. Une fraîcheur intime montait de l'allée de pins. L'ombre portée frôlait à peine le sol. Le paysage parut à Luc esquissé et le mas posé d'une main légère, comme si tout n'était qu'un songe, une vision d'avant la naissance. Il s'approcha davantage et vit une jeune fille sortir de la maison. Sa jupe se gonflait dans la brise. Elle avançait d'un pas léger et rapide, une cruche à la main. Luc se colla contre un pin et l'observa: des boucles noires lui tombaient en bas des épaules. Le soleil dessinait son ombre en formes mouvantes, d'une transparence astrale. Elle disparut parmi les oliviers. Les rayons jouaient avec une feuille de vigne qui, lentement, atterrissait. La brise mourut. Et le silence qui ruisselait comme une source muette de terrasse en terrasse, obtint, quand la feuille se figea au sol, son propre prolongement. Luc s'approcha de la maison: ses pas résonnèrent en un bref écho. La jeune fille apparut de nouveau. La cruche, remplie d'eau, pesait en équilibre sur sa tête. Lorsqu'elle aperçut le jeune homme, sa surprise s'exprima en un lent mouvement de son bras gauche qu'elle releva pour soutenir l'amphore. Ses yeux se posèrent étonnés, puis songeurs sur Luc. Sous la brise qui soufflait de nouveau, ses cheveux lui effleuraient la joue. Luc voulut saluer, mais son corps ne lui obéit pas. Il demeura immobile, ses yeux attachés à ceux de la jeune fille. Des images se superposaient dans son esprit. Le présent et l'avenir se fondaient en une seule et étincelante réalité. Un sourire éclaira le visage de l'inconnue. Elle prononça distinctement: «Luc!» Le jeune homme en

subit un choc tel qu'il chancela. Quand il se ressaisit, la jeune fille avait disparu, la porte de la maison était fermée.

Sa tête bourdonnait. Il frissonna et s'assit sur un banc de pierre. L'ombre du soir s'était étendue sur le mas, dont la porte et tous les volets restaient clos. La brise chuchotait dans les arbres. Les cigales craquetaient sans répit. La nuit tombait. Luc attendait, indécis, sans oser frapper à la porte. Un respect qu'il ne s'expliquait pas, le retenait et le fit après de longues hésitations rebrousser chemin quand la lune se leva. Il marcha des heures, se perdit dans le maquis et erra dans une région dont l'aspect désertique le surprit. Sur une colline se profilait dans la nuit lunaire une chapelle avec un clocheton en forme de triangle. Luc espéra y trouver un refuge pour la nuit. Il hâta le pas, mais la fatigue eut raison de lui et le contraignit à s'étendre à même les pierres. Il grelotta et tomba dans un sommeil où le cauchemar le disputait aux visions claires.

Le soleil brûla ses paupières et le réveilla. Il souffrait de la tête. En vain tenta-t-il de se souvenir. Il se revit errant dans la nuit, mais ne se rappela rien d'autre. Lorsque son regard se posa sur la chapelle au clocheton triangulaire qui émergeait du maquis, il ressentit son épuisement, pensa qu'il avait pris froid en dormant en pleine campagne. Il se dirigea vers la chapelle dans l'espoir d'y découvrir un chemin conduisant à quelque village. Malgré l'heure matinale, malgré l'arrière-saison, le soleil sévissait durement. Luc avançait avec difficulté. A un coude du sentier, il crut voir une silhouette qui grimpait elle aussi vers la chapelle. Il scruta le parcours, mais la forme humaine s'était évanouie comme un mirage. Il s'étendit entre les buissons, renversa sa tête fiévreuse. Les brins de paille qui la dépassaient prenaient l'aspect d'immenses et étranges arbres aux troncs souples, s'élançant jusque dans le ciel et se balançant fluides comme s'ils dansaient. Luc suivait émerveillé leur ballet dont le maître était la brise qui fredonnait ses songes dorés. Tout à coup il s'entendit appeler par une voix mélodieuse. Il se releva suffoqué, fouilla du regard les alentours, mais ne vit personne. Seulement lorsqu'il leva la tête vers la chapelle, il aperçut la jeune fille du mas solitaire qui le hélait. Le bonheur l'envahit. Il se rappela l'enchantement de la veille, les pénétrants instants qui, en résumant sa vie, lui avaient révélé son être véritable. La frêle silhouette qui maintenant du haut de la colline tendait le bras vers lui, lui confirma sa propre existence. Il la vit creuser ses mains autour de sa bouche. Elle appela: «Luc»! Son nom, prononcé comme hier, de nouveau le tira brutalement de son équilibre habituel. Il tituba, puis se précipita vers la colline, comme vers l'unique refuge de sa vie. Les cheveux de la jeune fille flottaient dans le vent. Elle se tenait immobile sur le parvis, telle une expression limpide du paysage provençal, et, soudain, disparut dans la chapelle. Luc s'élança à sa poursuite. Il tomba, se releva, tomba de nouveau. Ses mains, son visage saignaient. Lorsqu'à son tour il pénétra dans la chapelle, il n'y trouva qu'un bouquet de lauriers fraîchement cueilli. L'image d'une madone le contemplait avec compassion. Il aurait voulu se précipiter de l'autre côté de la muraille pour retrouver la jeune fille, mais l'épuisement le cloua sur une chaise. Sur l'autel, le bouquet flamboyait. Luc, fasciné, le contemplait, puis dans un mouvement impulsif, il échappa au charme du sanctuaire et sortit. Mais aussi loin que son regard se portât, il ne vit aucune forme humaine. Le maquis, désert, se dorait dans le soleil. Luc appela. Seul un lointain écho lui revint. Découragé, accablé par une insurmontable lassitude, il retourna dans la chapelle. L'autel, où quelques instants auparavant ne gisait qu'un simple bouquet de lauriers, se trouvait maintenant jonché de fleurs; elles grimpaient même le long de la statue, lui tressant une merveilleuse couronne. Interdit, Luc avança. La madone le contemplait de son piédestal. Son visage immuable se métamorphosait, devenait plus humain, s'encadrait de boucles noires. Alors, elle lui sourit, et doucement appela: «Luc!» Le jeune homme s'enfuit du saint lieu, chancela et tomba lourdement dans les ronces.

Une pendule égrenait des heures creuses. Déjà, à plusieurs reprises, Luc les avait perçues sans les entendre consciemment. Enfin elles s'imposaient à son esprit et le tiraient de sa torpeur. Il ouvrit les yeux: une petite fille aux tresses blondes qui suçait un bonbon, balançait ses jambes sous la chaise où elle était perchée et le considérait avec de grands yeux. Tout à coup elle cria:

– Maman, maman, le monsieur s'est réveillé!

Luc se redressa. Seulement alors il se rendit compte qu'il se trouvait au lit, dans une pièce inconnue, veillé par une fillette qu'il n'avait jamais vue. Il se laissa retomber. Une grosse paysanne pénétrait dans la chambre, tout en s'essuyant les mains sur son tablier.

– Vous vous sentez mieux, pauvre Monsieur? On a été inquiet, vous savez. Même le docteur se faisait de la bile.

Luc ne comprenait rien. Qui était cette grosse femme qui continuait à s'essuyer les mains sur un tablier taché? Son visage joufflu, où un petit nez retroussé essayait en vain de percer, tremblait d'émotion. Elle le considérait avec des yeux de chien. En remontant son drap jusqu'au cou, il demanda, à la fois gêné et surpris:

– Madame, je ne comprends pas. Que m'arrive-t-il? Pourquoi suis-je ici et dans ce lit?

– Vous ne savez donc pas, Monsieur? Une insolation. Une insolation très grave. Si mon mari et le valet n'étaient pas passés par là-bas, vous seriez mort à l'heure qu'il est. Je vous le jure!

Luc se rappela le mas, la chapelle, la jeune fille et, sans réfléchir, demanda:

– Et la jeune fille? Vous n'avez pas vu la jeune fille?

– Mais quelle jeune fille, pauvre Monsieur? Dans la fièvre déjà vous parliez toujours d'une jeune fille. Nous n'avons vu aucune demoiselle. Vous étiez seul étendu à côté de la chapelle.

La chapelle! Elle avait disparu derrière la chapelle. Il fallait qu'il la retrouve.

– Vous revenez de loin, dit le médecin. Quelques heures de plus au soleil et vous succombiez. Ces braves gens vous ont sauvé la vie.

Un jour plus tard, Luc rentrait dans son village, où il avait loué une chambre pour quelques semaines de vacances. La journée lui parut longue. Vers le soir, il n'en pouvait plus. Il courut à la gare des autobus. On l'informa qu'il n'aurait pas la correspondance pour l'endroit qu'il indiquait. Il faudrait attendre le petit jour.

Il dormit mal. Dans quelques heures il reverrait le mas solitaire... son habitante. Il monterait avec elle vers la chapelle...

Il se rendit à la gare bien avant l'arrivée du car. La clarté falote d'une lanterne, perçant la brume, éclairait faiblement le mur où Luc lisait et relisait machinalement: «AAF & RF BS HQ turn left», une grande inscription noire qui devait dater du débarquement et que depuis dix ans personne n'avait songé à effacer. Le chauffeur fonça avec une nervosité inquiétante dans la nuit qui enveloppait encore le paysage.

Luc arriva à la pointe du jour au sentier qui devait le conduire vers le mas solitaire. Il escalada la crête. Les premiers rayons touchaient la vallée qui s'étendait sur l'autre versant. Encadré de ses pins parasol, la façade du mas et son toit aux tuiles roses, le conviaient dans leur grâce de légende. Il volait à leur rencontre. Il se sentait léger, vigoureux. Il courait, courait. Déjà il atteignait les premiers cyprès, puis s'engouffrait sous les pins parasol qui s'élançaient vers la maison. Lorsqu'il fut à quelques mètres du mas, une vision terrible l'immobilisa: la maison était en partie effondrée, les volets bâillaient, des ronciers sauvages étouffaient un reste de lauriers et envahissaient les vignes elles-mêmes à l'abandon. Les oiseaux et les cigales étaient les seuls habitants de ce rêve en ruine. Une pancarte: «Terrain à vendre», accrochée à la clôture, battait dans le vent.

Luc recula, anéanti, dans l'allée de pins. Avait-il donc été à ce point frappé par l'insolation pour prendre ces décombres, ce chaos végétal pour une propriété soigneusement entretenue? Et pourtant, de toute cette désolation se dégageait quelque chose qui avançait à pas d'ombre, qui déferlait en vagues de lumière voilée. Un enchantement sombre le saisit, mais réalisant subitement que la jeune fille qu'il avait tant cherchée, tant rêvée, n'était qu'un leurre de sa fièvre, il quitta précipitamment ce lieu dépeuplé.

De nouveau il s'égara. Ses pas le conduisirent au pied de la colline, où la chapelle culminait. Son premier mouvement fut d'y monter, puis il se ravisa. «A quoi bon?» se dit-il. «Sans doute n'y a-t-il là-haut que vestige et illusion.» Il descendit dans la vallée, marcha lourdement, fatigué, déçu, découragé. Mais tandis qu'il avançait, une curiosité, peut-être un regret, le fit à plusieurs reprises se retourner. Le clocheton, svelte et joyeux dans la distance, marquait une étape. Luc rebroussa chemin et reparcourut le sentier qui montait à l'oratoire. A mesure qu'il s'en approchait, le petit édifice lui paraissait intact. «La mauvaise surprise sera à l'intérieur, où tout ne doit plus être que poussière et gravats», pensa-t-il. Il s'arrêta à quelque distance. La façade, blonde et bien entretenue, où s'ouvrait une grille repeinte, l'invitait à entrer. Dès le seuil il fut frappé par la multitude des fleurs fraîches qui garnissaient l'autel, grimpaient jusqu'à la voûte, habillaient et couronnaient l'effigie de la Vierge. Intrigué, Luc avança. La statue, inondée par le soleil, s'imposait jusqu'au moindre détail. Il reconnut, bouleversé, le front lumineux, les boucles noires, la gravité souriante de la jeune fille à la cruche. Dépassé par cette présence, il tomba à genoux et pleura.

Des pas se firent entendre à l'entrée. Il sursauta: dans la porte s'encadrait la jeune fille aux boucles noires. Elle tenait un bouquet de lauriers, rond et bien taillé, aux vives couleurs de feu. Elles jeta sur le jeune homme qui la dévisageait un regard distant et marcha d'un pas résolu vers l'autel où elle posa les fleurs. Elle les plaçait exactement à l'endroit où Luc les avait vues flamboyer le matin de sa fièvre. Comme elle reculait pour contempler son offrande, il murmura:

– C'est comme une flamme qui purifie.

Elle fit un rapide mouvement de la tête et considéra, surprise, Luc qui, le regard absent, s'adossait, pâle, contre le mur. Peu à peu il sortit de sa torpeur et se mit à examiner alternativement le visage de la madone et celui de la jeune fille. A sa muette question, elle répondit:

– J'ai servi de modèle pour cette statue. Elle vient d'être inaugurée.

Luc fixa de nouveau le bouquet et murmura une deuxième fois:

– C'est comme une flamme qui purifie.

La jeune fille posa sur lui des yeux étonnés et songeurs.

– Etrange, dit-elle, j'ai déjà entendu ces mots en rêve. Un curieux rêve. Je me trouvais dans une vieille bastide en ruine. L'ombre d'un homme ordonnait des travaux. Mais avant qu'ils fussent commencés, peut-être pour écarter tout mauvais sort, il déposa sur l'âtre un bouquet de lauriers-feu et dit: «C'est la flamme qui purifie!»

Luc, le visage soudain illuminé, saisit la main de la jeune fille, l'entraîna sur le parvis. La colline s'abandonnait au silence des rayons qui tombaient à la verticale. De loin, une crête s'avançait blanche et paisiblement courbée. Une brise se leva, fredonna dans les buissons un air absent. Leur personnalité fondue, anonymes, ils communiaient avec le paysage. Lorsqu'ils furent repris dans leurs limites, Luc dit d'une voix calme:

– Venez. Venez avec moi.

Ils descendirent la colline. En bas, la jeune fille lui jeta un regard confiant et demanda:

– Où allons-nous?

Il la contempla un instant, toucha du bout des doigts une boucle qui lui caressait la joue et dit lentement:

– Voir la bastide en ruine que je vais faire reconstruire.

Franz Weber est bourgeois de Bâle. Bien qu'il ne vive plus à Bâle depuis près de 40 ans, le sort de «sa» ville lui tient à cœur. Dans le dernier numéro du Journal, il expliquait ce qui lui déplaisait dans la Bâle actuelle. Il répond maintenant à douze idées préconçues largement répandues chez les architectes et les urbanistes. En gardant toujours le même objectif pour Bâle.

Reconstruisons Bâle

Franz Weber:

Une ville doit être un lieu d'habitation!

1. Franz Weber ne pense qu'à chercher querelle et à dénoncer l'incompétence des architectes.

Il n'est absolument pas question pour moi de m'en prendre à la corporation des architectes qui s'est déjà rendu compte que l'on doit construire mieux. Au contraire, je cherche davantage à jeter les bases d'un changement de mentalité, à faire germer l'enthousiasme qui s'emparera de toute la population lorsque Bâle sera redevenue une belle ville où il fait bon vivre. Et pour cela, il faudra créer des exemples d'une architecture agréable à vivre.

2. La beauté est affaire d'opinion!

Abandonnons les discussions oiseuses sur l'esthétique. Je dénonce les constructions dont la laideur est incontestable. Ce qui a été fait entre le Monument de Strasbourg (Strassburger Denkmal) et la Place de la Gare Centrale (Centralbahnplatz) est une honte sur le plan de l'urbanisme. La Heuwaage est une honte. Le parking du Birsig. Les tours du Sternenfeld à Birsfelden. Et ces tours qui pullulent et envahissent la silhouette de Bâle, telles des abcès du profit. Ou le Cityring qui défigure des quartiers entiers, relégués au rang de décor sans âme.
Une maison est «belle» lorsqu'elle est l'expression de l'imagination qui stimule l'esprit et l'âme de celui qui la contemple.

3. Une architecture qui copie l'ancien ne vaut rien.

C'est l'une des idées fausses les plus fâcheuses. Que seraient devenues Varsovie ou St-Tropez si de telles idées avaient présidé à leur reconstruction? Ce sont des villes qui ont été reconstruites en respectant leur cachet d'origine – et la postérité en est reconnaissante aux urbanistes. Qu'est-ce qui est plus beau, Port-Grimaud ou la Grande-Motte? Où préféreriez-vous avoir un appartement? Dans la Petite Venise de Grimaud ou dans les pyramides de béton de La Grande-Motte? Allons donc. La différence entre les deux est qu'à Port-Grimaud, on a osé construire en reprenant d'anciennes formes architecturales qui plaisaient et qui avaient fait leurs preuves. Il est d'ailleurs intéressant de constater que la plupart des architectes d'avant-garde vivent dans des maisons médiévales et surtout pas dans des silos de béton.
De plus, il n'existe aucune forme véritablement nouvelle en architecture. Et si l'on veut à tout prix en chercher, c'est toujours au détriment de l'homme et de la nature. Car les formes «nouvelles» sont pratiquement toujours inhumaines, contre nature. On peut tout à fait construire dans le «style de la fin du 20e siècle», s'il s'agit d'un style qui reste fidèle à ses racines, ancrées dans les siècles passés.

4. On construit pour maintenant, pas pour l'éternité.

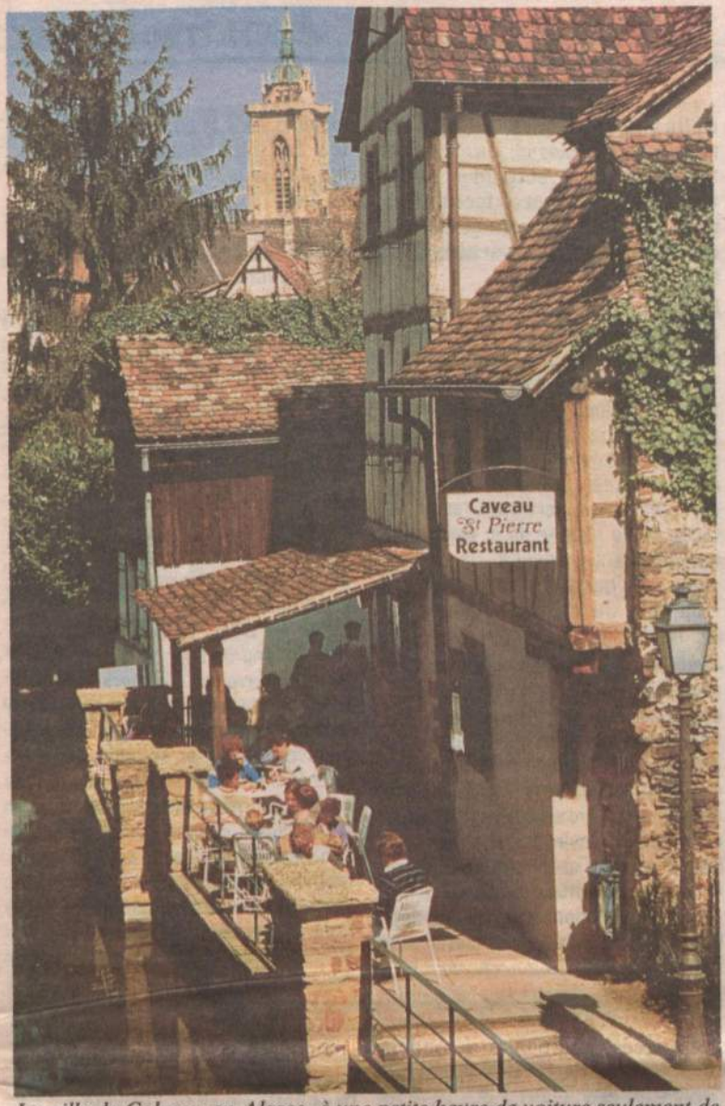
C'est bien ce que l'on voit! Des maisons dont on avait coulé le béton il y a 20 ou 30 ans se disloquent déjà! Depuis que le secteur de la construction est dominé par la soif du profit, seul compte le rendement financier sur les 30 prochaines années. On devrait se faire une règle de ne réaliser que des constructions qui seront encore debout dans 200 ans et que l'on pourra encore admirer.
Beauté rime avec qualité, et celle-ci est intemporelle.

5. L'urbanisme est l'expression d'une époque. Ce serait donc une erreur de faire appel à des formes qui n'appartiennent pas à notre époque.

Ce principe était peut-être valable dans les temps où le sens du beau régnait encore en maître dans l'architecture. Dans les cinquante dernières années, l'humanité a conduit le monde au bord de l'effondrement. Ce génie de la décadence, ce vide culturel ont eu une influence décisive sur l'architecture des 50 dernières années. Ainsi ce qui avait été érigé dans nos villes au fil des siècles a été anéanti par amour du gain. Nous en subissons maintenant les résultats. Laideur. Bruit. Criminalité. Morosité. Confort, oui, en effet. Mais quel appauvrissement spirituel dans ce confort!
L'architecture des 50 dernières années est l'expression athée d'une époque dans laquelle l'homme s'est détourné des lois divines. L'expression d'un génie en déclin. L'architecture doit-elle alors continuer à incarner cette désolation spirituelle, culturelle et morale ou doit-elle ramener l'homme à des temps harmonieux, et à une plus grande spiritualité?
Il lui faut alors retrouver le chemin des formes familières utilisées depuis les temps les plus anciens, qui sont l'expression de l'amour, et pas uniquement de l'intellectualité et de la rationalité dans toute leur froideur.

6. Une bonne architecture est celle qui découvre des formes nouvelles. Une architecture qui fait appel à des styles locaux est une architecture provinciale.

Le résultat est que l'on ne sait plus si l'on est à Stockholm, au Caire, à Caracas ou à Emmenbrücke. Partout les mêmes cages rectangulaires…
On notera avec intérêt que les tours qui ont poussé aux abords des villes dans les années 60 et 70 ont été dès le début les nouveaux bidonvilles. Seuls ceux qui ne pouvaient trouver à se loger ailleurs, faute de moyens, y ont emménagé. Des étrangers, pour la plupart. Voilà l'architecture de notre époque!
Implanter une maison de rapport dans un beau paysage équivaut à une usurpation du paysage. Il n'en reste rien, sinon la monotonie. Jadis, les maisons étaient le joyau d'un paysage. Ainsi l'Acropole en Grèce, ou la cathédrale de Chartres, lieu de pèlerinage que l'on découvre dans l'horizon lointain, dressée au-dessus des champs de blé, émergeant des brumes d'automne telle une allégorie divine… Puissante et vénérable, érigée par des hommes qui construisaient avec vénération.
Bâle doit son cachet au grès rose, et au style gothique. Pourquoi ne pas mettre en valeur ce caractère particulier de la ville en intégrant ces éléments dans les constructions neuves?
Posons la question autrement: à Paris, vous déplacez-vous pour voir Notre-Dame, l'Arc de Triomphe ou les grandes tours des banlieues?



La ville de Colmar, en Alsace, à une petite heure de voiture seulement de Bâle, illustre à merveille ce que peut être l'aspect d'une ville vivable, avec ses petits bistrots discrets le long du paisible cours d'eau vert. Ce n'est pas pour rien que ce quartier s'appelle la «Petite Venise», alors qu'à Bâle, le ruisseau du Birsig a été recouvert de béton.

Qu'est-ce qui fait qu'une ville existe et vit, ce qu'elle a de caractéristique ou ce qui n'a pas de visage?

7. L'urbanisme n'est pas l'affaire de la population, qui, de toute façon, n'a pas la moindre idée de ce qu'est une belle architecture.

Par contre, elle s'y connaît dans l'art de bien-vivre! Pourquoi la population de Bâle est-elle en diminution constante? Parce que les gens ne veulent plus habiter là où on le leur impose à Bâle. Ce ne sont pas les quelques belles tentatives architecturales des dernières années qui peuvent leur apporter grand-chose.
Je voudrais que les Bâlois aient leur mot à dire quand il est question de construction. Poètes, artistes, écrivains, et tous ceux qui veulent que leur ville soit plus agréable à vivre. Construisons donc de nouvelles zones d'habitation où règnent l'imagination, la fantaisie, et l'originalité, mais aussi le classicisme, sur des terrains appartenant à la ville. Avec de jolies petites places, des ruelles discrètes, des jardinets devant les maisons, des fontaines et des bancs. Avec des cafés sympas et des boutiques originales. Créons dans les quartiers de nouveaux centres modèles de dimensions réduites, qui auront avant tout pour mission d'offrir aux gens la qualité de vie. La joie. Des possibilités de contact. Des centres qui favorisent aussi la créativité. Laissons les habitants décider de la façon dont ils veulent vivre.
Construisons des zones d'habitation qui suscitent l'enthousiasme de toute la population!

8. Il y a cependant des gens qui ne voudraient à aucun prix quitter leurs tours.

Et pourquoi? Parce que la laideur et l'inhumanité de leur environnement a déjà tué en eux la passion de vivre. Ils se contentent de brûler sans flamme, comme un feu qui serait sur le point de s'étouffer. Ils sont léthargiques, apathiques. Ils s'installent devant la télévision après le travail, indifférents à tout le reste. Ils sont comme quelqu'un qui ne veut pas se lever le matin, parce qu'il n'en voit pas le but. Des gens qui vivotent et passent à côté de ce que serait la vraie vie.

9. «A bas les tours d'habitation et le béton!» est un slogan qui relève de l'utopie. Personne ne voudrait en assumer la charge financière ou compenser le manque à gagner.

Il y a toujours eu assez d'argent pour massacrer une ville. Alors, pourquoi n'y en aurait-il pas pour l'embellir? Dans le cas de Bâle: de belles maisons construites à la place de blocs de béton ont une valeur locative supérieure, car on ne trouve presque plus personne qui accepte de gaieté de cœur d'aller vivre dans l'univers monotone de ces clapiers. Ce n'est pas parce que le volume des constructions est réduit que le rendement est forcément plus bas. En construisant des maisons plus petites, on ferait disparaître un volume dont la ville pourrait compenser le rendement dans les constructions sur son propre domaine foncier. Dans les cas absolument scandaleux, il faudrait en venir à l'expropriation si le propriétaire ne veut rien entendre. Après tout, on a bien exproprié sans ménagement pour faire passer nos autoroutes à travers la Suisse.

10. La nostalgie, c'est du kitsch, et le kitsch est un non-sens dans l'urbanisme.

Qu'est-ce que la nostalgie, au juste? La nostalgie, c'est l'envie de retrouver une qualité de vie, des formes qui séduisent et réjouissent nos yeux et notre cœur. Au fond, la nostalgie n'est rien d'autre que l'aspiration de l'homme à connaître ses racines. Y a-t-il là matière à raillerie? Notre sentiment de nostalgie correspond au désir ardent que nous avons d'une véritable qualité de vie. Ce sentiment, ce désir ardent doivent être pris en compte par les urbanistes d'aujourd'hui et de demain. Sinon, ils risquent fort d'être accusés, à juste titre, de nostalgiques du béton.

11. L'architecte est uniquement engagé vis-à-vis du maître d'œuvre et de ses propres conceptions esthétiques. Il ne doit pas se soucier de l'opinion de la «populace».

C'est malheureusement ce que pensent beaucoup d'architectes et d'urbanistes. Du haut de leur grandeur. On ne peut supporter plus longtemps qu'une petite corporation de gens ambitieux, qui ont parfois la manie de l'originalité, décide de l'endroit où des millions de gens doivent vivre. L'environnement est indispensable à la santé morale des individus. S'il y a actuellement bien plus de personnes dépressives qu'il y a une centaine d'années, il faut y voir l'effet de la laideur qui dévore tout et qui nous étrangle lentement mais sûrement. Cette laideur que les architectes et les planificateurs à la recherche du profit ont conçue sur leur planche à dessin.
Par conséquent, je demande que les architectes prêtent serment, de la même façon que les médecins doivent prononcer le serment d'Hippocrate, et que les conseillers fédéraux prêtent serment sur notre constitution. Ils devraient jurer de ne rien construire leur vie durant qui ne soit pas à l'intérieur comme à l'extérieur, et de tous les côtés, un bienfait pour l'œil.

12. Franz Weber cherche vraiment des noises.

Non. Je ressens simplement, en tant que bourgeois de Bâle, une certaine responsabilité à l'égard du développement de ma ville natale. Et bien que je n'y vive plus depuis près de 40 années, je sens que je lui suis très attaché. Cet amour a donné naissance à cette préoccupation que je souhaiterais transformer en enthousiasme, en une série d'actions exemplaires. Oui, Bâle doit être l'exemple d'une ville qui s'est débarrassée de l'esprit du lucre pour renouer avec le génie de ses ancêtres, auquel elle doit sa cathédrale, sa vieille université, et sa merveilleuse vieille ville. Un génie qui a été absorbé par la quête d'un idéal plus élevé dont l'expression est la beauté. Un jour, le nom de Bâle évoquera à nouveau la «perle au coude du Rhin». Une ville noble de gens nobles.

Trouvez-vous Bâle belle ou affreuse?

- *En tant que non Bâlois, passeriez-vous des vacances à Bâle?*
- *En quoi Bâle est-elle affreuse?*
- *Et en quoi Bâle est-elle belle?*
- *Doit-on transformer la ville?*
- *Quels sont les aspects de Bâle qui vous plaisent particulièrement?*
- *Et quels sont ceux que vous détestez profondément?*

Ce sont les six questions que nous avons posées à quelques célèbres habitants de Bâle.

PHOTOS: KURT WYSS

Hermine Haegeli *est pour beaucoup le souffle vital de Bâle. Dans son petit bureau de tabac sur la place du Marché, son cœur bat très fort pour Bâle et les Bâlois mais également pour les artistes du monde entier. Son appartement est plein d'œuvres modernes de choix. Toutes des dons d'amour à la «Tante Hermine».*

Vacances: Oui, je resterais bien huit jours à Bâle. Ce n'est certes plus comme il y a quarante ans, mais il y a encore beaucoup de belles maisons. Et encore plus de gens plaisants.

Affreux: Dans la Elisabethenstrasse, là où j'habite, il y a des maisons qui appartiennent à des grandes banques connues. Depuis 30 ans, on les laisse à l'abandon. Un jour, j'ai téléphoné au directeur de la banque et je lui ai dit: «J'ai peur de placer mon argent auprès de banques qui ne peuvent même pas entretenir leurs immeubles.» La réponse a simplement été que l'on doit verser un bon rendement aux actionnaires. Ils veulent tout simplement récupérer plus, aux frais des citoyens.

Beau: L'immeuble Sodek si ses boutiques n'étaient pas si affreuses. Les immeubles dans la Elisabethenstrasse, no 44 (neuf) et no 46 (ancien). Mundi Wyss, ancien conseiller d'Etat, voulait faire démolir ce dernier et y construire la bourse. Uniquement parce que cet immeuble se trouve au coin de la Wallstrasse. «Bâle aura alors elle aussi sa Wallstreet» a-t-il déclaré. Depuis lors, je me suis malheureusement brouillée avec lui. Car j'ai lutté contre la démolition. Notre bel immeuble, lui aussi, les banques voulaient le démolir. Heureusement, il n'est pas hypothéqué. Là, ils ne pouvaient rien nous faire.

Modifier: Tour d'abord, qu'ils veuillent bien tenir la ville propre. Cette saleté que je vois dans les rues tous les samedis matin! Cela ne me gêne pas que des immeubles modernes en côtoient des anciens. Par contre, cela me gêne que l'on démolisse des immeubles anciens pour en construire des neufs. Ce que je ne devrais peut-être pas dire: la place du Marché est une désolation l'après-midi. La meilleure façon de remplir ce vide serait encore le marché. Pourquoi ne peut-il pas avoir lieu toute la journée?

Amour de Bâle: Le Bâlois... Et plus précisément celui qui vient de Château Lapin, tout comme Monsieur Merian ou d'autres.

Haine de Bâle: Le chaos de la circulation. Le dédale des rues à sens unique. Et les rues arbitrairement barrées, à titre provisoire, une fois ici, une fois ailleurs. Un étranger a besoin d'une demi-heure pour aller, sur le plan de la ville, d'un point A à un point B. L'ordonnancement des parkings est, lui aussi, complètement inadéquat.

Kurt Wyss *est photographe. Un de ces artistes de l'image qui constituent l'aristocratie de cet art. Parmi ses sujets, on trouve de magistraux portraits de maîtres, comme ceux de Pablo Picasso, mais également de superbes impressions colorées, rapportées par exemple de Turquie. Kurt Wyss vit dans la vieille ville de Bâle.**

Vacances: Des vacances, non, mais un ou plusieurs week-ends bâlois. Cela, je me l'imagine tout à fait. L'offre culturelle à Bâle est sensationnelle par rapport au nombre d'habitants. Et elle n'a pas uniquement un caractère petit bourgeois.

Affreux: Le toit plat de l'hôtel Basel qui, depuis le bas, donne l'impression d'être un toit en batière. Je n'aime pas la pensée Disneyland, l'architecture trompeuse qui ne veut garder que des coulisses. Egalement en face de l'hôtel, le long de la Schneidergasse, il y a quelques horreurs des années 50 et 60.

Beau: Le Rosshof, avec la langue architecturale d'aujourd'hui, a repris la vieille échelle de son environnement. Très réussi. Le Musée d'art contemporain à Dalbeloch et l'ancienne papeterie attenante sont des exemples parfaits du mariage de l'ancien et du neuf. Ensuite, j'aime lorsque des côtés de rue entiers sont restés intacts. Toute la zone de la vieille ville naturellement. Ensuite la Eulerstrasse. Le quartier Matthäus dans le Petit-Bâle. Ou les rues autour de l'église Saint-Paul.

Modifier: Naturellement, il faut sans cesse améliorer. Dans un cadre raisonnable et payant. Dans le Nadelberg, il faudrait fermer le trou près du Engelhof. L'alignement de façades serait ainsi ininterrompu. Le meilleur moyen pour trouver des solutions adaptées à l'environnement, ce sont les concours d'architecture. Et étant donné que l'on crée des nouveaux espaces d'habitation et de travail, l'affaire est rentable financièrement. Parfois, les améliorations ne vont pas toujours dans le bon sens. Comme la tour de l'Hôtel de Ville, datant du début du siècle, qui dépare l'ensemble et brise les proportions. Pourtant, puisque cette tour, elle aussi, appartient à l'évolution historique, il ne faut pas y toucher. Car en fin de compte, il ne viendrait à l'idée de personne de détruire la cathédrale gothique uniquement parce que la partie la plus ancienne de l'édifice, le portail de Saint-Gall, est de style roman.

Amour de Bâle: Ses gens. Ce biotope humain absolument extraordinaire. Cette façon de laisser vivre les autres. De plus, la ville est suffisamment importante pour posséder une infrastructure convenable et suffisamment petite pour que l'on puisse garder une vue d'ensemble.

Haine de Bâle: La nuit de carnaval tout au long de l'année. Les gens qui pensent devoir m'«animer». D'abord, ils se sont rendus à la campagne mais ensuite, ils s'y ennuient et viennent alors une fois par semaine en ville pour la soirée de la clique, ils jouent du tambour et du fifre et pensent que c'est bâlois. Et que cela apporte de l'animation à la ville. Je vis ici et pour moi, il y a suffisamment d'animation. Je voudrais que l'on me laisse vivre. Et en paix si possible.

**(Il ne porte le foulard de l'OLP que lors des fêtes costumées ...)*

En tant que Zurichois, **Carl Fingerhuth** *a osé reprendre le poste délicat d'architecte de la ville de Bâle. Avec un succès peu commun.*

Vacances: Oui. Bien que je ne sois peut-être pas objectif. J'ai déjà habité dans trois lieux différents de la vieille ville de Bâle et je ne connais pas d'autre endroit où je souhaiterais vivre.

J'aime l'urbanisme de Bâle. Il y a ici, comme à Sienne, comme à Pérouge, un paysage urbain unique, bien que Bâle elle-même ne rende pas les choses faciles à celui qui arrive. D'un point de vue topographique. La gare est éloignée du centre et les autoroutes offrent un spectacle sinistre.

Affreux: Le Fischmarkt, par exemple. Personne ne conteste qu'il devrait être transformé. On peut également se demander si la Place du Marché, dans ses dimensions actuelles, est appropriée. Le Märthof, du côté de sa façade arrière, est une pauvre construction chétive. Ce qui ne signifie pas que l'on aurait dû le détruire.

Naturellement, la Aeschenvorstadt n'est pas belle. Pourtant, je ne sais pas exactement ce qui se serait passé si la pression inévitable de la ville n'avait pu s'exprimer en cet endroit. Peut-être aurait-on détruit des parties de la St. AlbanVorstadt ou de la St. Johanns-Vorstadt. Fondamentalement, toutes les constructions impersonnelles, de série, ennuyeuses et surtout agressives me déplaisent.

Beau: Les logements construits dans la Hammerstrasse et le Wiesengarten. Le Musée d'art contemporain. Dans cette situation, l'hôtel Plaza, lui aussi, me plaît beaucoup. En tout cas, je trouve très réussies les constructions de Michael Alder à Dalbeloch, l'atelier et la maison des travailleurs.

Modifier: Je ne suis pas du tout satisfait de l'image qu'offre Bâle, sinon, je serais plutôt à la protection du patrimoine. Une ville n'est jamais terminée. Toutefois il faut être consient du fait que bon nombre des actuels «sacrilèges» ont été applaudis à l'époque de leur construction. Au cours des années 60 encore, l'opinion populaire estimait qu'il fallait raser la vieille ville et y construire des immeubles. C'est par exemple en 1972 seulement que les plans de démolition de la Schneidergasse ont été annulés! Chaque époque a ses goûts bien spécifiques. Le style «gothique» tire son nom du fait que l'on a ressenti au début cette manière de construire comme barbare, comme les Goths, tant redoutés!

Aujourd'hui, toutefois, Bâle possède une commission d'urbanisme. C'est un organisme qui n'existe nulle part ailleurs dans le monde: une assemblée d'architectes, de dessinateurs-graveurs, d'historiens de l'art etc., qui dit ce qu'est la bonne architecture. Et l'administration est tenue de reprendre cette opinion à son compte!

Actuellement, comme je l'ai mentionné, on essaie de réparer le Fischmarkt. On envisage, entre autres, de relier la bourse avec la Öffentliche Krankenkasse et de fermer le Fischmarkt.

Amour de Bâle: Que ce soit une ville urbaine jusqu'au bout mais pas anonyme malgré tout. Et le nombre incroyable de ponts entre les domaines politique, social et culturel.

Haine de Bâle: La propension du Bâlois au spleen. Le fait qu'il croit devoir se mettre dans une situation tragique afin de pouvoir ensuite s'apitoyer avec cynisme sur lui-même.

Daniel Wiener *s'est fait un nom en tant que journaliste spécialisé dans les questions d'environnement. Après la catastrophe de Sandoz à Schweizerhalle, il a rédigé un livre très remarqué: «Modell Basel» (Modèle Bâle). Une utopie où, depuis l'avenir, il se retourne sur une évolution idéale vers laquelle la ville s'est orientée après Schweizerhalle, un modèle européen d'utilisation écologique, confortable et humaine de l'espace urbain. Il juge comme moins positive l'évolution effective que Bâle a connue ces dernières années.*

Vacances: Difficile à dire. Oui, sûrement. Mais peut-être pas pour trois semaines. Cela dit, si j'y incluais les environs, je pourrais y passer trois semaines. Ce qui fait de Bâle une ville unique en son genre, c'est que sept espaces culturels se rencontrent sur un territoire extrêmement limité: Bâle-Ville, Bâle-Campagne, l'Alsace, le sud du Bade, le Fricktal, le Laufental et le canton de Soleure.

Affreux: Les nombreux immeubles anciens ayant dû laisser la place à ces horribles blocs de béton qui constituent une agression psychologique pour chaque passant. Ils sont pires que ces sacrilèges architecturaux spectaculaires que représentent l'immeuble Lonza ou la BRI (Banque des Règlements Internationaux).

Beau: Bâle est belle partout où elle ne veut pas jouer à la grande ville mais entend être provinciale.

Modifier: Il faut surtout faire plus pour les gens qui vivent ici. Après Schweizerhalle, l'émigration a augmenté de façon radicale. Bâle a besoin de plus de verdure et de moins de circulation. Il faut démolir ou améliorer les bâtiments affreux. Ensuite, la vie sociale s'améliorera elle aussi. Construire influence la vie intérieure et la vie intérieure influence la construction.

Amour de Bâle: Les gens ici, je les aime bien. Et les nombreuses frontières. Elles empêchent que l'on se mêle des affaires des autres. Et encouragent l'installation sur un petit espace; la décentralisation.

Haine de Bâle: Les gens qui n'ont pas compris qu'ils détruisent la ville si cela continue ainsi. Une incroyable lutte pour le pouvoir est en cours. Et ces derniers temps, les forces destructrices ont marqué plus de points. Mots clé: centre d'horticulture municipal, voie de contournement nord. Il est pénible que l'on ne puisse pas se décider enfin à interdire le stationnement dans des zones étendues. Et extrêmement préoccupant que Bâle se développe subrepticement en centre de la technologie des gènes. A propos de la chimie: à cet égard, ce sont au plus les efforts de sécurité qui se sont renforcés. Le risque potentiel est aussi important qu'il l'a toujours été.

Klaus Littmann, *Bâlois choyé de tous, est propriétaire d'une galerie d'art renommée*

Vacances: C'est parce que je connais si bien Bâle que je ne passerais des vacances que dans cette ville. Si toutefois je prenais des vacances. Par rapport à sa petite taille, Bâle est imbattable sur le plan culturel. Quiconque n'a jamais visité dans sa vie le Musée des Beaux-Arts de Bâle a vraiment raté quelque chose.

Affreux: La Steinenvorstadt. Une absolue cochonnerie et vraiment pas une carte de visite pour les architectes responsables. A propos de Küchlin: oui, je suis pour que les choses restent en l'état. Bien que l'on puisse presque dire que dans ce quartier hideux, cela n'a guère d'importance ... Le Rosshof est raté. Cette pompeuse façade de grès rose qui a été ajoutée, je lui trouve un air de fascisme.

Beau: L'ancien immeuble Domus, actuellement Musée d'architecture, est absolument extraordinaire. Dans le Petit-Bâle, la reconstruction de la Hammerstrasse. Je trouve également tout à fait fantastiques quelques vieux lotissements des années 30, par exemple dans le quartier de Bäumlihof et de Hirzbrunnen ou derrière la gare allemande.

Modifier: Naturellement. Tout le monde souhaite qu'une ville se présente sous le meilleur aspect possible. Toutefois, cela ne signifie pas de planter un arbre par-ci par-là. C'est une question d'urbanisme. C'est la raison pour laquelle on ne peut que dire: à l'avenir, faites plus attention. Et surveiller de plus près ce que font les architectes.

Amour de Bâle: Ses contradictions. L'ouverture des magasins en soirée est par exemple rejeté par la population lors d'une votation. Par contre, culturellement, on a les idées incroyablement généreuses.

Haine de Bâle: Les idées et pensées innovatrices ont malgré tout beaucoup de mal à s'imposer. Elles ne sont pas vraiment beaucoup favorisées. En fait, cela ne donne le courage à personne.

Hanns U. Christen, *appelé «-sten», auteur, journaliste et rapporteur sur la situation du marché bâlois. Il appartient à la ville comme le Läckerli ou le Dante Schuggi.*

Vacances: Non, merci. Bâle est une ville trop désolée. Le romantisme, le passé ont été rénovés à mort, les maisons anciennes dégradées en bureaux. Les gens intéressants vivent aujourd'hui à l'extérieur du canton. Peut-être viendrais-je pour faire la tournée des musées. Mais alors, je repartirais à la première occasion.

Affreux: Par où commencer? Au cours des 50 dernières années, tant de beauté a été détruite et remplacée par des édifices neufs sans caractère. Le sacrilège grave le plus récent est la Heuwaage. Le sacrilège ridicule le plus récent est le Rosshof. On a caché une façade laide sous une autre façade d'égale laideur. C'est chose tout à fait courante à Bâle: on cache un visage horrible derrière un masque horrible.

Beau: Le bord du Rhin. Mais on ne peut pas le regarder parce que la rive opposée est occupée par les toxicomanes et les mendiants. La moitié supérieure a été complètement gâchée par l'hôpital cantonal. Promenez-vous également en prenant votre temps dans la Freie Strasse et observez les maisons au-dessus des vitrines. Vous y découvrirez des choses étonnantes. Dans ce quartier, les maisons ont été construites pour faire bonne façade.

Modifier: Il faudrait. Mais le peut-on? Cacher toutes les maisons affreuses construites entre les années 30 et les années 60. Le Spiegelhof (le bâtiment de la police, la réd.) a gagné énormément de vie depuis que les jeunes du centre d'horticulture municipale l'ont aspergé de peinture rouge.

Amour de Bâle: La situation, le climat. Le célèbre esprit bâlois qu'il faut certes aller chercher de plus en plus loin. Bâle a l'énorme avantage d'être près de l'étranger.

Haine de Bâle: Le fait que le Bâlois considère ses voisins avec arrogance. Qu'il s'agisse des habitants de Bâle-Campagne, des Alsaciens ou des Allemands de Bade. Le fait que le Bâlois n'a pas la fibre artistique. Intéressé seulement par le profit. A l'exception du Märthof, le peuple a toujours acquiescé à la destruction. En vue de dissimuler cela, on accorde ensuite des crédits pour les arts grâce auxquels on fait installer quelque chose ici et là et accrocher des tableaux dans des salles affreuses.

Peter Fierz *est un «jeune architecte». (On est jeune jusqu'au-delà de cinquante ans). Avec son associé Baader, il passe pour être un bon créateur. Par exemple de la nouvelle animation interne de l'Office du travail de Bâle. A l'heure actuelle, l'église Saint-Joseph est rénovée selon les plans de Fierz & Baader. Et dans le cadre du projet d'agrandissement du centre pour paraplégiques, lui et son associé ont gagné le premier prix.*

Vacances: Je peux me l'imaginer. En raison des musées.

Affreux: La longue construction en aluminium de Hoffmann-La Roche dans la Grenzacherstrasse. Elle ressemble à un morceau de papier d'aluminium froissé. Le cinéma Capitol dans la Steinenvorstadt me donne presque la nausée et je n'exagère pas. Et le nouvel immeuble à usage de bureaux à proximité du garage Grosspeter, accueillant maintenant la Patria, est, sur le plan de l'urbanisme, une orgie de l'art décadent. Ces petites fenêtres pseudogothiques ... Je n'aime pas les accessoires post-modernes. Je n'aime pas non plus une ville-coulisse. C'est également un sacrilège que de démolir des maisons anciennes et de construire à leur place des bâtiments neufs destinés à faire croire qu'il ne s'est rien passé. Et qui, pour cette raison, sont recouverts d'un ridicule toit de béton en forme de mansarde ...

Beau: Naturellement, les édifices du Moyen-Age et les quelques constructions de la Renaissance qui existent à Bâle. L'immeuble Domus, l'ancien Bürgerspital (clinique I), l'église St-Antoine, la centrale hydraulique de Birsfelden. Et les belles constructions de Hoffmann-La Roche datant des années 30 et 40, conçues par l'architecte Salvisberg, qui sont des bâtiments administratifs situés sur le terrain de la société.

Modifier: Tout d'abord, il est important que la matière architecturale bonne soit conservée. Qu'elle soit protégée et entretenue. Ce qui est neuf doit correspondre à notre époque. Mais pour ce qui est des investissements en architecture, il ne faut pas faire d'économies!
Le parking du Birsig est déprimant. Il faudrait absolument le modifier. Il se trouve tout en haut, sur la liste des priorités.

Amour de Bâle: J'ai appris à apprécier le Rhin depuis que j'habite le Petit-Bâle. L'activité des musées, qui, en ce qui concerne la Kunsthalle, est parmi les meilleures sur le plan européen. Et l'écologique Trämli (petit tram). La Foire Suisse d'Echantillons est une chose extraordinaire. Une merveilleuse institution. Elle apporte de la vie à la ville.

Haine de Bâle: Le «génial-isme» croissant de certains milieux.

L'économie en mutation ou

La chère grand-mère qui cache le loup

Notre économie est sur le point de connaître la crise la plus grave de son histoire. Pas seulement une crise financière mais le combat pour la survie. La stratégie impitoyable de l'exploitation s'approche de l'effondrement. Hans-Peter Studer, docteur en économie, diagnostique ici la maladie et indique pourquoi seul un revirement total promet un espoir de guérison.

Comment réagiriez-vous si une personne affirmait que les banques et autres instituts financiers sont des profiteurs sans scrupules qui attisent la spéculation et s'enrichissent aux frais de la communauté grâce à des pratiques malhonnêtes et si cette même personne revendiquait parallèlement que l'on laisse les flux financiers circuler librement et sans entraves afin de maintenir et d'augmenter la richesse dans son propre pays? Vous jugeriez que cette attitude manque de logique, pour utiliser un euphémisme, ou bien qu'elle est complètement contradictoire et absurde.

Adam Smith et ses paradoxes audacieux

Pourtant, c'est Adam Smith lui-même, l'illustre père de notre économie nationale moderne, qui a avancé des arguments de ce style. Ses idées d'une économie qui doit être livrée à elle-même jouissent aujourd'hui encore d'une validité illimitée et ce sont justement les milieux économiques accusés de chercher à faire des affaires comme une fin en soi et de ne penser qu'à leur propre intérêt qui l'invoquent presque comme leur saint patron. Ils seraient bien étonnés s'ils se donnaient la peine de lire réellement les œuvres d'Adam Smith, maintenant vieilles de plus de deux siècles, et d'y trouver des phrases telles que les suivantes:

«L'ambition incalculable des rois et des ministres au cours de ce siècle et du siècle dernier n'a pas été aussi funeste pour la paix en Europe que l'excès de zèle éhonté des marchands et des maîtres manufacturiers.» [1] «Nos marchands et nos maîtres manufacturiers se plaignent beaucoup des mauvais effets des hauts salaires, en ce que l'élévation des salaires renchérit leurs marchandises, et par là en diminue le débit, tant à l'intérieur qu'à l'étranger: ils ne parlent pas des mauvais effets des hauts profits; ils gardent le silence sur les conséquences fâcheuses de leurs propres gains; ils ne se plaignent que de celles du gain des autres.» [2] «Toute proposition d'une loi nouvelle ou d'un règlement de commerce, qui vient de la part de cette classe de gens, doit toujours être reçue avec la plus grande défiance ... Cette proposition vient d'une classe de gens dont l'intérêt ne saurait jamais être exactement le même que l'intérêt de la société, qui ont en général intérêt à tromper le public et même à le surcharger.» [3]

Le Chaperon rouge n'aurait jamais pensé que le gentil monsieur en costume-cravate est un loup de l'économie. Jusqu'à ce qu'elle voie ses grandes dents ...

Mais justement, bien que Smith ait à de nombreuses reprises dénoncé la cupidité pure, la ruse et la recherche du monopole des marchands, des fabricants et des maîtres manufacturiers dans son célèbre livre «De la richesse des nations», il préconisait résolument, et c'est là que réside le paradoxe, un monde où la possibilité devait être donnée de s'adonner librement à la recherche de son propre intérêt économique, à ses aspirations de puissance et à la cupidité sans y être empêché, dans la mesure du possible, par les restrictions de l'Etat. Et à cet égard, il satisfaisait largement, de toute évidence, les souhaits du monde des affaires de jadis ainsi que d'aujourd'hui qui, dès le début, a fait intentionnellement la sourde oreille à ses critiques.

Smith lui-même avait encore attendu et espéré, et c'est là également une explication à son argumentation au fond très insensée, que la recherche de l'intérêt particulier des différents sujets économiques s'annulerait grâce au mécanisme de la concurrence et trouverait en outre ses limites dans l'effort personnel que feraient les sujets pour agir de manière éthique. Il était également convaincu du fait que les recettes qu'il avait prescrites pouvaient entraîner une augmentation considérable de la richesse générale et, partant, une amélioration du sort des couches de population plus pauvres.

Toutes ces espérances et attentes se sont toutefois révélées très illusoires car en vérité, elles ne se sont imposées que très conditionnellement, voire pas du tout. Mais elles ont surtout entraîné, à une échelle gigantesque, des conséquences négatives insoupçonnées face auxquelles nous sommes de plus en plus désemparés et désarmés, à mesure que nous continuons à appliquer en toute ingénuité les théories de Smith.

Le monde économique inhumain du XIX[e] siècle

Une présentation dans les grandes lignes de l'évolution historique telle qu'elle a découlé des idées de Smith révèle tout d'abord que les marchands et fabricants d'alors se sont adonnés, avec plus d'avidité encore, à la recherche de leur propre avantage. La conséquence en est que bon nombre d'entre eux sont devenus très rapidement très riches tandis que la grande majorité de la population continuait à s'appauvrir. Les conditions dans lesquelles le prolétariat industriel devait végéter, surtout dans les villes industrielles de l'Angleterre, ne sont que difficilement concevables, à l'exception des conditions similaires qui règnent aujourd'hui en divers endroits dans les pays du tiers monde. La main-d'œuvre était considérée et traitée de manière absolument indigne sur le plan humain, le travail des femmes et des enfants était à l'ordre du jour et le temps de travail n'était pour ainsi dire limité que par les besoins physiologiques.

En d'autres termes, la recherche de l'intérêt particulier s'est véritablement répandue dans l'ensemble de la classe supérieure bourgeoise mais justement pas de manière à se neutraliser et à être conduite vers le bien par une main invisible. Au contraire, il est apparu clairement que ces «efforts de monopolisation» de l'économie sans cesse dénoncés si violemment par Smith constituaient de toute évidence une recherche de l'intérêt particulier par excellence: les maîtres manufacturiers n'avaient aucun scrupule, non seulement à continuer à conclure des accords mutuels, mais encore à imposer politiquement leurs propres intérêts par tous les moyens.

Ainsi, s'opposèrent-ils par exemple avec une violence extrême aux lois sur la protection des travailleurs (c'est en 1833 seulement que fut adoptée en Angleterre la loi sur les fabriques qui ne s'appliquait toutefois qu'à l'industrie textile et limitait à 15 [!] heures la journée de travail normale) et

[1] *Adam Smith: De la richesse des nations, livre IV, chapitre 3, 2ème section*
[2] *Op. cit., livre I, chapitre 9*
[3] *Op. cit., livre I, conclusion*

obtinrent-ils également que l'interdiction des syndicats reste maintenue. Dans leurs efforts douteux, les employeurs reçurent de surcroît le soutien d'économistes célèbres tels que Ricardo et Malthus qui faisaient remarquer que la charité vis-à-vis des pauvres était complètement déplacée car en dernier lieu, elle ne ferait qu'aggraver leur sort. En conséquence, l'Etat ne pouvait rien faire d'autre que de «laisser la misère à son destin et au plus, de soulager la mort des misérables».

Face à de telles conceptions marquées par l'intérêt particulier à l'état pur ou plutôt par une rationalité scientifique implacable, il n'est donc pas étonnant qu'un maître manufacturier aux idées et à l'engagement humains tel que Robert Owen, qui rémunérait ses travailleurs bien au-dessus de la moyenne et construisait entre autres des écoles pour leurs enfants, non seulement n'ait pas fait d'émules mais ait été en général considéré avec suspicion et hostilité par d'autres industriels et même diffamé par l'Église en tant qu'Antéchrist.

Et il est encore moins étonnant que cette situation sociale intenable et l'indifférence à laquelle elle se heurtait au sein de la couche supérieure riche aient pavé la voie à un homme tel que Karl Marx. Il a certes pris une position des plus fermes contre la théorie et la pratique économiques de l'époque, n'a au fond pas pu y changer grand-chose et a au contraire provoqué un clivage profond du monde, dont ce dernier souffre encore aujourd'hui.

Toujours est-il que ses critiques massives ont entraîné l'introduction progressive de réformes sociales et la permission pour les travailleurs de s'organiser. Ce «délayage» du capitalisme a passablement coupé l'herbe sous le pied à la critique communiste et a empêché jusqu'à aujourd'hui la dépossession des exploiteurs. Mais il a surtout conduit à une évolution à laquelle Marx lui-même ne s'est jamais réellement opposé et qu'il a même, au contraire, encouragée, uniquement sous une forme quelque peu différente.

Dans le sillage d'une augmentation effective de la richesse générale, le monde ouvrier s'est lui aussi trouvé de plus en plus impliqué dans le système industriel et sa rationalité. Plus il voyait une chance de prendre également part aux attraits de la richesse, plus il a trouvé des satisfactions dans le système qui procure cette richesse et plus il s'est déclaré inconditionnellement prêt à contribuer pour sa part de son mieux à une nouvelle augmentation de la production et de la consommation. Même si les luttes pour la répartition du gâteau économique durent aujourd'hui encore, il n'y eut bientôt plus personne pour douter du fait que ce

Ce n'est pas l'exploitation qui est responsable de la misère des peuples mais plutôt les taux de natalité élevés. Thomas Robert Malthus (1766–1834) pensait également que l'Etat doit «laisser la misère à son destin».

gâteau doit être sans cesse recuit et qu'il doit, ce faisant, devenir de plus en plus gros, pour le bien de tous.

A la lumière des perspectives prometteuses de notre existence de cocagne moderne, les troubles sociaux du XIX[e] siècle apparaissent uniquement comme les douleurs de l'enfantement ou plutôt les maladies infantiles de l'ère du progrès. Et en ce qui concerne la misère dans les pays en développement également, on essaie en général ou bien de la refouler le plus loin possible ou bien de se persuader du fait que grâce à l'industrialisation croissante, les hommes du tiers monde connaîtront eux aussi bientôt une situation meilleure.

Les pays du tiers monde et la nature souffrent pour notre prospérité

A cet égard, l'évolution de ces dernières années devrait nous faire réfléchir et nous contraindre à nous demander si l'argument selon lequel les pays en développement vont progressivement rattraper les autres, bien qu'il soit courant dans la théorie économique et malgré son impossibilité écologique, n'équivaut pas simplement à une échappatoire facile. Face à la montagne de dettes des pays en développement qui croît inexorablement malgré des tentatives de retouche financière et surtout en raison de l'écart de richesse qui s'agrandit sans cesse entre nations riches et pauvres, on est plutôt amené à croire que l'exploitation du tiers monde par les Etats industriels n'est pas seulement une illusion.

Vu sous cet angle, nous n'en sommes pas seulement plus loin que les pays pauvres quant à notre développement mais notre «avance» sur eux découle pour une bonne part du fait que nous «acquérons» une partie assez considérable de nos richesses aux dépens de leur pauvreté. Les différences existant avec le pillage des anciennes colonies, qu'Adam Smith, une fois de plus, a lui-même condamné avec une sévérité extrême, consistent uniquement dans le fait que le rançonnement actuel a lieu de manière beaucoup plus diffuse et moins directe sous les auspices des Etats industriels. De plus, la fonction des colons parasites dans les pays en développement est maintenant assumée par la couche supérieure de la population de ces pays, ce qui donne aux responsables politiques de nos pays le grand avantage de pouvoir rejeter à chaque fois toute la culpabilité en matière d'évolution erronée dans les pays du tiers monde sur les hommes politiques et les responsables économiques locaux.

Contrairement à ce qu'une observation superficielle pourrait faire croire, le phénomène de l'exploitation des plus faibles par les plus forts et la misère qui en résulte n'ont en aucun cas disparu avec l'augmentation générale de la richesse. Ils ont plutôt été déplacés dans des contrées géographiques très lointaines ainsi que très éloignées de la mauvaise conscience, sans parler du fait que les pays industriels eux aussi connaissent un regain de pauvreté provoqué par le chômage chronique.

Bien plus, il y a eu non seulement un déplacement mais l'exploitation a parallèlement été intensifiée jusqu'à l'incommensurable. Cela devient évident lorsque l'on fait entrer en jeu un autre concerné, encore plus désarmé, à l'égard duquel le mot «exploitation», et cela est éloquent, n'a pratiquement pas encore de relent négatif, à savoir la nature.

C'est notre monde contemporain, dégradé au rang d'environnement, qui est défiguré, souillé et gaspillé à volonté et qui, en tant que pure «matière première», doit faire les frais afin que l'industrie, pour reprendre une comparaison marquante de E. F. Schumacher, produise aujourd'hui dans le monde entier en trois ou quatre ans seulement plus que l'ensemble de l'humanité jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale comprise!

Certes, les hommes sont de plus en plus nombreux à réaliser qu'avec cette évolution, une fois de plus grandiose en apparence seulement, nous sommes sur la meilleure voie pour détruire irrémédiablement nos bases vitales. Malgré tout, ce point de vue est encore supplanté par la croyance selon laquelle avec encore plus de technique, on surmontera également le problème de l'environnement et qu'en outre, en vue de financer les mesures de protection de l'environnement qui s'imposent, il faudra tout faire pour continuer à augmenter la production et la consommation. On déguise certes depuis peu cette contradiction évidente sous la formule de «croissance qualitative», mais on pourrait tout aussi bien prôner, de manière également insensée, qu'il faut stimuler la consommation de tabac afin de pouvoir mieux lutter contre le cancer du poumon grâce aux recettes fiscales qui en résulteront . . .!

Non, la clé de notre réconciliation avec la nature et d'une société qui se trouve de nouveau en harmonie avec elle ne réside pas dans des mesures réparatrices de l'environnement prises après coup, dans les catalyseurs et autres filtres et encore moins dans la fable de l'énergie nucléaire prétendument propre mais uniquement dans la reconnaissance du fait qu'il était, depuis les origines, complètement absurde de vouloir construire une société fiable et capable de fonctionner à long terme sur la base de l'intérêt particulier et la recherche individuelle de richesse!

L'économie par-dessus tout

Toute religion élevée et toute philosophie quelque peu bien pensée enseignent que l'argent et les biens ne devraient jamais constituer le contenu de la vie, que l'on ne devrait pas amasser ses trésors ici sur terre et pourtant, c'est précisément nous qui nous nommons chrétiens qui, dans le sillage des théories de Smith, avons fait une institution de la danse autour du veau d'or, qui avons choisi l'argent comme mesure de toute chose et laissé notre société se dégrader au rang de société économique qui ne mesure plus sa valeur qu'au nombre de biens et de services, au nombre d'usines, de luxueuses constructions bancaires, de centres d'achats et d'immeubles qu'elle est en mesure de produire.

Jadis aussi, des activités économiques étaient nécessaires pour subvenir à la vie, mais elles se situaient toujours dans le cadre de domaines, de valeurs et de normes sociaux et trouvaient là leurs limites. Aujourd'hui pourtant, c'est l'économie qui dicte, ce sont les intérêts économiques et les prétendues nécessités économiques du reste de la société qui dictent à cette dernière comment elle est priée de se comporter.

L'Église qui faisait jadis autorité et ses prédicateurs par exemple doivent se garder d'intervenir dans les affaires de ce monde auxquelles ils ne comprennent de toute façon rien et se limiter intentionnellement à annoncer à leurs croyants à l'aide de quelques paroles judicieuses de la Bible le salut des âmes dans l'au-delà, ce dont, soit dit en passant, ils n'ont souvent qu'une idée des plus vagues. Il en va de même pour les instituteurs qui doivent se concentrer sur le fait d'enseigner à leurs élèves des choses utiles telles que le calcul, la gram-

maire et, récemment, l'utilisation de l'ordinateur et n'ont pas intérêt à soulever, en amateur, des questions politiques et à mettre en cause les conditions existantes relatives à la société et à l'économie.

La formation à tous les niveaux doit aujourd'hui, par-dessus tout, être ce que l'on appelle proche de la pratique, c'est-à-dire se dérouler de manière à ce que ceux qui l'ont «parcourue» s'adaptent sans difficultés tels des rouages normalisés dans la machine de la société. Concrètement, cela signifie qu'ils devraient, pendant le travail, se distinguer par un comportement discipliné et en remplissant leurs tâches avec conscience et efficacité, au service du «tout», tandis que pendant leurs loisirs, ils devraient, en tournant complètement le dos à ces valeurs, consommer au jour le jour sans scrupules et en suivant leurs impulsions spontanées, se laisser prendre aux jolis proverbes et appâts de la publicité et oublier toute forme d'économie. Au pire, on peut toujours se payer des vacances à crédit.

Cette alternance continue et soudaine des principes relatifs à la manière de vivre porte certes en elle le danger du dédoublement de la personnalité, mais elle se révèle être, plus elle est vécue intensivement pour des motifs compensatoires, une vraie bénédiction pour l'économie et la poursuite de sa croissance constante. Car naturellement, quiconque se jette dans le travail sans réfléchir et sans s'interroger sur le pourquoi des choses est également rémunéré en conséquence, ce qui lui permet d'autre part de prouver sa supériorité sociale par l'acquisition et, éventuellement même, par l'utilisation de biens de consommation les plus nombreux et les plus extravagants possibles.

Naturellement, le citoyen prospère devient ainsi de plus en plus tributaire de la consommation et également de son emploi. Ce fait a, à son tour, une action stabilisatrice sur le système en ce sens que le citoyen prend soigneusement garde, également dans le cadre de l'expression de sa volonté politique, de n'abuser en aucun cas de son droit de vote en vue de soutenir de quelconques expériences sociales inconsidérées qui pourraient mettre en danger son niveau de vie durement acquis.

Politique de l'intérêt sous le sceau de la pondération

Ce comportement électoral du citoyen prospère entièrement concentré sur ses intérêts personnels dans la plus belle des façons de Smith garantit qu'avec la politique, le domaine de la société qui a été depuis longtemps annexé par l'économie reste la servante fidèle de cette dernière, et ce, bien que les problèmes en suspens soient en relation de plus en plus évidente avec la production et la consommation.

Dans le cadre des libertés constitutionnelles, la liberté d'exercer une profession industrielle et commerciale trône toujours aux places d'honneur et les partis qui se partagent en grande majorité le gouvernement, le législatif et la jurisprudence sont ceux qui ont inscrit en lettres d'or sur leur bannière la liberté économique et le progrès. En conséquence, avec la bénédiction du citoyen avide de richesse, ils délèguent aux postes et fonctions correspondants les hommes qu'ils pensent capables de faire preuve d'une manière de pensée pondérée, c'est-à-dire favorable à l'économie, mais qui tendent par ailleurs à se surpasser dans leur absence de couleur politique et d'idées.

Même sur des questions concernant notre survie telles que la protection de l'environnement, ce sont donc pour une bonne part les intérêts économiques qui déterminent ce que l'on peut ou ne peut pas se permettre. Il en résulte non une protection de l'environnement mais, comme le dit Joan Davis, une protection de l'homme contre l'environnement détérioré et empoisonné par lui. Mais même les valeurs limites éventuellement établies à cet effet sont négociées politiquement, c'est-à-dire atténuées dans la mesure du possible sous la pression des associations économiques. Pour leur application sont accordés des délais transitoires généreux dont on peut prévoir aujourd'hui déjà que l'on trouvera les excuses nécessaires pour n'avoir pas pu les respecter. A part cela, ces valeurs servent à qualifier d'«inoffensives» pratiquement toutes les quantités de substances toxiques qui sont situées au-dessous du seuil de tolérance.

Les doutes et réserves éventuels qui peuvent néanmoins être émis par des citoyens isolés selon lesquels les autorités protégeraient moins leur santé et celle de leurs enfants que la liberté de gagner de l'argent ou celle de rouler en voiture sont désamorcés par l'argumentation selon laquelle, sur le plan international, on est tout de même dans le peloton de tête en matière de protection de l'environnement et en outre, il n'est qu'à regarder comment se porte la nature dans le bloc de l'Est. Dans ce contexte, les partis de l'économie n'ont pas de scrupules non plus à présenter intentionnellement comme leur propre mérite ce qui, en dépit de tous les obstacles, a été obtenu dans le domaine de l'environnement bien qu'il ne s'agisse en vérité que de ce qu'ils se sont vu contraints, sous la pression des circonstances, de reprendre enfin à leur compte parmi les propositions présentées depuis longtemps par les Verts et autres précurseurs discrédités.

Oui, dans l'économie et sa sœur la politique, on va même jusqu'à propager, justement sous le couvert de la protection de l'environnement, une boîte de Pandore déjà non hermétique à l'origine et qui aura des effets pendant des dizaines de milliers d'années telle que l'énergie atomique. Certes, elle doit à ce qu'on dit contribuer à réduire la consommation de combustibles fossiles. Cependant, les représentants des intérêts dans ce domaine dévoilent eux-mêmes le peu de sérieux avec lequel cet argument est avancé lorsqu'ils s'opposent de toutes leurs forces à l'ensemble des mesures destinées à réduire la consommation de carburants qui sont utilisés dans des quantités de plus en plus insensées et en grande partie par pur confort.

Qu'avait donc écrit Smith jadis? «Les marchands de la même branche de commerce se réunissent rarement, même lors de fêtes ou pour se distraire, sans que la discussion ne se termine par une conjuration contre le public...» [4] C'est justement celui qui avait jadis déconseillé de laisser les marchands et les fabricants s'élever au rang de potentats de la société [5] qui doit s'entendre reprocher d'avoir ouvert de manière décisive aux chefs d'entreprise modernes la voie vers la position de souverains plus ou moins secrets devant et derrière les coulisses.

Avec ses principes directeurs de l'intérêt particulier et de la recherche de la richesse, il a également invoqué les esprits dont nous ne pouvons plus nous débarrasser aujourd'hui. Ils ont tenu sur les fonts baptismaux notre société déterminée de plus en plus par le fait d'avoir et non par celui d'être et ils poursuivent son évolution funeste vers l'abîme. Dans un monde plein de consommation et de possession, c'est l'argent qui confère influence et puissance et ce à ceux dans les mains desquels il est concentré et par les mains desquels il s'écoule. Le maintien et l'accroissement de cette puissance et de la richesse correspondante s'accompagnent en conséquence d'une défense de

[4] *Adam Smith, De la richesse des nations, livre I, chapitre 10, 2ème section*
[5] *Op. cit., livre IV, chapitre 3, 2ème section*

Une économie qui repose sur le principe de l'exploitation des plus faibles est contraire à la Création. Les affamés du tiers monde, les animaux torturés dans les laboratoires sont, comme la terre contaminée de Seveso par exemple, victimes d'une avidité de profit qui passe sur les cadavres.

plus en plus perfide et de plus en plus déterminée des intérêts particuliers, l'éthique et la morale se dégradent jusqu'aux purs calculs intéressés ou sont totalement exilées au musée historique des curiosités.

Il y a concurrence lorsque le désavantage est pour les autres

Et plus le temps passe, moins le mécanisme de concurrence lui-même, en qui Smith avait, à l'époque, mis de telles espérances, réussit à remplir sa fonction de planche de salut. Comme nous l'avons déjà indiqué et au fond également, comme il l'avait déjà clairement reconnu, la recherche de l'intérêt particulier signifie justement dans une large mesure le non-recours et la suppression du principe de concurrence chaque fois que cela est possible. Les manifestations de ce principe sont aujourd'hui entre autres les cartels et autres conventions (d'associations), la concentration d'entreprises et les rachats, les holdings à l'organisation compliquée et les plus internationaux possibles (les autorités fiscales elles aussi sont en fin de compte des concurrentes) ou les efforts visant à priver les actionnaires de leur pouvoir.

Mais dans une économie de l'intérêt particulier pour lequel la pensée à court terme est inévitablement plus importante que la pensée à long terme, la concurrence signifie également que c'est celui qui est, en matière de morale, le plus mauvais et le moins scrupuleux qui fixe pour ainsi dire des critères relativement impératifs pour tous les autres concurrents. En d'autres termes, celui qui, dans la gestion de ses affaires, va en chaque occasion jusqu'à la limite de ce que les lois et l'opinion publique considèrent encore comme admissible, a tendance à obtenir une marge bénéficiaire plus élevée et, partant, des avantages de concurrence. A cet égard, il est assisté par la société actuelle et sa structure dans laquelle, d'une part, la division du travail va tellement loin que les responsabilités ne peuvent pratiquement plus être attribuées sans ambiguïté à un seul individu et qui, d'autre part, est déjà tellement imprégnée par la pensée orientée vers la consommation qu'elle n'est plus apte que de manière très limitée à jouer son rôle d'instance de contrôle.

Mais de plus en plus, l'Etat a été confiné dans un rôle dans lequel il rend possible à grande ampleur cette morale économique limite. Non seulement, sur les recommandations de l'économie fait-il tout ce qu'il peut pour l'encourager et la soutenir dans la lutte internationale pour la concurrence mais inversement, il se voit visiblement

Adam Smith, le «père» de notre économie, fondée uniquement sur l'avidité, la ruse et la recherche du monopole – des caractéristiques qu'il abhorrait.

contraint de se charger des conséquences néfastes de cette généralisation de la concurrence de plus en plus impitoyable entre les entreprises et de soutenir financièrement les victimes du heurt des intérêts particuliers entre eux.

Cette évolution dangereuse est effectivement née de la législation sociale du 19ème siècle qui, comme nous l'avons dit, a apporté une certaine amélioration et une certaine protection aux désavantagés et aux perdants de la lutte au sein de la société et a empêché que le capitalisme ne soit supplanté par le communisme. Dans l'intervalle, nous sommes arrivés si loin que, d'une part, l'intérêt particulier a fait son entrée jusque dans le domaine de l'Etat social selon le slogan «ce qui est social est ce qui me profite». Et d'autre part, de plus en plus de mesures de protection sociales s'imposent aujourd'hui contre ce vent de concurrence acharnée dans la mesure où le besoin impérieux de rationalisation dicté par la concurrence rend le chômage chronique encore plus tenace et plus problématique. En outre, les autorités sont, dans ce contexte, désormais de plus en plus tenues de protéger et de subventionner des konzerns harassés ou d'attirer à tout prix de nouvelles usines afin d'éviter que la population de régions entières ne soit au chômage.

Mais ce n'est pas seulement dans le domaine social que l'Etat court pratiquement avec le pot de colle derrière l'éléphant de l'économie dans le magasin de porcelaine, et devient ainsi lui-même de plus en plus un gigantesque pachyderme. La communauté publique est, elle aussi, tenue par exemple d'aider les banques, au moyen du rééchelonnement de la dette, à échapper à la situation difficile qui les menace et dans laquelle elles se sont placées en accordant par trop facilement des crédits aux pays en développement et aux pays de l'Est. Et de la même façon, l'Etat devra tôt ou tard intervenir pour aider et apaiser lorsque la tour de Babel s'effondrera totalement sur le marché des titres et qu'au-delà de cela, le ballon de la spéculation éclatera dans le secteur de la propriété foncière.

Mais c'est également à nous, les contribuables, d'entrer en jeu en tant que sauveteurs expérimentés de la misère lorsqu'il s'agit de payer les montagnes de frais que les sociétés ont accumulées en voulant imposer coûte que coûte l'énergie atomique. Et de plus, l'Etat doit, pour couronner le tout, prendre encore à sa charge la couverture des risques pour d'éventuelles catastrophes futures de centrales nucléaires, qui ne peuvent plus, entre-temps, être exclus, parce qu'il va de soi qu'aucune compagnie d'assurance, si importante soit-elle, ne s'y déclare prête.

La liste des exemples pour lesquels la communauté publique supporte les frais et les conséquences néfastes, en grande partie provoqués par une économie de concurrence de plus en plus déchaînée et la frénésie de consommation qui en résulte, pourrait encore être prolongée à volonté. Ajoutons ici uniquement la lutte contre la criminalité, la santé ou également l'agriculture qui doit être subventionnée parce qu'elle ne peut plus suivre la cadence des progrès obtenus en matière de productivité dans les autres secteurs de l'économie aux dépens de la nature et qui, en outre, dans la mesure où elle essaie cependant de prendre l'industrie pour modèle, détruit de son côté en partie irrémédiablement les fondements de la vie que sont l'air, l'eau et le sol.

La curieuse compréhension des rôles de l'économie et de l'Etat

Pour en venir à la conclusion, la protection de l'environnement est justement un exemple typique de la division étrangement mauvaise du travail entre l'économie et l'Etat. Au lieu de déplorer la marée de lois qui en résulte et de stigmatiser l'Etat en tant qu'intendant des impôts et de chevalier pillard, les représentants de l'économie devraient plutôt se demander si ce n'est pas eux et leur recherche du plus gros chiffre d'affaires et du plus grand profit qui ont engendré l'appareil bureaucratique de l'Etat dans les proportions qu'il a aujourd'hui et qui le rendent également en grande partie nécessaire. Et l'image de l'économie en tant que vache à lait patiente devrait elle aussi être révisée d'urgence; il faudrait renverser l'image de l'Etat considéré comme un âne porteur qui doit supporter les risques et les coûts sociaux provoqués par le secteur privé tandis que l'économie se remplit carrément les poches.

Cependant, l'Etat devra se demander s'il n'est pas paradoxal de continuer d'un côté à stimuler la production et la consommation et d'être de l'autre côté de plus en plus accablé par les conséquences néfastes d'une activité économique et de consommation débordante. Il devrait comprendre qu'il n'est pas très judicieux de laisser tourner le moteur à plein rendement et d'arriver à peine à suivre avec le refroidissement et les réparations et qu'il serait de loin plus opportun de le faire quelque peu ralentir.

Dans ce contexte, il incombe à chacun d'entre nous, dans notre triple rôle de citoyen, de travailleur et de consommateur, de passer notre propre comportement et nos propres activités au crible et de les orienter de manière croissante vers une société et une création capables de survivre à long terme. Nager ainsi à contre-courant est certes plus fatigant que de se laisser agréablement dériver, mais cela donnera un nouveau contenu et un nouveau sens à notre vie et nous fera revenir à la source.

Des approches de solutions plus ou moins non conventionnelles aux problèmes exposés dans le présent article seront évoquées de manière plus détaillée dans le prochain Journal Franz Weber. ■

Il faut les sauver!

Nous sommes tous concernés

Tandis que des gouvernements et des organismes internationaux se querellent sur des quotas de chasse et des contingents d'ivoire, les éléphants sont en train de disparaître.

Dans quatre ans, cinq au plus tard, le dernier de ces doux pachydermes mourra dans la savane sous la balle d'un braconnier. Rien ni personne ne sauvera les éléphants si nous ne nous y décidons pas! Nous devons les sauver, chacun d'entre nous. Et nous le pouvons encore si nous déclarons une guerre sans compromis et sans merci au commerce honteux et sanguinaire de l'ivoire.

Pourquoi les éléphants doivent-ils mourir?

Ils meurent pour des boules de billard, des décorations de guitare, des touches de piano, pour des bijoux et des colifichets que le souffle de la mort imprègne. Ils meurent pour les chiffres d'affaires de bijoutiers, de grands magasins et de boutiques de souvenirs. Ils meurent pour la spéculation sans scrupules de banques qui thésaurisent «l'or blanc» par tonnes entières dans l'espoir que sa valeur augmentera de manière incommensurable lorsque le dernier pachyderme vivant en liberté sera tombé.

Bien que la chasse à l'éléphant soit pour ainsi dire interdite dans toute l'Afrique (à l'exception du Zimbabwe, de l'Afrique du Sud, de la Zambie et de la Tanzanie), le continent exporte chaque année plus de mille tonnes d'ivoire! Principalement vers le Japon et Hong Kong, pour la majeure partie illégalement et par des voies détournées. Les recettes ignobles ne profitent pas aux populations pauvres d'Afrique, mais sont absorbées pour la plus grande partie par le trafic des armes et de la drogue.

En 1950, il y avait encore 2,5 millions d'éléphants en Afrique, en 1984, il en restait 900 000 et en 1987 450 000 seulement! Et étant donné que les pachydermes adultes sont de plus en plus rares, les animaux sont abattus de plus en plus jeunes. Les braconniers n'hésitent plus à tuer des éléphanteaux. Après un travail de dépeçage et de découpage, des esquisses de défense pesant 300 grammes sont arrachées de leurs petites têtes.

Qui est responsable de ce massacre?

Les responsables ne sont pas seulement des instituts bancaires complaisants, ni le Japon, ni Hong Kong, ni les braconniers et leurs instigateurs; responsables, nous le sommes tous! Les uns parce qu'ils achètent de l'ivoire, quel que soit le motif qui les y incite et même s'il ne s'agit que d'un manque de réflexion; les autres parce qu'ils tolèrent le commerce de l'ivoire au lieu de le combattre par tous les moyens.

Il y a quatre ans, nous avons pour la première fois dénoncé le commerce de l'ivoire comme étant une honte et la cause directe de la disparition des éléphants. Aujourd'hui, la réalité montre clairement combien nous avions raison.
L'ivoire n'est pas une «matière noble». L'ivoire est marqué par la malédiction. Nous sommes décidés à reprendre la lutte contre le commerce de l'ivoire avec une campagne de grande envergure que nous lancerons en janvier. Aidez-nous!

Fondation Franz Weber
«SOS Eléphant»
Case postale
1820 Montreux
Compte de chèques postaux 18-6117-3